MADAME EXPRESS CHOISIT SES CADEAUX DANS VOTRE VILLE

L'EXPRESS

14 DECEMBRE 1956. — N° 286 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

Les communistes révèlent:

LE SECRET DES "AVEUX SPONTANÉS"

FOSTER DULLES : Attention, risque de guerre !...

GUERRE ET PAIX ... ET MARIAGE

NATACHA (Audrey Hepburn)
« Une fois lié à une femme, tu n'es plus qu'un forçat lié à la chaîne. »
(L. Tolstoï : *Guerre et Paix.*)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Les problèmes internationaux prennent cette semaine le pas sur les affaires intérieures, où l'affectueux soutien de la droite animée par M. Legendre a mis le gouvernement de M. Mollet à l'abri d'une chute que nul ne souhaite encore.

— L'important, cette semaine, c'est le risque d'une conflagration générale, nettement dénoncé par M. Foster Dulles, où l'indomptable résistance hongroise et l'agitation des satellites peuvent précipiter l'U.R.S.S., c'est le rôle que peut jouer M. Nehru, attendu à Washington.

— A Rome, le pendule Togliatti oscille entre Thorez et Tito. A Paris, l'opinion ouvrière tend vers l'isolationnisme. A Varsovie, les communistes qui furent jetés dans les prisons staliniennes parlent et l'on connaît enfin le secret des « aveux spontanés ».

— En Afrique du Nord, les vrais problèmes commencent à apparaître. Quel devrait être le vrai combat du nationalisme français ? Georges Lavau le définit.

PARIS EN PARLE. — L'homme de la semaine non politique, c'est un singulier et choquant personnage : Tennessee Williams, dont la pièce risque de faire scandale. — C'est aussi Tolstoï, traduit en langage cinématographique. Son journal intime et celui de sa femme portent-ils condamnation du mariage ? — « L'Express » vous propose aussi de comprendre le conflit médecins-Sécurité Sociale, la façon dont la Télévision devient instrument de propagande, etc.

(En page 3, le détail de notre sommaire.)

* * * *

La Voix des Arabes ou la voix de la France ?

Sans doute, pour un professeur qui revient du Caire, après un mois d'angoisse, harcelé par une police s'efforçant, mais en vain, de jouer à la Gestapo, le bilan culturel de « l'opération de police » n'est guère encourageant ; les lycées de la mission laïque « nationalisés » et placés sous direction égyptienne ; les chaires des facultés égyptiennes enlevées aux professeurs français qui avaient l'honneur d'y professer en tant que fonctionnaires de l'Etat égyptien ; les établissements religieux sont occupés par la soldatesque, comme Saint-Marc à Alexandrie, Sainte-Thérèse de Lisieux à Dokki, ou par les réfugiés d'Ismaïlia, comme le Sacré-Cœur du Caire ; cinquante-cinq professeurs français ayant fui sous la menace des revolvers de la police secrète ; deux cents autres attendant impatiemment une place d'avion et décidés à abandonner, comme leurs collègues, tous les biens — modestes ! — qu'ils ont en Egypte; les chercheurs privés de l'Institut français d'archéologie orientale, placé sous séquestre et menacé d'être rattaché à un organisme purement égyptien; les arabisants, égyptologues, hellénistes dans l'impossibilité de continuer leurs études et leurs thèses. Les Champollion, les Mariette, les Jouguet, et tous les grands noms de la science française peuvent se retourner dans leur tombe : les canons de l'amiral Barjot, en quelques heures, ont jeté bas un édifice culturel édifié patiemment, durant des dizaines d'années, par des savants qui, aujourd'hui, n'ont pas d'émules à leur taille. Que d'efforts perdus ! Que d'enthousiasmes déçus ! Que de travaux interrompus, peut-être à tout jamais. Et pourtant...

Pourtant la masse du peuple égyptien ne s'est pas encore lancée sur ces « ressortissants » ennemis « dénoncés » par une radio démente. Pourtant ces photos atroces, mais vraies, des scènes déchirantes qui, à Port-Saïd, ont tué l'enfant dans les bras du père, jeté la fillette au pied du mur fumant, privé la population d'eau et de farine, ces photos n'arrivent pas à provoquer cette fureur que le colonel craint et espère à la fois. Pourtant les étudiants n'ont pas eu un geste, ni une insulte à l'égard des professeurs français qui, ce matin même, décrivaient les beautés du Val de Loire, la noblesse de Corneille, la tendresse de Racine. (...)

Alors ? La constatation s'impose : à côté de Nasser et de ses sicaires, ces hommes à revolver qui viennent à minuit réveiller les professeur de faculté, leur donnant dix jours pour quitter l'Egypte, il y a le bon sens du peuple et d'une certaine élite égyptienne.

Il ne s'agit pas de ces « effendis » des ministères et de la police, tous licenciés de quelque chose, qui, du haut de leur science toute neuve, foudroient l'étranger égaré au bord du Nil. (...) Il s'agit de ces professeurs venus chercher en France l'amour de la culture et de l'Occident, de la liberté et de la recherche ; il s'agit de ce professeur de faculté qui a connu, durant l'occupation allemande en France, les geôles de la Gestapo pour avoir trop aimé la France ; il s'agit de ce médecin, de ce géographe, de cet archéologue qui ont épousé des Françaises et qui, comme Bourguiba, ne veulent pas rompre avec la France, non celle des Bourgès-Maunoury, mais celle de Valéry, de Langevin, de Jouguet. Il s'agit de ces paysans, qu'ils viennent du Delta ou de Nubie, qui à notre départ, nous ont dit « bonne chance » et « à bientôt » ; il s'agit de ces étudiants qui cachaient mal leurs larmes en apprenant que nous repartions en France. (...)

Ne demandons pas aux Egyptiens le courage des Hongrois : ils n'ont pas l'audace, mais ils ont la patience ; ils ne se révoltent pas, mais ils s'indignent ; ils supportent, mais ils souffrent. Et cette souffrance aura sa récompense.

Cette récompense, ce sera la reprise d'une amitié que ni les « paras », ni la bombe incendiaire, ni le canon ne peut tuer. Mais la seule façon de faire taire le colonel, qui, le cou dans la vase, continuera de hurler, c'est de montrer à l'Egypte libre, qui endure sans murmurer et sans agir, que la France libre, égalitaire et fraternelle a décidé d'ouvrir ses bras à ses citoyens d'Algérie, même si leurs mains sont encore sanglantes, même si la poudre des combat ternit leur visage. La rigueur envers Nasser n'a de sens que si elle s'accompagne de magnanimité envers Alger.

L'expédition d'Egypte, entreprise imprudemment, arrêtée trop tôt, à la fois trop audacieuse et trop prudente, peut réussir, si, en Algérie, une politique libérale et constructive est inaugurée. La « Voix des Arabes » se taira quand la voix de la France saura non plus menacer, mais promettre, et tenir. On saura alors que le monde libre n'a pas nécessairement pour emblème un drapeau étoilé.

ANDRÉ BERNARD,
Président de l'Association générale des professeurs français d'Egypte.

Conscience tout court

Le texte d'Ignazio Silone me paraît d'un prodigieux intérêt ; il est tout à fait dépouillé de cette sorte de phraséologie philosophique qui cache les vrais problèmes ; il est loin de ce jargon « marxiste » par lequel des « intellectuels » se croient le cerveau pensant de la classe ouvrière.

Un texte d'une telle clarté pourrait, je crois, servir de base à un débat fécond entre tous ceux qui cherchent à sortir d'une terrible confusion. Je pense que le moment serait venu non pas de constituer des cercles « marxistes », mais des cercles ou des clubs où seraient repensés les problèmes, les conceptions, les doctrines. Cela ne dispenserait pas de « l'action », mais aiderait à un grand rassemblement dans la clarté, hors des ornières où pataugent « républicains », « socialistes » et « communistes ». Cela aiderait non pas à reconstituer un nouveau parti, mais à rassembler des citoyens pour rendre aux partis la conscience de l'époque que nous vivons et la conscience tout court.

M. CHOLTUS.
(Nancy)

De qui parlez-vous ?

Pineau donne des explications à un groupe de socialistes :

« Il n'a plus aucun crédit à l'extérieur; malgré les apparences il n'en a presque plus à l'intérieur. Malheureusement, il est toujours en place ! »

Quelques socialistes, inquiets :
« De qui parlez-vous ? »
Pineau : « De Nasser ! ».

D. M.
(Paris)

Mon remords

Dans « L'Express » du 7 décembre, vous me désignez comme l'un des leaders de la tendance gauche de la S.F.I.O. Ceci fut vrai mais il y a dix ans — et c'est d'ailleurs mon remords. Dans la mesure où j'ai joué un rôle à l'époque dans la désignation d'un nouveau secrétaire général, je me sens quelque peu responsable des catastrophes nationales qui se sont abattues sur notre pays au cours de ces derniers mois.

Permettez-moi donc de préciser qu'étant devenu secrétaire général adjoint de la S.F.I.O. en août 1946, je démissionnai de ce poste en juin 1947 pour protester contre la politique colonialiste et antisociale de l'équipe Ramadier-Moutet. Je quittai la S.F.I.O. avec mes amis de l'Action Socialiste et Révolutionnaire, en novembre 1947.

Nous sommes presque tous aujourd'hui dans la Nouvelle Gauche. Nous y côtoyons des militants venus de tous les courants de la gauche et de nombreux jeunes venus tout récemment à la politique. Je désire, pour ma part, jeter un pont entre les différentes initiatives qui s'opèrent sous nos yeux, mais je crois que la Nouvelle Gauche est au centre de toutes.

Cette rectification n'altère en rien, bien entendu, les sentiments d'amitié que je conserve à l'égard de nombreux militants socialistes et particulièrement de mon vieux et très cher camarade Marceau Pivert.

Yves DECHEZELLES
(Paris)

Cher Laniel...

J'ai lu avec indignation dans « L'Express » que la tribune des journalistes parlementaires venait d'être supprimée. (...)

Il faut baptiser victoire l'échec de Suez. Bientôt il faudra crier vive Mollet ! ou être embastillé.

Si cela continue, les journalistes vont regretter le temps où M. Laniel était président du Conseil.

F. PASQUELER
(La Rochelle)

Le petit concours

La joie de mon fils au reçu de votre lettre a été indescriptible.

Nous avons vécu quelques minutes qui, à elles seules, récompensent une maman de tout...

Ces dix jours de sports d'hiver en Italie sont pour nous le symbole d'un retour de la chance qui semblait nous avoir abandonnés depuis quelques années.

Mme G.
(Paris)

Chambre pour scientifique

Je viens de libérer une chambre à entrée indépendante, sur mon palier, pourvue du confort total — c'est-à-dire dont je dispose moi-même à ce jour.

Je voudrais la voir occupée par un étudiant pour une redevance modeste.

Mon seul désir est qu'il s'agisse d'un garçon se destinant à la recherche scientifique ou toute activité connexe.

Pouvez-vous m'aider à réaliser mon vœu ?

J. M. (XVIe).

[Avec joie. Que les étudiants intéressés écrivent au « Service Etudiants ».]

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

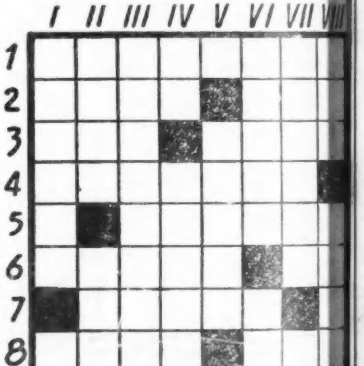
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE

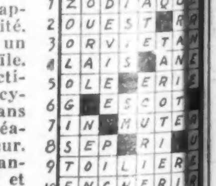
COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Mots croisés n° 61



HORIZONTALEMENT : 1. Etat satisfaisant d'une maison, d'une journée ou d'une région. — 2. Réduit, pour les utilités. Le matamore les roule. — 3. L'eau salée y a remplacé l'eau douce. Désigne suivant l'accent, l'habitant ou l'habitat. — 4. Part en groupe, pour un établissement durable. — 5. Personnage du répertoire, dont les projets matrimoniaux sont généralement déçus. — 6. Fonction d'un collège qui ne comporte pas de mineurs. Fait partie d'un département qui a abandonné son apparente infériorité. — 7. Qualifie un rasoir ou un zoïle. — 8. Berger, victime d'un célèbre cyclope. — 9. Sans surprise désagréable pour l'acheteur. Antisémite, très antérieur à Hitler et qui, comme lui, finit mal. — 10. Levé par des mécontents.



Solution du n° [illegible]

VERTICALEMENT : I. Conseil d'in[...]tion à un actif. Tondeur modeste, cep[...]dant sévèrement traité. — II. Se tou[...] une fois passé. Réputé pour vous lâc[...] toujours au mauvais moment. — III. Q[...]lité plus appréciée pour un pneu que p[...] une conscience. — IV. Son sang est d'[...] couleur originale. N'attire plus les t[...]ristes. — V. Ce que doivent faire le j[...] l'historien, le général qui récompens[...] Vers latin. — VI. Ecorce, sans vie. La [...] de province ne la contenta pas. — V[...] Diabolique, si elle est renouvelée. Arr[...] une confédération et sa capitale. — V[...] Close, quand elle est derrière. Ce que [...] la personne polie ou bien sûre d'elle.

Désire céder cabinet grosse clientèle, situé centre région grande production caféière. Ecrire
Dr. EOUAGNIGNON, à GAGNOA
(Côte-d'Ivoire)

Recherchons PROPRIETES
Agence LAGRANGE
34, rue Pasquier - PARIS

Créez-vous des relations amicales en France et à l'étranger grâce au Cercle de Correspondance
L'AMITIE
28 a, av. A.-Madoux, BRUXELLES (Belg.)

OFFRES D'EMPLOIS

SOCIETE DE PRODUITS METALLURGIQUES
recherche jeunes cadres dégagés des obligations militaires pour Service commercial
Ecrire avec références professionnelles au journal Nº 125 - Champs-Elysées, 37, PARIS qui transm.

Importante Société Industrielle recherche pour **Application et Développement Matériels nouveaux**, ouvrant larges perspectives d'avenir :
3 INGENIEURS COMMERCIAUX
ayant **Formation technique** ou **Expérience** dans l'un des Domaines suivants :
- **Télécomm.** ou assimilé (petit courant Commutation) ;
- **Redresseurs industriels** appareillage courant continu ;
- **Pièces** détachées **Radio.**
Adresser c. v. à nº 34.210 Contesse Publ. 20, av. de l'Opéra, PARIS-1er, qui transm.

Recherchons pour bureau quartier Muette
SECRETAIRE
ayant pratiqué service Contentieux. Lettre manuscrite, prétentions et références à
MOSER, 39, rue du Ranelagh - PARIS

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- Parlement. L'opinion .. p. 3
- En deux mots .... p. 4
- Socialistes .... p. 5
- Alcool .... p. 5
- Partis. Prophétie. Pétrole p. 6
- Algérie. Afrique du Nord .. .. p. 7

Les affaires étrangères

- *L'homme de la semaine :* NEHRU p. 8
- Est-Ouest .... p. 8
- *Foster DULLES :* ATTENTION ! RISQUE DE GUERRE .. p. 9
- Yougoslavie. Italie .. p. 10

Actualités

- Sociologie. Jeunesse. Aviation. Oh ! pardon .... p. 11
- VIVE LA REFORME, *par Charles MORAZÉ* .. p. 12
- Technique. Je, tu, il .. p. 12
- Pour comprendre le conflit médecins-Sécurité sociale p. 13

La marche des idées

- COMMMENT ILS ONT AVOUE, *par K. S. KAROL.* p. 15
- Le vrai combat du nationalisme français, *par Georges LAVAU* ...... pp. 16 et 17
- TELEVISION : INFORMATION OU PROPAGANDE ? .. pp. 18 et 19
- Guerre et paix... et mariage .... pp. 20, 21, 22

Paris en parle

- *L'homme de la semaine :* Tennessee WILLIAMS .. .. p. 14
- Théâtre. Cinéma ...... p. 23
- Musique. Expositions. Disques .... p. 24

Lettres

- On vous en parlera. Chroniques .... p. 25
- Débuts. Histoire. Traductions .... p. 26
- Romans. L'intellectuel et l'Inquisition .... p. 27
- Le roman en question. p. 28

Cadeaux

- ART : VOUS POUVEZ DECOUVRIR UN NOUVEAU PICASSO .. p. 29
- Les exclusivités de Mme Express. Un peu cher, mais... .... pp. 30 et 31
- Vu à Lyon, p. 32 ; à Marseille, p. 33 ; à Lille, à Bordeaux, à Strasbourg, p. 34 ; à Grenoble, à Montpellier, à Toulouse, p. 35.

Et

- LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC* p. 36

LES AFFAIRES FRANÇAISES

M. JEAN LEGENDRE

M. GUY MOLLET
« Bleu, bleu, bleu, blanc, blanc, bleu... »

M. GUY PETIT

PARLEMENT

Les chiens sans dents

DANS la soirée du lundi 10 décembre, deux hommes ont successivement sauvé le gouvernement et évité la crise.

L'Assemblée était appelée à conclure le débat budgétaire en votant les six questions de confiance posées par M. Guy Mollet sur cinq chapitres de dépenses et sur l'ensemble du projet. Les trois premiers scrutins se déroulèrent sans accroc. Le second toutefois, relatif à un article du budget de l'agriculture, était difficile, bon nombre de modérés ayant décidé de refuser ce vote. Mais les communistes s'abstenaient, ce qui rétablissait, et au-delà, l'équilibre.

Le devoir de rester

Le quatrième, portant sur le budget des Anciens Combattants, thème traditionnel de la démagogie parlementaire, paraissait plus dangereux. Si dangereux même qu'après avoir évalué rapidement ses voix, avant même la clôture définitive du scrutin, M. Guy Mollet, perdant quelque peu son sang-froid, annonçait vers 20 heures dans les couloirs : « Le gouvernement est en minorité. »

C'était, parmi les leaders modérés, la consternation. M. Pinay, M. Laniel répétaient : « Si c'est vrai, c'est catastrophique. Surtout, il ne faut pas de crise. » Et M. Bidault déjà assurait : « Le gouvernement n'a pas été battu dans les formes constitutionnelles. Il a donc le devoir de rester. » Et lançant un de ces à-peu-près dont il a le secret, le leader M.R.P. ajoutait : « Son autorité sera même renforcée s'il ne court pas comme des lièvres devant des chiens sans dents. »

A 20 h 20, la fièvre retombait d'un seul coup : le gouvernement avait cinq voix de majorité. C'était peu, mais c'était assez. Que s'était-il passé ?

C'est M. Guy Petit, député indépendant des Basses-Pyrénées, qui avait sauvé le gouvernement. Dès l'ouverture du fameux scrutin n° 4, M. Guy Petit s'était placé près des urnes devant lesquelles défilaient ses collègues. Et il avait compté leurs bulletins, un à un : « Bleu, bleu, bleu, blanc, blanc, bleu... » Quinze minutes avant la clôture, sa conviction était faite : le gouvernement était en minorité. Aussitôt, M. Guy Petit — qui avait pourtant annoncé son intention de voter « bleu », c'est-à-dire « contre » — ralliait un certain nombre de ses collègues modérés, les persuadait de reviser leur attitude, obtenait d'eux qu'à son exemple ils votent « blanc », c'est-à-dire « pour ». Lorsqu'on ouvrit les urnes, on devait recenser 33 voix modérées favorables au gouvernement ; la crise était évitée de justesse.

Sagesse

L'intervention de M. Legendre, député indépendant de l'Oise, qui se situe comme M. Guy Petit à l'aile droite du groupe modéré, devait être, elle aussi, décisive. C'est à la réunion de groupe des indépendants-paysans, peu avant 22 heures, qu'elle se produisit. Il ne restait plus à voter que sur la question de confiance n° 6, la plus dangereuse, celle qui risquait de voir s'additionner toutes les oppositions : l'ensemble du budget. Comment voteraient les modérés ?

Cinquante-quatre d'entre eux étaient présents, qui recensaient prudemment leurs bulletins. On s'aperçut alors que 24 étaient décidés à voter « contre », 15 « pour » et les 15 autres à s'abstenir. Derechef, c'était la crise. Il appartenait à M. Legendre, qui venait de voter à cinq reprises contre la confiance et s'y apprêtait pour la sixième fois, de donner l'exemple de la sagesse. Au nom de la politique algérienne du gouvernement, en raison de la présence de M. Dulles à Paris, il conviait ses amis à décider de leur abstention générale.

Le pari

Cette conciliation était acceptée, à deux exceptions toutefois : M. Frédéric-Dupont et le chanoine Kir qui déclaraient que « personne ne les empêcherait de voter pour M. Guy Mollet ».

Une fois encore, le gouvernement était sauvé. M. Guy Mollet perdait cependant le pari qu'il avait fait dans les couloirs avec un journaliste qui lui prédisait « une vingtaine de voix de majorité ». « Vingt voix ! avait dit le président du Conseil. Je vous parie que je n'en aurai pas plus de deux ! » Il en eut finalement trente et une.

Innovation Place du Palais-Royal

Les Grands Magasins du LOUVRE viennent de créer « CARROUSEL », la Boutique du Magasin.

Ouvert toute l'année, « CARROUSEL » vous propose toute la gamme des cadeaux, du plus simple au plus somptueux.

Unique à Paris, cette heureuse réalisation centralise, pour la première fois dans un grand Magasin, des articles sélectionnés tant par leur originalité que par la qualité et le bon goût de leur création qu'on ne découvrait jusqu'alors qu'en « courant » les boutiques spécialisées de la Capitale.

Economie de temps, grande diversité du choix, listes de cadeaux de mariage très étudiées, justifient le vif succès que remporte dès maintenant « CARROUSEL » auprès d'une clientèle soucieuse de bon goût dans le choix toujours difficile d'un cadeau.

Communiqué.

L'OPINION

De Javel à Gennevilliers

« L'Express » poursuit ici, cette semaine, son enquête sur l'état de l'opinion publique au lendemain des événements d'Egypte et de Hongrie. Il y a quinze jours, les dirigeants de l'économie faisaient le point. La semaine dernière, nos enquêteurs interrogeaient l'homme de la rue. Cette semaine ce sont les ouvriers de la région parisienne, auxquels nous donnons la parole :

● LE froid rend plus lamentables encore les rues de Gennevilliers aux maisons lépreuses et de travers, qui semblent avoir poussé difficilement comme les arbres dans une plaine trop venteuse.

— *Vous êtes l'homme des vœux ?* demande un ouvrier qui rentre de son travail. (C'est un nouveau jeu d'une station de radio. L'homme des vœux se promène dans la rue et celui qui le reconnaît le premier gagne le prix.)

Il réfléchit :

« La politique, c'est bien compliqué. Les Deux Grands veulent se partager le monde. Ça craquera dans dix ans. »

Un peu plus loin, un égoutier déballe son matériel sur la chaussée.

« Le gouvernement, il faudrait faire comme Napoléon : les faire sauter par la fenêtre. Et ceux qui tenteraient de s'enfuir par la porte: un coup derrière les oreilles. Poincaré, Clemenceau, ça c'était des hommes. Blum ne nous a menés à rien. Il faudrait moins de politique et plus de gouvernement. J'aime pas les curés. Mais j'aime mieux travailler pour eux s'ils payent

→

convenablement que pour un communiste qui ne donnerait pas assez. »

Un ami, ouvrier à l'Electricité de France et délégué C.G.T., se joint à la conversation.

« *Personne n'a bougé sur l'Egypte à cause de la Hongrie. Les Hongrois se sont révoltés parce qu'ils étaient affamés. Le parti va perdre des voix pour avoir défendu l'intervention soviétique.*

— Alors, vous ne voteriez plus communiste s'il y avait maintenant des élections ?

— *Ça si ! J'ai soixante ans et je vais pas changer mon vote. Je peux d'ailleurs pas voter pour ceux qui veulent me prendre mon bout de pain. Mendès France, je l'aime bien. Mais ce qu'il nous faudrait, c'est un Front populaire. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que la région où la paix est la plus menacée, ce n'est ni l'Egypte, ni la Hongrie, mais l'Algérie.* »

« Mollet est bien, mais... »

● Dans ce quartier déshérité où usines et masures se mêlent dans un médiocre hasard, il est bien difficile de savoir qui sort de son travail et qui rentre chez soi.

Un ouvrier de l'usine du Carbone croit...

« *...que cela va s'arranger si, à la Chambre, les députés cessent de se tirer dans les jambes. Mollet est bien, car il agit. Evidemment, il aurait pu se passer d'aller faire le zozo en Egypte. Poincaré, Clemenceau, un calotin et un socialiste, n'étaient pas de mon opinion et ils ne défendaient pas les intérêts des travailleurs. Mais ils agissaient. C'est ce qu'il nous faudrait.* »

Il est presque midi et des parents se rassemblent près de la porte de l'école communale. Un ouvrier en pantoufles attend sa petite fille.

« *La politique,* dit-il, *je ne m'en occupe pas et je n'y connais rien.* »

Malgré cette déclaration catégorique, il poursuit après un silence :

« *Je me suis saigné pour donner de l'éducation à mon fils. Maintenant, il est en Algérie. Hier, le maire est venu prévenir la famille de son camarade qu'il avait été tué. Ça ne peut plus durer, il faut négocier. Pourquoi il n'y a pas eu de réaction au coup d'Egypte ? C'est à cause de la télévision. Elle n'a présenté que des images de la Hongrie et n'a rien montré sur les destructions à Port-Saïd. Mais la Hongrie, c'était un coup monté pour permettre l'attaque contre l'Egypte.* »

« Il faut pas que la France s'en mêle ! »

● Dimanche matin, le marché de Saint-Denis est noir de monde. C'est le jour des hommes qui sont là nombreux à faire les achats de la famille.

Contre un mur de la mairie, des vélos sont entassés. Moins qu'au transport, ils servent le dimanche matin à porter les provisions.

Le tour des commissions terminées, la pensée libérée de l'habituel achat oublié, on cause dans le coin aux vélos.

« *Il y a un peu de mieux,* dit un ouvrier de fonderie. *Il y a quinze jours, on croyait bien aller au casse-pipe. Mais, heureusement, en Egypte, les Américains et les Russes se sont entendus pour tout arrêter. En Hongrie, les Russes ont pas voulu laisser regarder dans leurs affaires et c'est pas juste. C'est comme ici du temps des Allemands. Ils sont occupés. Mais il faut pas que la France s'en mêle.* »

Un vieil ouvrier de La Courneuve vient aussi reprendre sa bicyclette.

« *Le canal ? Il est pas en Auvergne. Alors qu'est-ce qu'on a été faire là-bas ? La Hongrie, ça ne nous regarde pas. Mais la classe ouvrière y est trop serrée. Et il ne faut pas oublier l'Algérie. Les Arabes, je ne les fréquente pas. Je sais qu'ils ne sont pas faciles à commander. Mais c'est trop tard. On y mange des sous et pour rien.* »

Comment voterait-il en cas d'élections ?

« *J'ai eu trop de misère pour ne pas voter avec ma classe. Je lis surtout* l'Huma. *Mais aussi trois fois par semaine* Le Parisien libéré ou France-soir. *Je fais un panaché.* »

« J'ai été désarçonné. Mais... »

● La cité du Colonel-Fabien, groupe d'H.L.M. construit par la municipalité, a la réputation d'être une citadelle communiste. Sur les paliers sont affichés des tracts du parti rappelant que « les Bidault, les Pleven... », responsables des massacres de Madagascar, d'Indochine, d'Algérie sont ceux qui défendent les prétendus insurgés hongrois.

« *Si les Egyptiens veulent un dictateur, cela les regarde. En Hongrie, c'était des fascistes. Ce n'est pas la classe ouvrière qui a massacré 10.000 communistes. Mais le gouvernement hongrois a fait des erreurs. On peut même dire des pourritures.* »

Un autre locataire soutient également la thèse du parti sur la Hongrie. A l'argument que les communistes polonais ont eu à ce propos des jugements singulièrement plus nuancés, il répond :

« *Les communistes en Pologne donnent maintenant des sous aux curés. Je viens de lire sur le journal qu'ils ont rétabli l'enseignement religieux à l'école. Il faut savoir si on est communiste ou calotin. Mais des communistes calotins, c'est rien du tout. D'ailleurs, en Hongrie, ils avaient le Pacte de Varsovie. C'est leur affaire.* »

Il ne croit pas que le chômage menace, comme d'ailleurs un autre ouvrier, membre du parti, qui remonte des bouteilles de la cave.

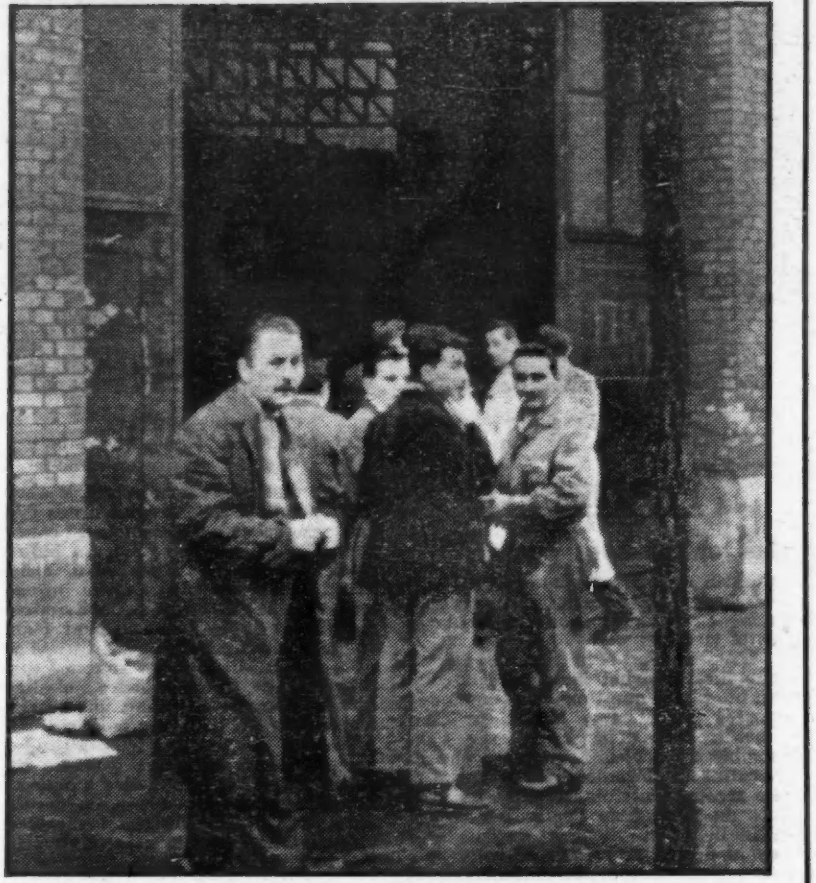
« *L'insurrection en Hongrie, si peu de temps après l'émeute de Poznan, c'est beaucoup. J'avoue que j'ai été désarçonné. Puis j'ai vu qui soutenait en France les insurgés hongrois. Certes, ce qui s'est passé en Hongrie n'est pas beau. Mais actuellement, après l'affaire d'Egypte, le principal devoir de la classe ouvrière, c'est de s'opposer au fascisme en France. Et les événements ont montré que le parti communiste était le seul à s'opposer physiquement au fascisme. Les petits bourgeois socialistes sont émasculés. Cela d'ailleurs était une grave erreur tactique de la part du parti de vouloir soutenir à tout prix le gouvernement socialiste au nom de l'unité d'action. C'est en grande partie pour cela qu'il n'y a pas eu de réaction de la classe ouvrière à l'agression en Egypte.* »

« Je ne lis pas les journaux. »

● Javel. Le royaume Citroën. Derrière le quai, des petites rues qui séparent les ateliers, rayons d'une seule ruche. Deux jeunes ouvriers prennent l'air devant l'une des entrées de l'usine.

« *On est trop jeune pour s'occuper de politique. On n'y comprend rien. On ne s'intéresse qu'au sport.* »

« *Les jeunes ?* déclare un vieil ouvrier de chez Citroën. *Oh ! ils se foutent de tout. Ils refusent de débrayer pour protester contre le ren-*



L'HEURE DE LA PAUSE A JAVEL
Les vieux slogans sont usés

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

UNE enveloppe anonyme, à l'adresse dactylographiée. La lettre était postée à Colmar. Elle contenait deux tracts luxueusement imprimés, un texte en langue française et sa traduction en allemand. En tête, la croix de fer germanique et le double rameau de laurier. Pas d'autre signature que celle d'une « Union pour une Allemagne indépendante ». Mais quel texte ! Qu'on en juge par ces extraits :

« Oppresseurs français !

« Nous avons déjà trop longtemps supporté de vous voir vous pavaner avec arrogance dans Elsass-Lothringen, territoire que vous aviez impudemment usurpé.

« Vos péchés sont si grands que vous n'échapperez pas au juste verdict des Allemands, fiers et indomptés, qui sont décidés à en finir avec vos exactions (...)

« En voilà assez ! Prenez garde !

« Nos gens vivent au milieu de vous et sont parfaitement instruits de tous vos crimes.

« Vous voilà donc avertis et chacun de vos forfaits sera désormais suivi d'une vengeance impitoyable ! »

On aimerait savoir d'où viennent ces éructations et ces menaces.

⁂

LES élections syndicales au comité d'entreprise de la Banque de France viennent d'avoir lieu.

— La C.G.T. perd 600 voix (1.000 au lieu de 1.600).

— Le Syndicat national autonome maintient ses positions.

— La C.F.T.C. gagne 400 voix.

400 voix cégétistes sont donc passées directement à la C.F.T.C., et 200 électeurs se sont réfugiés dans l'abstention.

⁂

UN exemple caractéristique de la campagne lancée par les alcooliers est fourni cette semaine par l'hebdomadaire « Le Pays roannais », qui défend, dans la Loire, les positions du M.R.P. et soutient activement M. Georges Bidault, député M.R.P. de ce département. Voici le texte d'un placard publié par ce journal en tête de la première page de son numéro du 7 décembre, sous le titre « Gouverner, c'est prévoir » :

« La politique de Mendès se réalise et atteint son but.

« Sa campagne de diffamation nationale, accusant le peuple de France d'être le plus alcoolisé du monde, a fourni aux rebelles arabes un argument :

Les sobres peuples musulmans ne peuvent plus être sous la tutelle du peuple français abruti par l'alcool.

« Sa politique contre l'alcool-carburant français, arrêtant la production de l'alcool de betteraves, livrant à l'étranger, au prix de 12 fr. 50 le litre, le stock de sécurité d'alcool-carburant français, a abouti à ce résultat :

« La France manque aujourd'hui de carburant et risque de se trouver paralysée. »

« Est-ce de l'inconscience ou de la trahison ? »

B. G.

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr. Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)

FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs

PAR AVION

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guadeloupe, Guyane Française, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs

ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél : BAL 19-68

Administrateur : J.-F. COBLENCE

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE consultez

Kalamazoo

Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.

Votre résolution : Connaître

Kalamazoo

et adopter la solution
KALAMULTY

Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :

AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47

51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

poi d'un camarade. Tout ce qui les intéresse, c'est de faire le maximum d'heures supplémentaires. Ce n'était pas la peine de s'être battus pour les « 40 heures ». La Hongrie? Il y a pas de raison de les occuper. Les Russes doivent les laisser se gouverner tout seuls. Mais attendez, je vois un copain qui est plus instruit que moi. Je vais l'appeler. »

« *La situation internationale ?* dit le copain. *Eh bien ! elle est pas belle. Les Hongrois ont voulu faire comme nous en 1945 quand on mettait les Fritz dehors. On est plus vifs que les Russes. Leur régime ne nous conviendrait pas. Pourquoi la classe ouvrière française n'a protesté ni contre l'Egypte ni contre la Hongrie ? Il y a eu trop de grèves dans les dernières années. Alors on est las. Mais c'est grave, car si les ouvriers ne veulent plus protester, alors ils sont cuits.* »

« On s'occupe trop des autres... »

La rue Balard, si silencieuse avec manque d'essence que ces interviews ressemblaient à des confessions, brusquement emplie de bruits et pas. C'était midi et ouvriers et ouvrières allaient vider un « ballon » vin rouge et manger un sandwich pendant les trois quarts d'heure de pause.

Un ouvrier de l'atelier des vilebrequins accepte de détourner quelques-unes de ces précieuses minutes pour répondre.

« *Dans notre atelier, nous sommes presque tous à la C.G.T. Il n'y a pas eu de pétition à signer ni pour l'affaire d'Egypte, ni pour la Hongrie. Mais on en a tellement signé dans les dernières années ! Souvent, on savait pas très bien pourquoi. Et jamais on nous disait ce qu'il en était sorti. Alors on a rien réclamé. Moi je crois que la Hongrie c'est encore pire et plus grave que l'Egypte.* »

Deux ouvriers qui reviennent vers leur atelier avec deux litres de vin disent au contraire :

« *L'histoire d'Egypte a plus menacé la paix que celle de Hongrie. Ce pays, il est occupé, même beaucoup occupé par les Russes. Alors l'O.N.U. n'a rien à y voir. Il faut que les Hongrois négocient avec les Russes pour devenir indépendants et neutres comme l'Autriche. En France, on s'occupe trop des Russes ou des Américains. On ferait mieux de régler nos propres affaires et de les faire sans toujours demander des conseils à l'étranger.* »

Ainsi, semble-t-il, après avoir été mobilisée pendant des années par la C.G.T. pour protester contre la bombe atomique, contre le mac-carthysme, pour soutenir par des pétitions et des quêtes la reconstruction de la Corée ou de la République démocratique du Vietnam, contre-mobilisée par les autres centrales syndicales, la classe ouvrière française paraît lasse des engagements internationaux. Elle rejette les slogans usagés du passé et admet que la vérité comporte des nuances. L'espèce d'isolationnisme qu'elle exprime aujourd'hui traduit un profond effort de réflexion qui peut être un résultat positif et important des récents événements.

ALCOOL

Le lobby rentre en scène

LA crise du pétrole a fourni aux membres du lobby parlementaire de l'alcool l'occasion de lancer une offensive d'une ampleur et d'une virulence rarement atteintes. La nouvelle bataille des alcooliers est conduite en particulier par :

● M. Jean Chamant, député indépendant de l'Yonne, auteur d'une proposition de loi déposée dès la fin d'octobre à l'Assemblée nationale, pour obtenir une augmentation de la production d'alcool.

● M. Charpentier, député M.R.P. de la Marne, qui a été désigné comme rapporteur de la proposition Chamant.

● M. Dorgères d'Halluin, député d'Ille-et-Vilaine, apparenté poujadiste, qui demande au Parlement d'élever de 400.000 à 800.000 hectolitres le contingent d'alcool de mélasse acheté chaque année par l'Etat.

● M. Jean Legendre, député indépendant de l'Oise, qui a déposé une demande d'interpellation, rédigée en termes prudents, visant l'alcool-carburant.

● M. Jacques Vassor, député paysan d'Indre-et-Loire, qui invite, dans une proposition de résolution, le gouvernement à « promouvoir une nouvelle politique de l'alcool-carburant ».

● M. Jean Laborbe, député paysan du Rhône, qui réclame « une politique de pleine utilisation de tous les carburants de remplacement ».

Chaque jour, de nouveaux textes du même ordre sont déposés. L'offensive est soutenue par la presse spécialisée : ainsi, le « Betteravier français », organe officiel de cette Confédération, dénonce-t-il « le sabotage des richesses du pays » du fait de la réduction de la production d'alcool.

Au Conseil supérieur de l'alcool, réuni le 23 novembre, le représentant de la Confédération stigmatisait « la politique imprudente de l'alcool suivie par les gouvernements successifs » ; il était approuvé notamment par le président du Conseil supérieur, M. Jean-Raymond Guyon, député socialiste de la Gironde.

L'agriculture n'est pas en cause

Voici les principaux arguments des porte-parole des alcooliers et les réponses qu'ils appellent :

● « *La politique suivie à l'égard de l'alcool nuit à l'agriculture.* »

Cette affirmation est démentie par toutes les études, rapports et documents officiels récents. Les rapports de l'Inspection des Finances démontrent que plus de la moitié des sommes dépensées par le régime de l'alcool vont à des non-agriculteurs (distillateurs, entrepositaires, transporteurs, etc.). De son côté, le Commissariat au Plan estime que ce régime a eu pour effet de développer exagérément certaines productions (betteraves, vignes, pommes) dont la consommation est en régression, alors qu'il n'est d'aucun effet pour aider celles dont l'expansion est souhaitable (viande, lait, œufs, volaille).

● « *On risque, avant fin 1956, une rupture des stocks d'alcool.* »

Les prévisions établies le 23 novembre par le Conseil supérieur des Alcools indiquent que, pour la campagne 1956-57, les disponibilités (production et stocks) dépasseront les besoins de 1.842.000 hectolitres, malgré l'affectation de 700.000 hectolitres à la carburation.

Et le sucre ?

● « *Le sucre lui-même est en passe de se raréfier par suite de l'insuffisance de la production betteravière.* »

Au moment où le « Betteravier français » produisait cette affirmation, dans son numéro de novembre, les sucriers publiaient plusieurs communiqués précisant que la production 1956-57 dépasserait de 220.000 tonnes au moins les besoins de la Métropole et de l'Union Française.

● « *L'alcool est la solution toute trouvée de la crise pétrolière.* »

L'alcool n'est pas une véritable source énergétique : sa production (culture de la betterave, transports, distillation) exige, sous forme d'essence et de charbon notamment, davantage d'énergie que l'alcool n'en procure ensuite lui-même.

Son coût est de 5 à 10 fois supérieur à celui des combustibles normaux. (Chaque fois qu'un automobiliste utilise un litre de carburant « ternaire » (super), l'Etat perd 15 francs). Il ne peut servir qu'à des usages limités, et ne peut remplacer le fuel ou le charbon dans la plupart des utilisations industrielles.

Les ventes à l'étranger

● « *Finalement, les fameux sotcks d'alcool ont été écoulés, à l'étranger en particulier. La production n'est donc pas vraiment excédentaire.* »

Dans les quatre années 1950 à 1953 inclusivement, la France a produit 19 millions d'hectolitres d'alcool. Les besoins « rentables » de l'économie absorbaient, dans le même temps, 5 millions d'hectolitres.

Le reste ? Des stocks, qui, en 1953, représentaient pour l'Etat une immobilisation de 60 milliards, dont une faible partie devait être récupérée. L'énergique réduction de la production (amputée de 1.700.000 hectolitres d'un seul coup), pratiquée par le gouvernement Mendès France, a été annulée l'année suivante.

Les ventes à l'étranger ? 900.000 hectolitres ont été cédés aux U.S.A. à 12 fr. 25 (perte : 7 milliards — mais du moins le marché rapportait-il plus de devises que n'en aurait économisé l'utilisation de cet alcool pour la carburation). M. Paul Ramadier a vendu ensuite 360.000 hectolitres à l'U.R.S.S., à 17 francs le litre, et a ramené de 1 million à 500.000 hls les quantités affectées chaque année à la fabrication du « super », ce qui constitue une économie annuelle de 5 milliards.

Une politique de l'énergie

Telles sont les raisons, faibles, on l'a vu, avancées par ceux qui réclament l'extension de la production d'alcool et son utilisation massive pour la carburation. L'intérêt national et l'intérêt de l'agriculture elle-même exigent, au contraire, que l'on renonce à tous les gaspillages d'énergie (parmi lesquels la fabrication de l'alcool occupe une place de choix) pour réserver les ressources du pays :

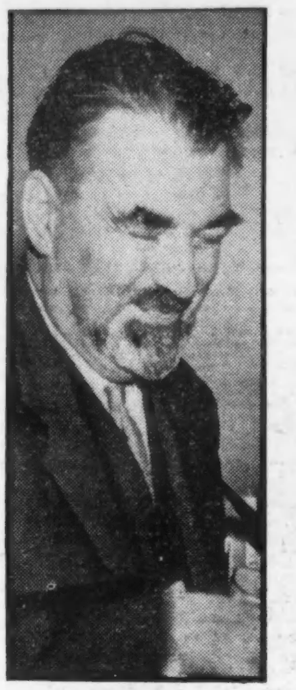
1) A la poursuite des recherches pétrolières, qui n'ont sérieusement commencé qu'en 1946, alors qu'on a dépensé, au cours des quarante dernières années, plusieurs centaines de milliards au taux actuel de notre monnaie. en faveur de l'alcool.

2) Au développement des travaux en vue de l'utilisation industrielle de l'énergie nucléaire. (En 1951, 1.865 millions ont été consacrés à la recherche atomique et 30 milliards à l'alcool).

3) A la modernisation de l'extraction du charbon et au financement de la constitution de stocks de sécurité.

4) A l'équipement hydro-électrique et à la construction de centrales minières.

5) A la constitution, la crise passée, de stocks de sécurité de carburant pétrolier (les sommes dépensées depuis cinq ans pour l'alcool représentent plus d'un an de consommation d'essence).



ANDRÉ PHILIP — DANIEL MAYER — EDOUARD DEPREUX — ROBERT VERDIER

Sous les maigres applaudissements de la minorité.

SOCIALISTES

Alors, il faut attendre...

A la fin de cette semaine, dans la Salle des Fêtes de la mairie de Puteaux, plusieurs leaders de la minorité socialiste hostile à M. Guy Mollet, viendront répéter à la tribune du Conseil National de la S.F.I.O. que la politique algérienne du gouvernement est folle ; que l'arrestation de Ben Bella et des dirigeants du F.L.N. fut une faute ; que l'intervention franco-anglaise en Egypte, véritable guerre préventive, viole la morale internationale et socialiste ; que la politique extérieure française est retournée à la diplomatie

→

Pour Noël offrez un gilet fantaisie, une veste de daim que vous trouverez dans l'élégante collection de...
GARY
73, Champs-Elysées, 73
Paris - ELY. 77-76

DÉFENDEZ VOTRE CONFORT
contre froid, vent, pluie, poussières, bruit.
En faisant équiper portes et fenêtres avec les joints métalliques Herméticlos, garantis 20 ans
Économie de combustible de 30 à 40 %
Demandez documentation gratuite N° 30
HERMÉTICLOS
20,22, R. RICHER, PARIS-9e TAI. 70-28 PRO. 54-41

secrète des gouvernements bourgeois d'avant 1914, si sévèrement condamnée par Jean Jaurès et Léon Blum ; bref, que le gouvernement trahit sa mission et compromet le socialisme. L'un d'eux paraphrasera l'une de ses récentes interventions :

« *Une attitude morale ne se juge pas essentiellement par rapport à l'attitude d'autrui, mais d'abord par rapport aux valeurs que l'on professe soi-même publiquement et auxquelles on se doit de demeurer fidèle... Qu'un réactionnaire nationaliste proclame un réalisme immoraliste et ne se préoccupe que du résultat, en ridiculisant les préoccupations juridiques ou éthiques, c'est encore compréhensible. Mais un socialiste ne peut s'abaisser à une telle négation de ce qui constitue l'essence même de sa doctrine.* »

Les vraies raisons

Puis M. André Philip, auteur de cette violente diatribe, ou M. Daniel Mayer, ou M. Robert Verdier, ou M. Édouard Depreux, quittera la tribune sous les maigres applaudissements de ses camarades de la minorité et ira reprendre place à la table de la Fédération de la Seine. Mardi, il sera à l'Assemblée à son banc de député pour le débat de politique étrangère. Sous la présidence de M. Verdier, le groupe socialiste décidera, après quelques discussions, d'approuver l'action du gouvernement. Mercredi ou jeudi, à l'heure du scrutin, comme en chaque occasion décisive depuis dix mois, il ne manquera pas une voix socialiste pour approuver la politique de M. Guy Mollet et lui faire confiance.

Une fois de plus, l'opinion de gauche s'étonnera : comment concilier ces anathèmes et ce soutien ? S'ils condamnent si durement Guy Mollet, pourquoi apportent-ils leurs voix au gouvernement ? Comment l'un d'eux, parmi les plus sévères, accepte-t-il de présider le Groupe parlementaire ? Pourquoi restent-ils à la S.F.I.O. ?

Il est facile de condamner les minoritaires au nom des condamnations qu'ils formulent eux-mêmes. Il est plus difficile, même pour un socialiste, de pénétrer les vraies raisons de leur attitude, de comprendre leurs hésitations et leurs scrupules.

Un cas-type

Le cas de M. Robert Verdier est l'un des plus symptomatiques.

Avant la guerre, cet universitaire — il est professeur de lettres depuis 1932 — venu dès la Faculté au socialisme alors incarné par Léon Blum, faisait la liaison entre la direction du parti et la turbulente organisation des Etudiants S.F.I.O. du Quartier Latin. La guerre le précipite dans la Résistance où il occupe, dès mars 1941, un poste responsable dans le parti clandestin ; la Résistance le conduit à la politique active : au lendemain de la Libération, il entre au Parlement où il représente aujourd'hui, depuis six ans, le 1er Secteur électoral de Paris — la rive gauche. Il a été directeur politique du « Populaire », il préside le groupe parlementaire socialiste de l'Assemblée depuis un an. C'est un leader.

M. Verdier incarne parfaitement, à 46 ans, cette génération d'hommes entièrement dévoués au socialisme et formés par lui, généreux et fidèles. Il sait, depuis le Front Populaire, que « l'exercice du pouvoir sera toujours une épreuve particulièrement difficile et douloureuse pour les partis socialistes ». (Léon Blum — Discours à la Bellevilloise, 1936).

Les grands principes

Qu'il est loin, ce 23 avril 1905, où les fondateurs du parti socialiste réunis à Paris, au Café du Globe, inscrivaient dans leur déclaration d'intention que les élus du parti au Parlement devraient « refuser les crédits militaires, les crédits de conquête coloniale, les fonds secrets et l'ensemble du budget » ! Un nouveau socialisme est né, où le pacifisme, l'anticolonialisme, le refus d'accepter la société capitaliste, la laïcité même, ne sont plus que des slogans vides de sens ou d'aimables utopies, dépassées sinon dangereuses.

S'il mesure ainsi douloureusement l'incapacité présente de son parti à combler le fossé qui sépare les promesses de révolution et l'engagement toujours plus accentué dans la société bourgeoise, M. Robert Verdier a choisi dès longtemps la loyauté. Il s'est résigné à ce que, comme Léon Blum il y a vingt ans, Guy Mollet ne puisse animer aujourd'hui qu' « un gouvernement démocratique volontairement et loyalement enclos dans la légalité républicaine ». Il se méfie de « cette race de socialistes sur qui les politiques de prestige et de force, les logomachies chauvines et l'orgueil du proconsulat exercent une attraction aussi trouble qu'irrésistible » (1).

Il sait aussi que le large regroupement des forces socialistes, rendu possible par la crise communiste, ne peut se faire autour d'une S.F.I.O. qui ne sait offrir, à ceux qui se détournent avec horreur des incendiaires de Budapest, que la perspective de venir applaudir avec elle la guerre d'Algérie et l'expédition d'Egypte.

Pour lui sans doute, comme pour la plupart des minoritaires, un parti ne peut vivre que d'une succession de compromis sur l'action quotidienne, conclus entre des hommes que rassemble un fond d'idées communes, de principes et d'objectifs. C'est dire qu'il ne conçoit d'action efficace qu'à l'intérieur d'une grande formation : en politique, un isolé ne peut rien ; seul un parti agit sur l'électorat, sur les masses, sur le gouvernement.

Alors, provoquer une scission, quitter la S.F.I.O. pour fonder un nouveau parti ? Mais, entre les socialistes et les communistes, où trouver place pour une nouvelle formation ? Les travailleurs déjà sont divisés entre plusieurs organisations qui se veulent ouvrières ; tenter d'en créer une de plus, c'est éparpiller davantage encore les forces populaires.

Et puis, une scission est une décision très grave : on peut être en désaccord sur la tactique immédiate et non sur la doctrine. L'Histoire a montré que lorsqu'un parti se coupe en deux, on ne retrouve pas 40 % de ses membres d'un côté et 60 % d'un autre, par exemple ; mais bien 40 % ici, 20 % là, tandis que les 40 % restants sont perdus pour lui. Non, jamais les minoritaires ne prendront la responsabilité d'une scission. Une démission comme celle d'Andrée Viénot reste un geste isolé, traduit un déchirement personnel.

La base hésite

Les militants, d'ailleurs, seraient peu à les suivre. La base ne se défend guère, malgré les difficultés, d'un certain orgueil : c'est son parti qui est au pouvoir. On a, tant bien que mal, pris l'habitude de l'abcès algérien ; les conséquences économiques de l'expédition d'Egypte sont peu sensibles encore (le militant moyen n'a pas de voiture), mais l'affaire a flatté son côté cocardier. Ce Nasser méritait quand même bien une leçon ! Qu'il ne l'ait finalement pas reçue n'était pas une raison suffisante pour ne pas essayer de la lui donner. Tous les gens qui attaquent nos ministres sont soit des « réactionnaires », soit des complices, conscients ou non, peu importe, de nos adversaires.

Une propagande insidieuse fait le reste. Elle emprunte des thèmes personnels : Daniel Mayer ne songe qu'à reprendre à Guy Mollet le Secrétariat Général qu'il lui a arraché en 1946 ; Edouard Depreux, André Philip, Jules Moch se consolent difficilement de n'être pas ministres, Robert Verdier d'avoir manqué un proconsulat africain, Oreste Rosenfeld de n'être pas député. A tous ces indisciplinés, on avait pourtant pardonné une fois déjà leur « trahison » de la C.E.D. Robert Lacoste et Max Lejeune étaient anticédistes, eux aussi, mais ils se sont « rachetés ». Aucun argument n'est opposé aux Cassandre : des injures suffisent.

Au service du gouvernement

Qu'ils osent formuler leurs critiques dans les instances du parti est déjà beaucoup. Mais n'émettent-ils pas la prétention de les exposer dans « Le Populaire », évoquant sa « tribune libre » d'avant guerre, où s'exprimaient les différentes tendances ? Il n'en est pas question : « Le Populaire » est au service du parti ; et le parti est au service du gouvernement. Et si, faute de pouvoir écrire dans un journal socialiste, ils donnent des articles à d'autres publications, alors c'est l'anathème : la docile Fédération du Pas-de-Calais votera, comme elle vient de le faire, une motion menaçante qui sonne le glas des « rebelles ».

Ainsi, peu à peu, les minoritaires sont isolés dans le parti, coupés de la base, traités comme des pestiférés, menacés. Leur propre fédération, bien souvent, les accuse de trahir le mandat qu'elle leur a confié : ainsi, pour Jules Moch dans l'Hérault, pour bien d'autres. Et quand ils se réunissent pour signer ensemble une lettre de protestation au Secrétaire Général, ils s'aperçoivent que leur opposition même manque de cohésion : les positions algériennes de Jules Moch diffèrent sensiblement de celle de Robert Verdier, de Rosenfeld ou de Charles-André Julien (sur le « fait national algérien » notamment). Ils ne s'accordent que pour condamner la politique du gouvernement.

L'impossible bilan

Au moins, ils peuvent contribuer à renverser ce gouvernement qui compromet si tragiquement, à leur avis, la cause du socialisme ? Certainement pas. Ou du moins ne peuvent-ils se résoudre à conspirer ouvertement contre lui. La chute de Guy Mollet, paradoxalement, affaiblirait encore la minorité : le parti l'en rendrait responsable, et ne lui pardonnerait jamais. D'ailleurs, si Guy Mollet tombait « à gauche », comme il semble s'y préparer, sa position s'en trouverait renforcée dans le parti, son plaidoyer facilité. Et qui lui succéderait ? Une pseudo « Union Nationale » avec les socialistes : dans ce cas il n'y aurait jamais de bilan véritable des dix mois écoulés, et l'équivoque subsisterait. Un ministère centriste, sans la S.F.I.O. : la minorité devrait combattre alors, avec la majorité, la nouvelle politique, et son unité se referait tant bien que mal dans l'opposition.

Il n'y a donc pas d'issue ? La lutte à l'intérieur du parti peut infléchir quelque peu l'action gouvernementale. Mais la direction et le gouvernement sont tabous. Il reste une attitude possible, un espoir bien léger et une chance. L'attitude, c'est de situer le combat minoritaire sur le plan moral et non tactique ; l'espoir, c'est l'intervention modératrice de l'Internationale socialiste — mais comme il est léger ! La chance, enfin, ce serait d'obtenir qu'un jour un courant considérable se dégage dans le parti, qui prendrait position publiquement, sans compromission. Mais le puissant appareil du parti est, tout entier, employé à écraser cette chance.

Alors ?

Alors, pensent tristement ces hommes lucides, déchirés par le drame de leur parti, alors il faut attendre...

P. V.-P.

(1) Joseph Rovan — Esprit — Octobre 1956 — « La S.F.I.O. au pouvoir ».

PROPHÉTIE

PROUDHON A MARX : *Faites attention...*

Le 17 mai 1846, P.-J. Proudhon, alors âgé de trente-sept ans, écrivait de Lyon à M. Marx — Karl Marx, de neuf ans son cadet :

Mon cher Monsieur Marx.

(...) Cherchons ensemble, si vous le voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir ; mais, pour Dieu ! après avoir démoli tous les dogmatismes *a priori*, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple ; ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grand renfort d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. Depuis trois siècles, l'Allemagne n'est occupée que de détruire le replâtrage de M. Luther ; ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis.

J'applaudis de tout mon cœur à votre pensée de produire un jour toutes les opinions ; faisons-nous une bonne et loyale polémique ; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante ; mais, parce que nous sommes à la tête du mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion, cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons toutes les protestations, flétrissons toutes les exclusions... ; ne regardons jamais une question comme épuisée... A cette condition, j'entrerai avec plaisir dans votre association ; sinon, non !

PARTIS

De grands projets

LA Nouvelle Gauche et la Jeune République, deux des mouvements qui se situent entre le parti communiste et le parti socialiste, ont tenu à Paris, samedi et dimanche derniers, leurs congrès nationaux.

Ces partis sont-ils appelés à jouer un rôle important dans le regroupement de la « gauche », plus que jamais à l'ordre du jour ?

La Nouvelle Gauche, dont le principal animateur est M. Claude Bourdet, est plus une « amicale » qu'un parti. Et c'est sur la qualité et l'ardeur de ses militants qu'elle compte, surtout, pour « catalyser » la gauche française dispersée.

D'autre part, un désaccord subsiste entre la Nouvelle Gauche et la Jeune République qui se présente comme « le plus petit des grands partis et le plus grand des petits partis ».

Divergences

Dans le premier camp, on hésite à rompre tout à fait avec le parti communiste, tout en réclamant le droit de

PÉTROLE

L'affaire des stocks

« L'EXPRESS » (N° 284, page 3) a indiqué comment a été violée la loi du 30 mars 1928 qui faisait une obligation aux importateurs de produits pétroliers de constituer à tous moments des stocks de réserve de trois mois, de chaque catégorie.

La Direction des Carburants (Ministère de l'Industrie et du Commerce) non seulement a laissé violer la loi, mais elle a interdit la reconstruction en quantités suffisantes de réservoirs de stockage de pétrole, en s'opposant systématiquement au rétablissement de nombreux dépôts sinistrés.

La capacité totale de stockage à la distribution (c'est-à-dire raffineries exclues) de la France entière était, à la fin de 1955, en diminution de 17 % par rapport à 1939. Or, pendant la période 1939-1955, la consommation de produits pétroliers a exactement triplé.

Quant à la capacité de stockage en raffineries, elle a augmenté de 70 % exactement pendant la même période.

Cette semaine...

LE N° 4 DES

Cahiers de la République

Revue bimestrielle de politique

Président du comité de direction : Pierre MENDES-FRANCE

Au sommaire :

★ *A la recherche de la Gauche :* *P.-H. SIMON*, *P. EMMANUEL*

★ *Le monde communiste :* *A. BENNIGSEN*, *H. CARRERE D'ENCAUSSE*

★ *Chroniques, par* *R. AUBAUD, E. FRAENKEL, etc.*

ABONNEMENTS :
1.250 fr. France U. F.
1.500 fr. Etranger
3.000 fr. Soutien

C.C.P. 13.693.09 Paris
1 bis, place de Valois - PARIS (1er)

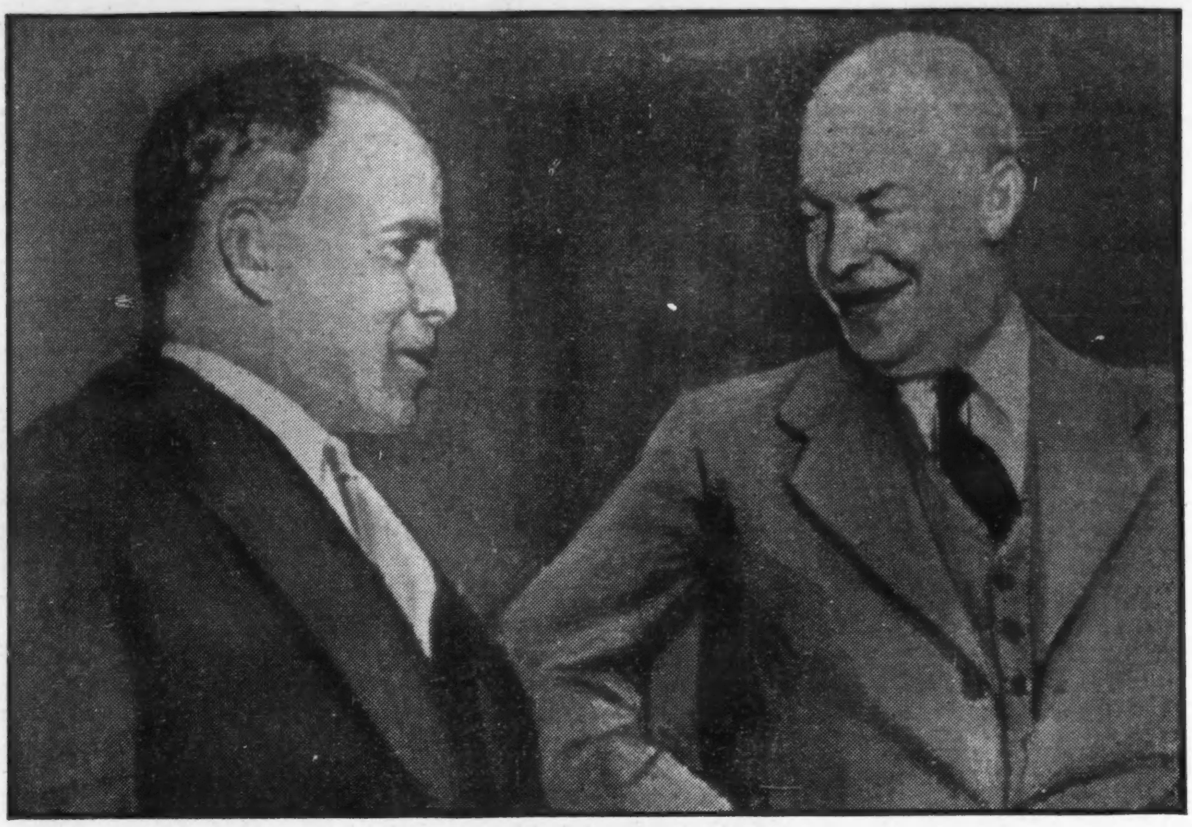
critiquer ses prises de position. Dans l'autre, on se refuse, depuis les événements de Hongrie, à considérer le parti communiste, sous sa forme actuelle, comme un des partis démocratiques avec lesquels une alliance serait possible.

En décorant la tribune de son congrès avec les portraits gigantesques de Marc Sangnier, de Jaurès, de Bevan et de Pietro Nenni, la Jeune République avait d'ailleurs déjà défini l'ambition de ses quelque cinq mille militants : devenir l'axe d'un parti allant de la gauche radicale aux « dissidents » communistes, sans exclusive.

Si cet ambitieux projet venait à être réalisé, la Jeune République a même pris l'engagement de renoncer à son existence propre et de se dissoudre au sein « du grand parti socialiste qui reste un de ses objectifs essentiels ».

En dépit des divergences qui concernent surtout leurs rapports avec le parti communiste, la Nouvelle Gauche, comme la Jeune République et leur troisième partenaire, le Mouvement de Libération du Peuple (ancien mouvement chrétien progressiste « laïcisé », groupant environ quatre mille militants) ont, pour le moment, abandonné l'espoir de devenir à la fois le « liant » et le ferment d'un nouveau Front Populaire socialo-communiste.

Mais l'espérance qui anime aujourd'hui ces « petits partis » n'est pas moins ambitieuse et sa réalisation pose des problèmes tout aussi délicats et difficiles à résoudre. Il s'agit, en effet, pour eux de donner une existence pratique, dans la vie politique française, à ce grand rassemblement du « socialisme humaniste » dont Léon Blum avait rêvé.



MM. BOURGUIBA ET EISENHOWER
Un succès, aussi, pour la France.

ALGÉRIE

Questions sérieuses

ALGER vient de connaître quelques journées d'effervescence européenne. Peu graves, sans aucun doute, et dont ne se sont même pas aperçus, sauf par des comptes rendus de la presse locale autorisée, tous les Algérois et même ceux qui manifestaient le 6 février dernier contre M. Guy Mollet. Mais enfin, quelques anciens combattants, quelques membres de la Fédération des Maires et les comités de deux organisations de contre-terrorisme, ont tenté d'appeler à la « vigilance », qui est l'euphémisme algérien pour insurrection.

L'ennemi, soudain, c'était M. Robert Lacoste lui-même : il avait trahi la confiance des ultras en décidant la dissolution des municipalités. Le ministre résidant réagit avec vigueur : il a menacé la Fédération des Maires d'une application « sans nuances » du décret de dissolution et il a prononcé l'interdiction des deux organisations qui étaient en effet allées un peu trop loin dans le cynisme, puisqu'elles revendiquaient tout simplement la responsabilité de certains attentats contre-terroristes.

Des tracts furent distribués par les ultras qui firent écrire au « Populaire » que M. Lacoste était en danger de mort et que la S.F.I.O. « ne capitulerait pas devant les féodaux ».

Les « nuances »

Mais le sens du combat tardif que M. Lacoste livre aux ultras n'a pas, pour le moment, d'incidences efficaces sur la situation algérienne. Les libéraux que l'on doit en principe mettre à la tête des nouvelles délégations municipales continuent d'être poursuivis. L'hebdomadaire l' « Espoir », organe de la Fédération des Français Libéraux d'Algérie, vient d'être à nouveau saisi. La menace d'application « sans nuances » du décret de dissolution confirme les rumeurs qui circulaient la semaine dernière à Alger sur l'existence d'une promesse de « nuances » : celles-ci seraient constituées par l'engagement du gouvernement général envers la majorité des maires actuellement en fonction de les maintenir à leurs postes.

Pendant ce temps, sur tout le territoire algérien, les engagements reprenaient plus acharnés que jamais : 300 rebelles étaient abattus pendant le seul dernier week-end. L'état-major décidait de « verrouiller » les frontières tunisiennes et marocaines d'où il est établi désormais que vient tout le mal. Des quantités d'hommes et de matériel sont nécessaires pour constituer ce verrou — sans lequel, disent les militaires, on ne peut répondre de la situation. Les Marocains et les Tunisiens sont-ils prêts à revenir sur leur politique algérienne et à accompagner la reprise des relations avec la France d'une « neutralité réelle » aux frontières ? Le gouvernement français sait, hélas ! qu'il n'en est rien.

Le terrorisme urbain continue, lui aussi, de sévir et de façon atroce. La tactique officielle du F.L.N. demeure, en effet, l'insécurité généralisée. Dans certaines petites villes, les parents qui ont plusieurs enfants, les répartissent dans des écoles différentes, et ces écoles sont gardées à la mitraillette. En fait, c'est là qu'il faut voir la raison au peu de retentissement de l'agitation des ultras algérois : la majorité des Français d'Algérie est conduite au réalisme. Elle est sceptique devant le décret de dissolution des municipalités. Elle ne comprend pas très bien pourquoi, mais dans le climat où elle est plongée, il lui semble que c'est une mesure sans perspectives, sans orientation, et qui ne répond pas dans son application aux problèmes qui l'assaillent.

Lassitude

C'est qu'en effet, il n'y a, pour la communauté française d'Algérie, que deux questions sérieuses : *quand l'insécurité va-t-elle finir ? Et comment s'y prendre ensuite pour vivre avec les musulmans ?* Ce sont des questions urgentes, pratiques, concrètes et qui conduisent ceux qui se les posent à se désintéresser de toutes les autres, c'est-à-dire aussi bien des luttes d'intérêt en Algérie, que des intrigues parisiennes. Dans certaines régions du bled, il est assez surprenant de voir combien, par la force des choses, le racisme est oublié, et les sentiments cocardiers relégués au second plan. Cette lassitude, dont M. Lacoste dit qu'elle a atteint les masses musulmanes — et c'est en effet incontestable — le ministre résidant oublie de dire qu'elle n'a pas épargné, il s'en faut, les Européens.

Cette nouvelle perspective est difficile à comprendre de Paris. Mais l'un des signes en est la réaction de certains milieux français d'Algérie devant les débats de l'O.N.U. Tandis que la presse officielle s'insurgeait, brandissait l'étendard du patriotisme indigné, on a vu certains grands colons oranais déclarer qu'après tout, si une instance internationale était nécessaire pour redonner confiance aux mulsulmans et garantir une vie en commun dont ils ne se sentent plus assurés, eh bien ! une commission des Nations Unies ne serait pas trop mal accueillie : il se trouverait bien dans cette commission des Occidentaux pour comprendre les droits des non-musulmans... Sans doute, cette réaction n'a pas été générale. Mais elle suffit à démontrer qu'aux yeux des Français d'Algérie, dont on prétend défendre les intérêts, le gouvernement n'ose pas encore s'attaquer aux vrais problèmes.

AFRIQUE DU NORD

En conciliation

EN quittant le président Habib Bourguiba, M. Roger Seydoux, chargé de mission extraordinaire par le gouvernement français, ne pouvait s'empêcher de sourire. Quelques minutes plus tard, en effet, un communiqué des services d'information tunisiens prenait l'allure d'une déclaration commune. Paris et Tunis exprimaient officiellement leur intention de renouer à bref délai les relations diplomatiques...

A Rabat, au même moment, le prince Moulay Hassan tenait dans sa villa de Souissi une conférence de presse. Détendu, voire désinvolte, le fils de Mohamed V qualifiait la crise franco-marocaine de « petite brouille », de « scène de ménage ».

Le fenêtre ouverte

Le changement de climat a surpris l'opinion publique. Aucun problème n'étant réglé entre la France et ses anciens protectorats, comment s'explique cette brusque détente ?

C'est M. Bechir Ben Yahmed, le ministre de l'Information tunisien, qui en donnait les raisons en revenant de New-York où il représentait son pays: « Vous vous souvenez des sentiments d'impuissance, de faiblesse et de dépendance que nous avons éprouvés au lendemain du torpillage de la conférence de Tunis et de l'expédition d'Egypte. Aujourd'hui, après ce voyage en Amérique des fenêtres se sont ouvertes. Nous avons pris l'air, comme on dit. »

Aujourd'hui leur présence à l'O.N.U. rassure la Tunisie et le Maroc. M. Balafredj et M. Bourguiba surtout s'y sont fait des amis solides. Mais ils se sont rendu compte en même temps que le destin de l'Afrique du Nord passe par la France. C'est la leçon de leur prise de contact avec la politique internationale en général et les Etats-Unis en particulier.

M. Cabott Lodge, le délégué des U.S.A. à l'O.N.U., influencé par M. Dillon, ambassadeur des U.S.A. à Paris, a fait comprendre à M. Balafredj et à M. Bourguiba tout l'intérêt qu'ils auraient à composer avec la France. C'est aux Etats-Unis que le président du Conseil tunisien proposait, sincèrement mais non sans habileté, la création d'un Commonwealth français.

Sécurité d'abord

Marocains et Tunisiens savent, en effet, aujourd'hui que l'aide américaine viendra en complément de l'aide française. Ils ont compris qu'il ne leur suffisait pas d'être anticommunistes : c'est en s'intégrant avec la France dans une alliance occidentale qu'ils ont le plus de chances d'être soutenus par les Etats-Unis.

De plus, les Américains n'ont pas caché qu'ils faisaient du retour à la sécurité la condition d'une aide économique. Sous cet angle les procès de Meknès sont un test décisif non seulement de l'avenir des relations franco-marocaines, mais des relations du Maroc avec le reste du monde. C'est ainsi que le journal « Al Alam » a pu condamner le « fanatisme ignoble des émeutiers », que le procureur général

→

ESSENCE GRATUITE : DISTRIBUTION REPORTÉE

A-t-on le droit d'offrir de l'essence ? Telle est la question que s'est posée un commerçant connu du Faubourg-Saint-Honoré, qui avait conçu le projet suivant : il entendait, à titre publicitaire, distribuer sa propre ration d'essence à l'un de ses clients tiré au sort. L'idée était excellente, mais, craignant de se trouver en infraction avec la loi, notre commerçant a dû y renoncer : plutôt que d'offrir de l'essence, il a préféré faire bénéficier ses clients d'une forte remise sur tous les achats qu'ils effectueront chez lui.

Le commerçant en question est un chemisier-tailleur de grande classe, très apprécié de l'élite de l'élégance masculine : il s'appelle DARON. Son magasin se trouve 9 rue du Faubourg-Saint-Honoré.

A défaut d'essence, les lecteurs de l'EXPRESS qui se réclameront de cette annonce bénéficieront d'une réduction exceptionnelle de 20 % en espèces ou de 30 % en marchandises sur tous les achats qu'ils effectueront chez DARON jusqu'au 31 décembre à 20 heures.

Communiqué.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Pour vos cadeaux de fin d'année HOLMES a sélectionné des modèles exclusifs de gilets fantaisie et de vestes de daim qui **lui** *feront plaisir*
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

→

du gouvernement marocain a requis et obtenu plusieurs peines de mort.

Le rétablissement de la sécurité devient une question vitale pour les Marocains. C'est M. Bouabid, le ministre de l'Economie marocaine, qui déclarait en présentant son programme d'austérité :

« Le désordre entraîne la misère, compromet notre indépendance et ruine notre liberté... Il faut maintenant livrer et gagner la bataille économique. » Le tableau est sombre, ajoutait M. Bouabid : *« Sur 500 entreprises employant plus de 50 salariés, 80 ont fermé leurs portes, licenciant 4.460 personnes dont 4.180 Marocains, tandis que 204 réduisaient leurs activités, licenciant 9.370 ouvriers et cadres dont 8.680 Marocains... »*

Compromis ?

Ainsi tout concourt aujourd'hui à une reprise des relations avec la France sur la base des dures réalités économiques. La question de la détention de Ben Bella et de ses compagnons restera cependant posée par les Marocains et les Tunisiens, si elle ne constitue plus aujourd'hui l'obstacle infranchissable qui, en bloquant toutes les négociations, avait conduit les trois pays dans une impasse.

EST-OUEST

Victoire hongroise

DES milliers d'arrestations ; des dizaines d'exécutions sommaires ; la déportation par trains entiers de jeunes gens ; la présence des tanks soviétiques et la reconstitution par le gouvernement Kadar d'une police politique, tout cela n'a pas suffi pour briser la « Commune » hongroise.

Les conseils ouvriers, soutenus par l'ensemble de la population, ont réussi à coordonner et à centraliser leurs forces. Le courage des ouvriers hongrois leur a permis d'adapter la lutte insurrectionnelle aux nouvelles conditions de combat que leur imposent Kadar et les tanks russes.

La Hongrie donne au monde le spectacle d'un peuple uni dans une admirable entreprise de démocratie directe. Mais le sang versé par les insurgés hongrois est une force qui dépasse les frontières de la Hongrie.

La puissance explosive de l'épopée hongroise met, enfin, les dirigeants du monde entier en face de leurs responsabilités.

L'Amérique notamment s'éveille au danger aigu d'un troisième conflit mondial mis en évidence par les analyses du Département d'Etat et des services de renseignements américains.. Selon leurs experts, la tentation pourrait devenir irrésistible, pour les dirigeants soviétiques, de recourir à une aventure militaire pour masquer l'affaiblissement intérieur et extérieur du pouvoir soviétique. Cet affaiblissement est attesté par les faits suivants :

● EN POLOGNE, la situation reste explosive. Les troubles de Szczecin, lundi dernier, montrent qu'il suffit de peu de choses pour que l'antisoviétisme latent s'exprime avec violence. M. Gomulka a besoin d'un admirable doigté pour empêcher que son appareil gouvernemental ne se disloque sous la poussée du ressentiment populaire.

● EN TCHECOSLOVAQUIE, BULGARIE ET ROUMANIE, l'agitation se manifeste surtout dans l'armée. Les cadres viennent d'être épurés, les armes lourdes ont été confisquées par les Russes. La révolte hongroise a provoqué des émeutes en Slovaquie.

● L'ALLEMAGNE ORIENTALE est une véritable poudrière. C'est de là que risque de partir l'étincelle qui provoquerait une conflagration mondiale. L'agitation reste vive dans les universités, des grèves ont eu lieu. Un discours secret de M. Ulbricht, devant le comité central, révèle que même des cadres du parti se sont insurgés contre les dirigeants et ont réclamé très concrètement leur remplacement.

● LA CHINE s'éloigne de Moscou pour se rapprocher de la Pologne, de la Yougoslavie et de l'Inde. La presse chinoise vient de publier intégralement le violent réquisitoire du maréchal Tito contre la survivance du stalinisme et l'intervention russe en Hongrie. Le plan quinquennal chinois a été révisé en vue d'une moindre dépendance des fournitures soviétiques. M. Nehru est chargé de préparer un rapprochement sino-américain.

● EN U.R.S.S. même, les étudiants protestent contre la lenteur de la libéralisation, contre la brutale répression hongroise. Des exclusions et des arrestations ont eu lieu. Des grèves sont signalées. Le gouvernement prépare un retour à la ligne Malenkov (et peut-être un retour de M. Malenkov) en vue d'accélérer le relèvement du niveau de vie.

Devant tous ces faits les experts américains concluent :

L'effritement général du pouvoir soviétique doit être mis à profit par l'Occident, non pas comme on pourrait être tenté de le faire, pour hâter le processus, ce qui risquerait de jeter l'U.R.S.S. dans l'aventure extérieure et déclencherait presque à coup sûr une guerre mondiale, mais pour étudier, sur des bases réalistes, les conditions d'une paix solide. C'est seulement par cette méthode que les nations libres peuvent porter secours à la Hongrie et donner aux autres peuples de l'Europe de l'Est la chance de recouvrer leur liberté sans que se renouvelle la tragédie hongroise.

Budapest

Révolution ou Contre-révolution à l'Est ?

Numéro de Décembre : 210 fr.

c.c.p. Paris : 1154-51

ESPRIT

27, rue Jacob, 6e

L'HOMME DE LA SEMAINE

Jawaharlal Nehru

(De notre correspondant à Washington.)

« DANS la deuxième moitié du XXe siècle, l'Inde sera l'une des quatre grandes puissances du monde. »

Cette prédiction, faite il y a neuf ans par le juge à la Cour suprême des Etats-Unis, M. Douglas, est peut-être sur le point de se réaliser. Le président Eisenhower reçoit dimanche M. Jawaharlal Nehru. C'est le premier chef de gouvernement — en dehors de M. Habib Bourguiba — que le président des Etats-Unis consente à recevoir depuis sa réélection. Et il ne s'agit pas là d'une simple coïncidence. « Ike » a tenu à conférer à la visite de M. Nehru la valeur d'un symbole. Il s'est refusé à recevoir d'autres hommes d'Etat avant la visite du Premier indien, même lorsque ces hommes d'Etat s'appelaient sir Anthony Eden et Selwyn Lloyd. La visite de M. Nehru fait pressentir une nouvelle distribution des lignes de force mondiales. Pour l'Amérique, elle est l'événement diplomatique de l'année.

MM. Tchou en Lai et Nehru
Un choix pour Eisenhower.

Deux légendes

Même sans les événements de ces derniers mois, la rencontre Eisenhower-Nehru revêtirait un intérêt exceptionnel. Sur le plan humain, tout d'abord. Depuis la mort de Staline et la retraite de Churchill, MM. Nehru et Eisenhower sont les derniers « grands hommes » de ce temps. Ils sont les seuls chefs de gouvernement qui possèdent une légende. Ils sont chacun l'idole de leur peuple. Ils ont le même âge : 66 ans. Ils sont chacun vénérés par la moitié de l'humanité, comme ses guides : Eisenhower par les 800 millions d'hommes du « monde libre » Nehru par les 1.200 millions d'Africains et d'Asiatiques qui furent représentés à Bandoung. Tous deux, Eisenhower et Nehru doivent leur influence à leur rayonnement spirituel, à la « force morale » opposée à la force tout court.

Les ressemblances s'arrêtent là. Ces deux hommes qui, aujourd'hui, semblent faits pour s'entendre, parce qu'ils ont besoin l'un de l'autre, ont été séparés par neuf années de malentendus. L'idéaliste et pacifique M. Eisenhower passait aux yeux des Indiens pour un traineur de sabre, matérialiste, impérialiste et « pactomane ». Les Américains tenaient M. Nehru pour un idéaliste aux vues fumeuses, inconscient des dangers de ce monde, incorrigible donneur de leçons mal venues.

Le vrai Nehru

Aujourd'hui, l'Amérique découvre que M. Nehru est exactement l'opposé de ce qu'on le croyait : réaliste, autoritaire, travailleur infatigable. Levé à 6 heures du matin, il abat ses 16 heures de travail par jour. Il cumule la présidence du Conseil, les ministères des Affaires étrangères, de la Défense, du Plan quinquennal et de l'Energie atomique. A deux équipes de trois secrétaires, travaillant chacune 10 heures par jour, il dicte des flots de circulaires et de directives. Chaque jour il envoie de volumineux câblogrammes à ses ambassadeurs à l'étranger. Il lui arrive de réveiller ses ministres la nuit pour les tenir responsables d'un détail : d'un bâtiment public mal peint, de poubelles débordant sur le trottoir. Il interrompt les orateurs au Parlement comme un maître d'école dirigeant sa classe. Il a personnellement fixé, dans ses moindres détails, l'uniforme réglementaire des députés et fonctionnaires.

M. Nehru parle et admoneste inlassablement. On l'écoute, on le craint. Il traite ses compatriotes de fainéants, de gens désespérément retardataires, ignorants, superstitieux, brouillons, dénonce leur religion comme un « esclavage spirituel », leurs croyances comme un « ramassis d'inepties ». « Vous avez de la bouse de vache dans la tête, votre monde est fait de fumier », lui est-il arrivé de s'écrier à l'adresse d'une population en émeute.

Avec ses 68 millions de chômeurs (l'équivalent de la population active des Etats-Unis), ses 14 langues, ses trois religions ennemies, ses préjugés raciaux, ses superstitions, ses 80 % d'illettrés et sa propension à l'anarchie, l'Inde a besoin d'un homme fort. L'étonnant, ce n'est pas le caractère autoritaire de M. Nehru ; c'est que cet homme aristocratique, hautain, impatient, coléreux ait su sauvegarder l'unité de l'Inde, développer ses institutions démocratiques et donner à son pays un rayonnement et un poids diplomatique sans rapport avec sa puissance matérielle. Il a su transformer en force morale la faiblesse de son pays.

Est ou Ouest ?

Si la maladie du président Eisenhower n'avait pas empêché, en été dernier, la visite de M. Nehru, celle-ci n'aurait été qu'une rencontre diplomatique parmi d'autres. Les entretiens Nehru-Eisenhower auraient été dominés par les questions économiques : le second plan quinquennal indien prévoit 5.300 milliards d'investissements ; il n'est pas réalisable sans crédits étrangers. M. Nehru aurait souligné l'intérêt qu'il y a pour le « monde libre » à soutenir, en le plan indien, la seule expérience démocratique de planification socialiste. En Asie, aurait dit M. Nehru, l'option n'est pas entre le socialisme et le capitalisme, mais entre le socialisme à l'indienne et le socialisme à la russe. Ne nous demandez pas, aurait ajouté M. Nehru, de « choisir entre l'Est et l'Ouest » ; car nous sommes à l'Est. Le choix, si vous nous l'imposez, se retournerait contre vous : la solidarité des peuples de couleur, de l'Inde et de la Chine, notamment, l'emportera fatalement sur les considérations politiques et idéologiques. Il est de votre intérêt comme du nôtre de laisser subsister, en marge du monde communiste, une « zone de paix ». Si vous cherchez à éliminer cette ceinture neutre, vous étendrez seulement la surface de friction entre les deux blocs.

Reconversion

Aujourd'hui, toutefois, M. Nehru n'aura plus besoin de plaider le dossier du neutralisme et des peuples de Bandoung. Il prêcherait des convertis. Le président Eisenhower pourrait signer, sans y changer une virgule, cette déclaration de M. Nehru : « Quels que soient les conflits, restez fidèles à vos principes, mais cherchez toujours une issue pour la partie adverse. Pensez toujours au compromis possible, non pas sur le principe, mais sur les autres questions. Gardez toujours une attitude amicale, même à l'égard de vos adversaires. De ne point élever la voix rend plus fort et affaiblit l'autre côté. L'attitude psychologique est bien plus importante

LE VRAI CASHMERE : SOUPLESSE, ÉLÉGANCE, CONFORT

Universellement apprécié pour ses qualités uniques de souplesse, de chaleur et de légèreté, le Cashmere a toujours été considéré comme une étoffe aussi précieuse que rare.

Faite de la fine toison des chèvres à longs poils qui vivent à demi-sauvages en Mongolie et tissée en Ecosse par des Tisserands aux traditions centenaires, cette étoffe, la plus renommée qui soit née de l'industrie des hommes, se raréfie de plus en plus.

Seule une grande maison comme Old England, grâce à d'importants contrats, peut encore, non seulement rassembler à Paris une collection remarquable de pardessus de pur Cashmere importés en exclusivité d'Angleterre, mais aussi les offrir à sa clientèle à un prix vraiment exceptionnel, puisqu'ils sont actuellement vendus **58.000** francs, alors que leur prix réel atteint 85.000 fr.

Inégalable par sa légèreté et sa chaleur, le pardessus de Cashmere assure à qui le porte le confort le plus absolu et l'élégance la plus parfaite.

Communiqué.

que l'attitude politique et militaire. Que l'on reste armé, si l'on veut. Mais pourquoi étaler ses armes à grands cris ? Pourquoi menacer les gens tout le temps ? »

Le gouvernement américain s'est aperçu, depuis « Genève » surtout, que des gouvernements comme ceux de Nehru, quoique hostiles à la politique des blocs, sont, par leur solidité, des bastions autrement sûrs contre le communisme que les régimes (thaïlandais, sud-coréen, pakistanais, par exemple) qui s'accrochent aux basques de l'« oncle aux dollars » et fournissent des fantassins pour une croisade dont l'Amérique ne veut plus.

A l'occasion de la conférence de Bandoung, puis de la conférence Nehru-Tito-Nasser, à Brioni, l'Amérique s'est aperçu que l'Inde savait modérer ses alliés et amis, et pourrait guider les jeunes nations sur la voie étroite de l'indépendance à l'égard des deux blocs. Peu d'hommes d'Etat ont, autant que Nehru, le sens du possible et de la mesure. Pourquoi, dès lors, l'Amérique ne mettrait-elle pas l'Inde dans son jeu ? M. Eisenhower demandera à M. Nehru un échange de bons procédés : « Aidez-nous, lui dira-t-il, à modérer Nasser, à obtenir une solution raisonnable de la question de Suez. Nous nous engageons, en échange, à respecter votre leadership dans la « zone de paix ». Par des consultations régulières, nos gouvernements pourraient harmoniser leur politique. »

Un allié

Nehru apparaît aujourd'hui à l'Amérique comme un intercesseur et un allié possible. En misant sur lui, elle peut tenir les nations de Bandoung à l'écart du bloc soviétique, et s'ouvrir leur cœur. Elle a fait un premier pas dans cette direction dans l'affaire de Suez. Mais à Eisenhower, qui le sait bien, Nehru dira : « Il vous faut faire un pas de plus. »

Il ne suffit pas, en effet, que l'Amérique combatte la politique « colonialiste » des Européens. Il ne suffit pas qu'elle mette fin, en Asie, à l'« impérialisme du dollar », par d'ingénieuses formules d'aide économique. Ces gestes n'auront leur pleine efficacité, dira Nehru, que si l'Amérique liquide aussi ses propres positions « impérialistes » au Japon, en Corée, à Formose surtout. L'Amérique doit reconnaître la Chine.

La Chine

Depuis longtemps déjà, M. Eisenhower est conscient de la nécessité d'un rapprochement sino-américain. Depuis sa triomphale réélection, il paraît décidé à imposer ses vues à la vieille droite républicaine (au « China lobby »). Le remplacement de M. Herbert Hoover, le second de M. Dulles, est un premier pas dans cette direction. M. Hoover, ingénieur pétrolier de profession, appartenait à l'aile droite républicaine, hostile à la Chine, à l'Inde, à l'aide économique aux pays neutres. Au printemps 1955, M. Hoover répondit par une rebuffade aux propositions de Tchou En-lai, suggérant des conversations sino-américaines qui se sont finalement engagées, à Genève, en automne 1955.

L'isolationniste M. Hoover va être remplacé par un républicain « eisenhowerien », M. Christian Herter, l'un des artisans du plan Marshall. Depuis 37 ans, depuis sa mission en Europe en 1919, M. Herter sait que l'aide économique est un facteur de stabilité et de résistance au communisme. Il est en outre conscient qu'une aide trop voyante risque de heurter les susceptibilités nationales. Il est l'auteur d'un projet visant à confier l'aide aux pays pauvres à une agence de l'O.N.U. Il n'est pas hostile à une reconnaissance de la Chine.

Un autre indice de l'évolution américaine a été fourni le 27 octobre par M. Dulles : ce jour-là, il promit l'aide des Etats-Unis aux pays communistes qui s'émanciperaient de l'étreinte soviétique. Cette offre ne visait pas seulement M. Gomulka. Elle s'adressait également à M. Tchou En-lai.

Le jeu russe

Le président du Conseil chinois commençait alors une tournée au Cambodge et en Inde. Il fut prompt à saisir les avances américaines. En arrivant à Pnom-Penh, il offrit la vice-présidence de la République et le poste de gouverneur à vie de Formose, à son « vieil ami » Tchang Kai-chek. En partant pour La Nouvelle-Delhi, où il reçut un accueil assez tiède, M. Tchou En-lai insista : « *Il se peut,* dit-il, *que M. Dulles ne n'aime pas. Si ma seule personne est en cause, c'est là un problème qui peut être facilement résolu par une métamorphose.* »

Est-ce une boutade ou une ouverture ? Les deux probablement. L'expérience gomulkiste et les conseils de M. Nehru aidant, les dirigeants chinois et américains s'aperçoivent aujourd'hui qu'ils se sont laissé manœuvrer, six années durant, par les Russes. Pour Pékin, en effet, le gomulkisme a toujours été une forte tentation. Pour y faire obstacle, les Russes attisèrent l'hostilité sino-américaine. Ils commencèrent par faire ou laisser éclater la guerre de Corée. Elle jeta la Chine dans les bras de Staline pendant trois ans. La guerre de Corée liquidée, Moscou promit à la Chine son appui total pour la récupération de Formose. Les Chinois s'y laissèrent prendre, les Américains « marchèrent » à fond. Dix-huit autres mois de tension sino-américaine s'ensuivirent.

Cette tension faisait l'affaire de M. Boulganine : aux Chinois, il pouvait se présenter comme le seul protecteur de la Chine ; aux Américains, il pouvait se présenter comme le modérateur de ces écervelés de Chinois, pour ajouter à Genève, à l'adresse d'Eisenhower : « Vous et moi, nous sommes des gens raisonnables. Nous devons nous entendre pour éviter que des incidents locaux nous entraînent dans une guerre mondiale. »

L'axe Pékin-New Dehli

Conscient du double jeu soviétique, M. Tchou En-lai a décidé de changer de protecteur. Après avoir encouragé M. Gomulka puis, au début au moins, M. Nagy, la Chine a décidé de faire sa propre politique. Elle a révisé son plan quinquennal selon le modèle gomulkiste (étalement du programme de grands travaux, relèvement accéléré du niveau de vie) ; elle a fait de l'Inde, et non plus de la Russie, son intercesseur auprès des Nations Unies et de l'Amérique. A Washington, M. Nehru sera l'ambassadeur personnel de M. Tchou En-lai. Or, on peut être certain que si M. Nehru accepte de plaider auprès de « Ike » le dossier chinois, c'est que M. Tchou En-lai a donné des gages de sagesse à M. Nehru.

A Washington, le premier ministre indien se trouve ainsi parler au nom d'un demi-continent. A la Nouvelle Delhi, M. Tchou En-lai attend le retour de son nouveau protecteur. Dans la millénaire rivalité sino-indienne, c'est l'Inde qui tient aujourd'hui les cartes décisives. Pour M. Nehru, c'est là un immense triomphe. Ce ne sera peut-être pas le seul.

La zone de paix

La vieille idée de Nehru, celle d'une « zone de paix » garantie par les deux grandes puissances, mais soustraite à leur influence directe, commence en effet à faire du chemin à Washington. Elle n'y apparaît plus comme valable pour l'Asie seulement. Elle dispose de deux têtes de pont en Europe : la Yougoslavie, dont M. Nehru devint l'inspirateur à partir de 1949, et l'Allemagne occidentale, où la récente visite du Premier indien fit une grosse impression et contribua à dégeler les positions figées de la diplomatie de Bonn.

La « zone de paix européenne » est aujourd'hui à l'ordre du jour. Faute d'avoir été établie dès 1955, à la conférence de Genève, ce n'est plus seulement la détente, c'est la paix elle-même qui est aujourd'hui menacée par des drames locaux du type hongrois.

Si les Deux Grands avaient pu se résoudre, dès 1955, à renoncer à leurs positions militaires au cœur de l'Europe ; à troquer la « désatlantisation » de l'Allemagne contre la « désatellisation » de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie ; à garantir l'indépendance d'une ceinture de pays allant de la Finlande à la Yougoslavie, la tragédie hongroise n'aurait sans doute pas eu lieu.

→

DULLES : Attention, risque de guerre !

Le secrétaire d'Etat des Etats-Unis, M. Foster Dulles, a prononcé mardi matin, devant les quarante ministres du Pacte Atlantique, un discours dont le texte n'a pas été publié. Ce discours a une importance exceptionnelle. « L'Express » donne ici l'essentiel de son contenu :

FOSTER DULLES

NOUS vivons actuellement la deuxième décade de l'après-guerre. Cette période s'annonce comme porteuse de grands espoirs mais elle présente également de grands dangers. La structure du monde communiste est dans un état de détérioration avancée : le désarroi des puissances communistes dans le monde entier ; l'agitation chez les satellites ; les pressions internes qui s'exercent à l'intérieur même de l'U. R. S. S. pour obtenir une liberté plus grande et un niveau de vie plus élevé, tout cela nous donne de bonnes raisons de penser que les forces qui s'expriment ainsi finiront par acquérir une puissance irrésistible.

Mais cette situation même porte en elle des dangers : les dirigeants soviétiques sont placés devant des choix difficiles, hasardeux et dont aucun ne peut les satisfaire pleinement. Ils sont, en conséquence, appelés à prendre certains risques dans le domaine de la politique étrangère, risques qui peuvent créer des dangers de guerre.

Pas de recours à la force

En face de ces dangers, les nations libres doivent, d'abord, continuer à exercer les pressions morales qui contribuent à miner le communisme soviéto-chinois et, ensuite, maintenir leur puissance militaire et leur résolution de faire front. Les Etats-Unis estiment, dans les conditions actuelles, qu'il est plus important que jamais de se conformer aux idéaux élevés des Nations Unies et du Pacte Atlantique, selon lesquels les querelles internationales doivent être réglées par des moyens pacifiques.

Il est difficile de préserver la paix quand des injustices flagrantes sont perpétrées. Comme les textes de la Charte des Nations Unies et du Pacte Atlantique l'expriment clairement, la paix seule n'est pas suffisante ; la paix et la justice sont inséparables.

Dans de nombreuses parties du monde existent ce que l'on peut considérer, à des degrés variés, comme des injustices. Les nations sont tentées de faire usage de la force pour redresser ces injustices. Mais dans les conditions qui prévalent actuellement dans le monde, nous ne pouvons pas accepter que des nations cherchent, individuellement, à remédier à cette situation par la force. Ce serait libérer des forces qui conduiraient presque inévitablement à une guerre mondiale, surtout si l'on considère la situation particulière dans laquelle se trouvent les dirigeants communistes. En outre, aussi bien pour des raisons morales que pour des considérations d'efficacité, la guerre doit être rejetée en tant qu'instrument d'une politique nationale. C'est l'engagement que nous avons pris et si nous l'observons, nous renforcerons les chances, au lieu de les diminuer, de tenir nos autres engagements.

Une politique de sang-froid

Faire preuve de réserve face à une provocation qualifiée n'est pas une preuve de poltronnerie ou d'irrésolution, c'est une preuve de force morale. Une telle attitude contribue puissamment à créer un climat moral dans lequel se trouvent encouragées les forces qui désorganisent le communisme soviétique. (Il faut signaler à ce propos la décision des Britanniques et des Français de se conformer à l'ordre de retrait des Nations Unies.) Cette force morale tend à rendre difficile aux dirigeants soviétiques le recours à l'agression armée ouverte, comme dans le cas de la Hongrie par exemple où ils n'avaient que les excuses les plus spécieuses pour se livrer à l'agression.

Il est compréhensible que les nations d'Europe et d'Asie qui sont soumises à de graves injustices, acceptent difficilement cette double loi : respect de la dignité humaine par les nations libres tandis que les dirigeants du bloc soviétique n'en font qu'à leur tête. L'existence de cette double loi pèse lourdement à de nombreuses nations.

Notre espoir

Les Etats-Unis, cependant, estiment que cette double loi ne durera pas éternellement. Nous sommes convaincus que si les nations libres se conforment aux nobles règles de conduite prescrites par la Charte des Nations Unies, leur attitude pèsera de plus en plus lourd et le despotisme soviétique ne pourra pas continuer à se conduire selon des règles qui répugnent aux honnêtes gens. Si nous poursuivons avec résolution le chemin que nous nous sommes tracé, nous pouvons nous attendre à être suivis et à voir la dangereuse division du monde prendre fin.

Pour vos cadeaux, pensez
Photo
PHOTO-CINÉ
pichonnier
148, rue de Grenelle - PARIS (7e)
(face métro La Tour-Maubourg)
vous propose tout un choix d'appareils, d'accessoires pour toutes les bourses et tous les âges
Fournitures et conditions spéciales aux industriels, administrations, etc., pour arbres de Noël

Or, ce qui a été omis il y a 18 mois, il est urgent de le faire aujourd'hui. Des commentateurs comme Walter Lippmann et les frères Alsop expriment l'opinion du président Eisenhower lui-même lorsqu'ils insistent sur la nécessité de « chercher, selon les termes de M. Nehru, une issue pour la partie adverse ». Si une prochaine initiative occidentale n'ouvre pas à l'U.R.S.S. une retraite honorable d'Europe de l'Est et d'Allemagne orientale, la troisième guerre mondiale risque de devenir inévitable. Car l'Allemagne de l'Est est sur le point d'exploser. Les Allemands de l'Ouest, armés ou non, voleront à son secours. Les troupes américaines, à Berlin et sur l'Elbe, seront contraintes d'intervenir. Ce sera la catastrophe. Seul un changement radical dans la situation allemande peut écarter ce danger.

Or, le président Eisenhower a cru reconnaître une volonté de changement dans la dernière note du maréchal Boulganine. Il a vu dans la proposition soviétique (une zone démilitarisée de 1.600 km. au centre de l'Europe, soumise à l'inspection aérienne chère à « Ike ») un appel au secours des Russes, demandant à l'Amérique de lui ménager une issue dans le guêpier de l'Europe de l'Est.

Le plan Eisenhower

Eisenhower a personnellement insisté pour que la proposition soviétique soit accueillie favorablement et élargie par ces contre-propositions américaines ; 1° limitation des expériences atomiques ; 2° extension de l'inspection aérienne à une partie des territoires américain et soviétique ; 3° limitation des effectifs des Trois Grands (le troisième étant la Chine) ; 4° renonciation à l'emploi des fusées à longue portée ; 5° évacuation des troupes étrangères en Allemagne, Pologne, Tchécoslovaquie et Hongrie, puis réunification allemande.

Ces propositions, réalistes et lucides montrent qu'Eisenhower est prêt à payer un prix élevé pour sauver la paix Il envisage de présenter personnellement son plan à l'O.N.U. L'appui actif de M. Nehru serait un important atout à cette occasion. Soutenue par l'Inde et, concurremment, par le groupe de Bandoung, la proposition américaine d'une « zone de paix » en Europe aurait auprès des Russes un poids écrasant. Ils ne pourraient la rejeter sans détruire en même temps les fruits de trois années d'offensives diplomatiques auprès des neutres.

ITALIE

Le pendule de Togliatti

(De notre correspondant à Rome)

PALE congrès que celui du parti communiste italien, qui s'est ouvert samedi dernier à Rome et qui s'achèvera à la fin de cette semaine.

M. Togliatti, un peu plus nerveux que d'habitude, a parlé pendant près de quatre heures sur le ton monotone d'un comptable, devant plus de mille délégués, huit cents invités et seize délégations étrangères, sans soulever ni protestations ni enthousiasme. Après quoi, tous les autres orateurs ont eu droit à 20 minutes d'éloquence, pas une de plus, pour répéter ce qu'il avait dit.

M. JACQUES DUCLOS ET MME FURTSEVA (1)
Ni protestations, ni enthousiasme.

Or il avait tout dit. L'impérialisme capitaliste est responsable d'un retour à la guerre froide. L'Union Soviétique a sauvé deux fois la paix : par la lettre-ultimatum de Boulganine qui a stoppé l'opération franco-anglaise en Egypte et par son intervention en Hongrie. Il n'est pas question de revenir à une forme quelconque d'organisation centralisée, mais il faut une direction autoritaire. Il n'y a plus d'Etat-guide ni de parti-guide, mais l'Union Soviétique et le parti qui la dirige sont « l'axe et la force suprême ». Les classes moyennes ont droit à la propriété, mais c'est la classe ouvrière qui doit mener la lutte parce que la dictature du prolétariat est une nécessité.

L'affaire Souslov

Ainsi de suite, versant à gauche, versant à droite, avertissant qu'aucune révision des principes ne saurait être admise, critiquant le révisionnisme, le réformisme, le fractionnisme, mais aussi le sectarisme, M. Togliatti a voulu calmer les ardeurs des durs, les scrupules des mous. Et il y est parvenu, au détriment du spectacle. L'hebdomadaire « L'Espresso » résume le congrès en un titre : « Le pendule de Togliatti oscille entre Thorez et Tito ».

Au cours des débats, c'est-à-dire des monologues, il a fait à peine allusion à l'incident Souslov. En interdisant l'entrée sur le sol italien à ce membre éminent du Præsidium, vice-premier ministre, qui devait diriger la délégation soviétique, le gouvernement italien a pris une décision osée que les milieux politiques n'approuvent pas unanimement.

M. MILOVAN DJILAS
Chacun son Tito

Au congrès, l'affaire Souslov n'a pas été montée en épingle, probablement par ordre supérieur. Au reste, les réactions de Moscou ont été faibles jusqu'ici. Il n'y aurait pas lieu d'être surpris si elles étaient plus vives dans quelques jours.

(1) Au centre, M. Togliatti.

Silone

Dans la présentation du grand article d'Ignazio Silone, « Invitation à un examen de conscience », publié la semaine dernière, nous avons commis une erreur en écrivant que l'on faisait appel à l'auteur du « Pain et le vin » pour rapprocher les points de vue des partis communiste et socialiste. Il s'agit évidemment du rapprochement des deux partis socialistes italiens ; celui de Nenni et celui de Saragat.

YOUGOSLAVIE

Le procès de l'enfant terrible

(D'un correspondant à Belgrade)

M. MILOVAN DJILAS, ancien vice-président du Conseil yougoslave et bras droit du maréchal Tito, a été condamné, mercredi, à trois ans de prison pour « menées antinationales ». Cette condamnation est intéressante à deux égards.

Elle démontre tout d'abord que tous les régimes communistes, y compris celui de Tito, ont leur « titisme ». Le « Tito » du maréchal Tito s'appelle Djilas.

Ce procès démontre ensuite que le vent de libéralisation qui souffle sur les démocraties populaires n'épargne pas la Yougoslavie. Parce que celle-ci a été en avance d'un pas, par ses réformes « titistes », elle parait aujourd'hui retarder d'un pas quand elle se laisse rattraper et, sur certains points, dépasser par la Pologne. Le régime yougoslave ne peut conserver sa position privilégiée qu'en allant toujours plus vite que les autres régimes communistes. S'il profite de ses succès étrangers pour rester immobile, il régressera.

Paradoxes

Cela dit, il est certain que les initiatives de M. Djilas soulèvent des problèmes extrêmement délicats d'une manière qui n'est peut-être pas toujours opportune. Milovan Djilas est, par tempérament, un opposant systématique. Ce fils d'officier monténégrin, bohème, charmeur, spirituel, a toujours été l'enfant terrible du communisme yougoslave. Même au sommet de sa carrière, il prenait plaisir à choquer ses camarades par des hérésies mi-plaisantes, mi-sérieuses.

Sa passion de la contradiction l'a poussé en 1945, durant la lune de miel russo-yougoslave, à faire courir des boutades antirusses. En 1948, après la condamnation de la Yougoslavie par le Kominform, Djilas se découvrit une vive sympathie pour Jdanov, secrétaire du P.C. soviétique, délégué au Kominform et grand inquisiteur des arts et lettres soviétiques. « Jdanov a raison ! » s'exclama M. Djilas au 5e congrès du P.C. yougoslave ; et il qualifia Picasso et Sartre « d'agents culturels de l'impérialisme ». En 1949, alors que la Yougoslavie répudiait la doctrine stalinienne, Djilas affirme qu'il n'y avait pas conflit de doctrine, mais seulement conflit entre des intérêts nationaux.

Cassandre

En 1950, à l'apogée des réformes titistes, Djilas vira complètement de bord : le « stalinisme » yougoslave étant anéanti, Djilas se mit à l'avant-garde du mouvement de démocratisation et de décentralisation. Trois ans plus tard, il réclamait dans la « Borba » l'abrogation de la discipline de parti. Il fut exclu du comité central. Un an plus tard, il réclama, dans une interview au « New York Times », la suppression du système du parti unique et la fondation d'un parti social-démocrate. Il fut condamné à dix-huit mois de prison avec sursis.

Il y a un mois, dans le « New Leader », Djilas déclara la faillite du communisme (celui de Yougoslavie compris) et réclama son remplacement par une démocratie directe de type socialiste. Il fut arrêté. Son arrestation et son jugement sont sans doute un geste d'apaisement à l'intention de l'U.R.S.S. : la Yougoslavie ne peut conserver d'influence sur le Kremlin que dans la mesure où elle ne l'effraie pas et contient ses critiques dans des limites réalistes. Tito juge sans doute que la « démocratie directe » et le pluralisme politique de M. Djilas dépassent ces limites, et sont propres à effrayer les Russes en ce moment critique.

Cette explication ne saurait être une justification. L'incarcération d'un opposant juge toujours le régime qui l'opère.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

SOCIOLOGIE

Le paysan, cet inconnu

A l'ouest du Périgord, les cinquante mille hectares de terres, landes, bois et étangs de la Double de Dordogne constituent une des zones « marginales » de la France.

Ces derniers temps une équipe formée d'un ingénieur spécialisé dans les problèmes d'économie, d'un sociologue et de deux enquêteurs, a parcouru le pays de commune en commune, de ferme en ferme. Il s'agissait de dresser un bilan économique de plusieurs centaines d'exploitations, d'observer l'état d'esprit des paysans, et de recencer leurs mécontentements. Le but de cette opération: préparer la « reconversion » de la région, voir dans quelle mesure elle pouvait être mise en valeur.

La Double n'est qu'une petite partie d'un grand ensemble sous-développé ; le Sud-Ouest français, qui englobe cinq départements (G i r o n d e, Dordogne, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées et Landes).

Une étude détaillée et complète de tout l'ensemble était inconcevable. On commença donc par étudier les problèmes posés par quelques régions comme la Double.

Facteurs humains

On se demanda s'il était possible de convertir le vignoble du Libournais, et au profit de quelles cultures ? Les vignerons, ces cultivateurs « nobles », consentiraient-ils à devenir vachers ? Etait-il possible d'arrêter la dépopulation de la Double ?

C'est que les facteurs humains, quand il s'agit de reconversion, importent autant que les facteurs techniques.

Jusqu'au milieu du siècle dernier des maîtres verriers et tuiliers ont vécu dans la Double, coupés du monde extérieur, mais ne demandant à la terre que du minerai, du combustible et quelques revenus d'appoint. Cet artisanat prospère a disparu pour des raisons mal éclaircies et des Doubleauds devenus paysans et bûcherons végètent maintenant sur leurs terres, bien qu'on ait assaini les marais, étendu et diversifié les cultures. Deux mille exploitations agricoles vivent ainsi en autarcie presque complète sur des domaines morcelés (598 ont moins de 10 hectares et 593 de 10 à 20 hectares), produisant du vin, des céréales, du bétail et parfois du tabac. On vit des produits de la ferme et l'argent liquide provient des coupes de bois. Revenu moyen d'une exploitation : 210.000 francs par an dont 90.000 en nature ; si un cultivateur sur dix possède un tracteur, il l'emploie souvent à mauvais escient et ne connaît pas la nature de son sol.

Sept litres par jour

Sans ville et dépourvue d'un bon système routier, la Double souffre d'un rare isolement administratif, économique et social. Tous les services — médecins, hôpital, vétérinaires, écoles professionnelles — sont situés à l'extérieur du pays ; ici vingt-sept instituteurs se succèdent en sept ans, dans cette autre commune on n'a pas délivré de certificat d'études en dix-neuf ans.

L'alcoolisme fait des ravages : la paie des journaliers agricoles prévoit sept litres de vin par jour pour un homme et quatre litres pour une femme ; les enfants emportent avec eux du vin à l'école, montrent plus d'appétence pour le vin que pour la nourriture. Pour qui vit dans des fermes vétustes et isolées, dépendant d'un bourg insignifiant (église, mairie, tabac-buvette-épicerie, et pas de cinéma), quelle semble être l'évolution normale ? Imiter l'exemple du frère ou du cousin qui a émigré : il est gendarme, cantonnier ou gardien à l'asile psychiatrique de V... et « vit mieux ». Ou alors s'en aller jusque dans les villes semi-industrielles, Coutras, Périgueux. De plus en plus, le cultivateur recherche un salaire d'appoint dans les industries des vallées voisines, et il ne retient pas son fils à la ferme. Si bien que depuis cinquante ans, dans certaines zones la population a diminué de plus de 35 %.

L'étude des problèmes de la Double a permis d'ébaucher un plan d'action : en renonçant à leurs maigres récoltes de céréales, les Doubleauds pourront se consacrer à l'élevage des veaux de boucherie ; les régions avoisinantes en assureront l'écoulement sur les marchés extérieurs. L'économie locale sera ainsi raccordée à l'ensemble du Sud-Ouest. D'autre part, et surtout, les chercheurs ont contacté les agriculteurs les plus dynamiques et les plus ouverts aux solutions modernes. Ils les ont réunis en profitant du Comice agricole de la Double et ils tentent maintenant de les organiser en un « moteur social » permanent.

JEUNESSE

Les parents pour les devoirs

AVANT même que le projet de réorganisation générale de notre système scolaire vienne en discussion devant le Parlement, M. Billères vient de prendre plusieurs mesures.

La plus spectaculaire est sans doute celle qui supprime les devoirs à la maison. Désormais, les élèves de l'école primaire (sauf les élèves de la classe du certificat d'études) feront leurs devoirs en classe, sous la surveillance des maîtres. Désormais, une heure est prévue à cet effet, dans l'horaire quotidien. Cette disposition, qui figure au « Journal officiel » du 29 novembre, est applicable immédiatement.

Les écoliers vont sans doute accueillir cette innovation avec enthousiasme. Qu'en penseront les parents ? A plusieurs reprises, ces dernières années, des sondages ont été faits auprès des parents d'élèves sur l'opportunité des devoirs à la maison. Il y a toujours une majorité de 70 % de parents pour les devoirs. 50 % avouent d'ailleurs qu'ils doivent — sinon donner les solutions eux-mêmes — du moins fournir des explications et que ce travail demande souvent plus d'une heure d'application, de tergiversations et de larmes.

Ces chiffres ne prouvent qu'une chose : c'est que l'opinion des parents est mal éclairée. De l'avis des psychologues et des médecins, le nombre d'heures de classe, à l'école primaire, excède les possibilités de travail efficace des enfants. Mieux encore, on peut se référer à une expérience précise. Depuis plusieurs années, à Vanves (Seine), dans une classe de fin d'études, les cours n'ont lieu que le matin, tous les après-midi étant consacrés à l'éducation physique et aux sports. Les résultats scolaires sont supérieurs dans cette classe expérimentale à ceux des classes traditionnelles.

Pour des raisons budgétaires (terrains de sport, professeurs d'éducation physique), il est difficile de généraliser actuellement l'expérience de Vanves. On peut au moins en tirer cet enseignement : le rendement scolaire n'est pas proportionnel au nombre d'heures de classe. Il est donc sage de commencer par supprimer les devoirs du soir à la maison.

Les enfants auront, comme par le passé, des leçons à apprendre. Ils pourront le faire à l'étude qui fonctionnera comme par le passé. Mais les parents laisseront-ils les enfants à l'étude uniquement pour les leçons ? C'est ce que se demandent avec inquiétude les instituteurs, qui en surveillant les enfants après les classes, pouvaient améliorer un traitement souvent dérisoire.

AVIATION

Pas une égratignure

EN traversant l'Atlantique pour la cinq cent quarante-huitième fois, le commandant Jean Dabry, 55 ans, a, la semaine dernière, réalisé une performance sans précédent dans les annales de l'aviation commerciale. Au bas de l'échelle du Super-Constellation d'Air France qu'il venait de piloter, des reporters, des photographes l'attendaient.

Le cinq cent quarante-huitième voyage du commandant Dabry marquait la fin de sa carrière de pilote de ligne.

Le commandant s'étonna de cet accueil.

— *Si, au cours de ma carrière, je n'ai jamais causé une égratignure à un passager ni*

→

Oh... pardon !

● Nasser, après sa défaite, reste debout, mais il n'a pas grandi...
(Maurice Faure, au Sénat, 4 décembre 1956.)

● A propos d'un message de Silone :
...Par-delà Marx intégré à soi-même...
(Un titre de « Combat », 10 décembre 1956.)

● Chaque nation est donc représentée par un athlète, homme ou femme, sauf le Mexique dont le drapeau est porté par le champion olympique de plongeons de haut vol Joachim Capilla.
(« France-soir, 8 décembre 1956.)

● Le second mouvement, répété vingt fois également, consistera à se hisser, alternativement sur l'une et l'autre jambe au sol, sur l'extrémité d'une table ou d'une chaise, ce qui travaillera les muscles des cuisses et les abdominaux.
(« Le Monde », 8 décembre 1956.)

● « Tu n'as jamais entendu ce proverbe, barbu ? » — Personne dans la salle ne portait de barbe. Mais le commissaire traitait toujours ses interlocuteurs de barbus. Il n'y avait rien de vexant ni d'ironique dans cette appellation : c'était un mot drôle et chacun se sentait le cœur plus léger de s'entendre nommer ainsi.
(« L'Humanité », 10 décembre 1956.)

● Quelques critiques avaient simplement remarqué la première exposition de ce jeune soldat de vingt-cinq ans qui, après trois ans d'internement dans les camps japonais, ne semblait pas avoir été trop éprouvé par cette épreuve.
(« L'Express », 7 décembre 1956.)

SUR QUEL PIED DANSER ?

La Dauphine est votre amie et ne vous abandonne pas dans l'adversité. Il ne lui suffit pas d'être jolie, confortable et brillante, elle est aussi réaliste et vous donne beaucoup de kilomètres pour votre essence.

La Dauphine a le bon goût d'être sobre

6 centilitres au kilomètre

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

2047 P

AU FORUM

Vive la réforme, Monsieur !

par Charles MORAZE

Les Français sont-ils cultivés ? Nous avons demandé à M. Charles Morazé, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, quelles étaient les qualités de civilisation individuelles du Français. Dans sa réponse, il donne ici son sentiment sur la culture française et les voies de sa nécessaire rénovation.

CHARLES MORAZÉ

LE Français cultivé est un homme unique. Sa conversation, surtout, est incomparable. Il a du goût pour tous les sujets, sans affecter de les traiter à fond. Il aime lancer un débat, puis s'en évader aussitôt, y revenir s'il reste quelque profit à en tirer, et le conclure d'un mot qui ne juge rien, mais apaise tout. Il n'a jamais tant d'esprit que quand il sait faire valoir celui des autres. A ce jeu délicat, jeu de paume des société raffinées, il faut jeter la balle là où le partenaire ne l'attend pas, mais avec assez de souplesse pour qu'il puisse renvoyer.

Il n'est pas d'autre citoyen du monde qui soit virtuose à ce point. L'Américain et l'Allemand s'impatientent, leur appétit pressé de savoir vite et de prévoir trop fait fuir la grâce des traits imprévus. Et l'Anglais, même, se lasse d'échanger des mots habiles et cherche aussitôt celui qui rétablira le silence à son profit. Mais qu'un étranger ait réussi à goûter cette vie française de l'esprit, alors il ne s'en détache plus. Tout autre entretien lui paraît morne. Les plaisirs de la vie, sans ce charme qu'y met l'esprit français, sont fades. Il sent qu'en France seulement et au contact des Français, l'homme prend tout son prix et qu'un privilège précieux et indéfinissable a été réservé aux habitants de ce petit canton de la planète.

Privilège unique ? Peut-être les extrêmes réussites de la civilisation chinoise et quelques restes des vieilles méditations orientales offrent-ils une qualité comparable. Mais sans cette sûreté que garantissent, en ce domaine, trois siècles de succès sans démenti.

Le Français, hors de chez lui, s'ennuie vite. Réussit-il à réunir autour de lui quelques compatriotes capables de recréer cette atmosphère seule respirable, il prend son mal en patience. Sinon, et si sa sensibilité ne s'émousse pas d'elle-même en tâches moins subtiles, il risque l'asphyxie et se hâte de revenir en sa patrie.

Qu'un Français ait l'imprudence de faire fi de ce sens du relatif, de la nuance, de la tolérance mutuelle, il vit alors en batailles rageuses. Car tous les conflits du monde convergent en France. Le communiste français est bien plus communiste que le communiste russe, et quand l'anglomanie s'empare d'un Français, c'est pour désorienter le plus anglais des Anglais. Il s'est trouvé des Français pour épouser des querelles d'Allemands, ou la forme la plus exaspérante de l'américanisme.

C'est pourquoi, si souvent, la France a explosé en révolutions, jusqu'à ce que les gens d'esprit aient réussi à faire entendre raison aux fanatiques. Certes, le sens du relatif connaît aussi ces excès. Une certaine forme de relativisme intellectuel est décourageante, et elle ne sévit souvent que trop chez des intellectuels qui confondent l'esprit critique et l'esprit sceptique. Autre péril quand tout, même le contrôle, doit être mesure et équilibre.

Vingt civilisations

Il n'y a pas, à vrai dire, une civilisation française. Il y a des Français qui se frottent aux vingt civilisations qui, des diverses nations du monde, viennent se prolonger jusqu'en France. Le paysan français le moins instruit peut tenir des propos fins évoquant la richesse des terres lourdes du Nord comme la lumière des rocs ensoleillés du Sud. L'artisan travaille en artiste — et l'ouvrier en artisan. Tous les Français ont été élevés en cette école admirable qu'est la langue française, forgée à Paris sur emprunts venus du meilleur des langues de toute l'Europe ; elle donne à qui la pratique le poli de ses rigoureuses vérités.

Il faut, pour entretenir ce privilège de l'esprit français, un effort constant, attentif. Nul doute que nous ayons, et de loin, le meilleur enseignement primaire du monde. Nul doute qu'en dépit des scléroses de notre système secondaire, nous ayons aussi les meilleurs professeurs secondaires du monde. Je serai moins affirmatif en ce qui concerne le supérieur, et c'est ce qui m'inquiète.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas du temps de Péguy, ni de celui de Voltaire, ni de Descartes, mais déjà de Montaigne que datent les critiques à la Sorbonne. C'est dire qu'elle y est trop habituée pour en avoir cure. Après tout, chez elle ou autour d'elle se sont formés les esprits parmi les plus grands du monde. Reste que la tête de notre enseignement reste sans doute trop fidèle à des leçons trop aristocratiques. Des mathématiques trop affinées, des critiques littéraires trop recherchées, des histoires qui font fi des peuples sans histoire, et tous ces défauts retombent en pluie sur nos écoles secondaires et même primaires. Enseignement sans souplesse, admirable pour une élite, détestable quand l'heure est venue de faire largement l'éducation des masses.

Vouloir des structures neuves pour notre enseignement, quelle imprudence ! Voilà l'esprit français en péril de mort, la culture française, la tradition française, le rayonnement français, que sais-je encore ?

Inondés de jeunesse

Eh bien, non ! J'ai plus confiance dans la France même, ses paysages, ses architectures, ses œuvres d'art, ses œuvres littéraires, qu'en l'école seule, pour entretenir cet esprit. Que l'école se fasse plus technicienne, la civilisation française fera le reste.

Cultiver l'aristocratie de l'esprit n'est pas une faute. C'est une vertu, et des plus éminentes. Mais le cultiver au seul profit d'une aristocratie sociale, économique, technique, voilà une faute dans un monde qui forge aujourd'hui cette égalité si haut proclamée naguère par la France.

Ceux qui, en Tunisie, au Maroc, en Algérie (comme aussi, à l'occasion, aux Indes ou au Brésil) affirment qu'il faut sortir de Polytechnique pour être un bon ingénieur, et qui, de bonne foi, ignorent quelles admirables œuvres ont accomplies les ingénieurs américains, brésiliens, indiens, dont les meilleurs seraient incapables de suivre sans désespoir nos classes de préparation à notre adorable école, nous jouent un bien mauvais tour.

Car enfin, le jour où, au service de l'esprit français, ne subsisterait plus qu'une petite élite desséchée, tolérée par une population résignée à ses ateliers vétustes et à ses inconforts croulants, que resterait-il de la France ? Le plus prolétaire des prolétaires de France vénère d'instinct la Sorbonne et Polytechnique. Beaucoup plus que ne les considèrent un nombre croissant de nouveaux chefs des nouveaux mondes. Le jour où le prolétaire s'apercevra qu'il a peut-être été dupé, quelle colère ! Il en oubliera le respect de l'esprit français, qui est mesure et harmonie, et ce sera un beau tapage.

Vive la réforme ! Je veux dire celle de l'enseignement. Sinon, gare à la révolution ! A moins qu'incapable de l'une et de l'autre, la « culture » française ne soit plus qu'un vieil arbre sec ?

Mais non. Nous voici inondés de jeunesse. Comme le garde national de 1848 devant le vieux Louis-Philippe, sortons du rang et crions à notre vieil Etat : « Vive la Réforme, Monsieur ! »

C. M.

(Copyright « L'Express ».)

même fait éclater un pneu d'avion, c'est un succès qu'il faut attribuer au travail de mes camarades d'équipage et de tous ceux qui, au sol, préparent les machines, et avec lesquels je me sens étroitement solidaire. Il n'y a que l'esprit d'équipe qui compte. Je ne crois pas aux réussites individuelles.

Avec Mermoz

Le commandant Jean Dabry a volé pour la première fois en 1928. Il était alors capitaine au long cours. Il servit de « navigateur » grâce à sa parfaite connaissance de la mer.

C'est sur les conseils de Mermoz et de Guillaumet que Dabry vint à l'aviation. A plusieurs reprises il vola avec Mermoz. Avec Guillaumet il exécutait des recherches d'hydravions perdus. Dabry eut pour compagnons de vol Saint-Exupéry, Gaston Génin, chef pilote de chez Farman, qui trouva la mort dans la montagne Noire, Paul Codos, pionnier de l'Atlantique nord, etc.

Au cours de ses 16 000 heures de vol (dont 6 000 de nuit), le commandant Dabry n'a jamais connu d'incident. A 55 ans, il s'arrête, dit-il, parce que le métier de pilote est un métier qui use beaucoup. Pour ce champion de la sécurité, il s'agit d'une mesure de prudence. Mais le commandant Dabry n'abandonne pas complètement l'aviation puisqu'il pilotera des avions de tourisme pour son plaisir et qu'il contribuera à la formation de nouveaux pilotes. En France on manque de pilotes. (En Angleterre le problème est encore plus dramatique.) La formation d'un pilote revient à environ dix millions.

TECHNIQUE

Petits classiques

POUR la première fois dans l'histoire du disque, la *Symphonie Pastorale* de Beethoven « tient », sans aucune coupure de ses mouvements, dans un microsillon de 25 centimètres. Cette même symphonie était, il y a dix ans, enregistrée sur quatre disques 78 tours (ou cinq suivant les marques). Il semblait impossible que le tour de force du microsillon qui la présentait en un seul disque de 30 centimètres, pût être battu. C'est, pourtant, chose faite. Depuis six mois, une grande marque française produit en série des miracles équivalents. Titre de cette collection : « Classiques pour tous. » Tirage moyen des disques : 10 000 exemplaires.

Dans l'esprit de Georges Meyerstein, 40 ans, brun, grand, directeur général de la firme, il s'agissait de créer, en disques, les correspondants des « pocket-books » américains et des « petits classiques » de l'université.

Le premier disque enregistré fut *Porgy and Bess*, le centième et dernier (actuellement) les *Polonaises* de Chopin. Entre ces deux disques l'usine la plus moderne de disques a été achevée. Quinze hectares à Louviers, trois cents employés. Un secret de fabrication a permis de réaliser des supports en plastique plus résistants. Les sillons sont alors encore plus serrés.

JE, TU, IL...

● MICHEL KADAR, 47 ans, fermier des environs de Calgary (Canada), a essayé de téléphoner à Budapest la semaine dernière. Il voulait dire à son frère cadet combien il réprouvait les méthodes utilisées pour réprimer l'insurrection hongroise. Le nom du frère cadet : Janos Kadar. Son titre : président du Conseil de Hongrie. Michel Kadar a quitté la Hongrie il y a vingt-huit ans, pour s'installer outre-Atlantique.

● ALAIN MONTEVERDI, 20 ans, a été condamné à 20 ans de travaux forcés par les jurés de Seine-et-Oise . Il a minutieusement assassiné, au printemps 1954, Jeanne Schaeffer, la maîtresse de son père, qui lui reprochait ses dépenses exagérées et ses sorties nocturnes.

SHIGEKO NIIMOTO
De Hiroshima (1945) *à New York* (1956)

● SHIGEKO NIIMOTO et vingt-quatre autres Japonaises originaires d'Hiroshima qui ont survécu à l'explosion atomique mais qui avaient été atrocement défigurées viennent de retrouver le sourire. Pendant des années, les médecins et les chirurgiens japonais ont vainement tenté de leur donner un nouveau visage. L'an dernier, elles ont été accueillies à l'hôpital du Mont-Sinaï pour une ultime tentative. Le traitement et les opérations qu'elles ont subis, contre leur attente, ont réussi. La trace de leurs affreuses brûlures a disparu. Un miracle de chirurgie esthétique. L'une des miraculées, Shigeko Niimoto, de retour au Japon, a décidé de devenir infirmière dans un service de chirurgie esthétique. « C'est le dévouement des infirmières new-yorkaises, a-t-elle dit, qui m'a incitée à consacrer ma vie à autrui. »

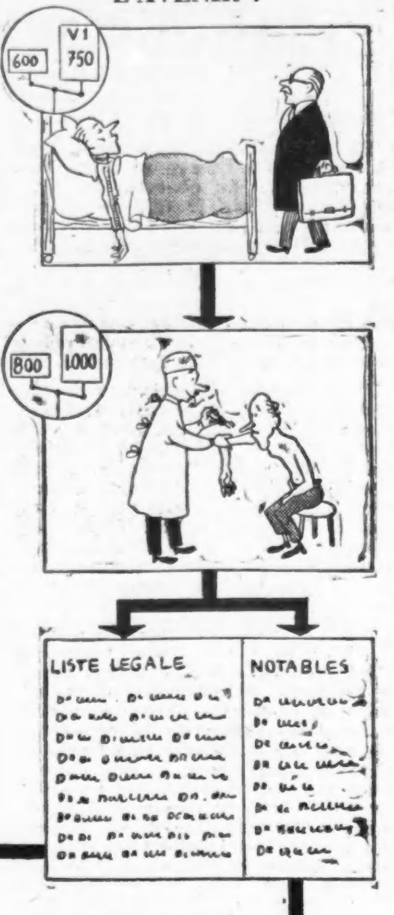
● PIERRE SCIZE vient de mourir à Melbourne où il assurait, pour le *Figaro*, le compte rendu des Jeux Olympiques. Il avait 62 ans. Ses chroniques judiciaires, dont certaines ont été réunies dans *Au grand jour des assises*, ses enquêtes et ses grands reportages ne laissaient jamais indifférent. Chacun reconnaissait en lui « un monsieur ». Il a écrit également plusieurs romans et une comédie à succès, *Ludo*.

NOËL ET SAINT-SYLVESTRE DANS LA JOIE...
—
16 formules inédites de
RÉVEILLONS-SURPRISE
d'une nuit et de 1 à 4 jours
en ILE-DE-FRANCE - ALSACE
NORMANDIE - TOURAINE
PROVENCE - BRUXELLES et ses féeries lumineuses, etc...
dans des hostelleries réputées
Transport en car de luxe climatisé
Prix tout compris depuis
3.290 fr.
Brochure gratuite sur demande
Cie FRANÇAISE DE TOURISME
14, boulevard de la Madeleine
PARIS (8e) - OPE. 97-93

Pour comprendre le conflit Médecins-Sécurité sociale

LE PRESENT

L'AVENIR ?



LE conflit qui oppose les médecins à la Sécurité sociale sur le problème du remboursement des honoraires semblait à la veille des vacances près d'être résolu.

La Confédération des syndicats médicaux laissait entendre que les propositions de M. Gazier lui paraissaient fort acceptables et précisait que seuls des points de détail retardaient encore l'accord.

Et voici que les tractations sont rompues, chacun durcissant ses positions. Une série de communiqués a présenté au public les causes de cette rupture. Mais à dire vrai ces textes ont paru bien obscurs aux usagers qui se sentent un peu oubliés dans l'affaire.

Nous avons essayé, en simplifiant à l'extrême ce problème complexe, d'expliquer en dessins quelles sont les différences entre le système actuel et celui qui fonctionnerait, dans un avenir lointain, si les propositions de M. Gazier étaient acceptées.

A première vue, les différences entre les deux systèmes paraissent minimes. Pourquoi donc les médecins, unanimes, ont-ils repoussé les propositions de M. Gazier ?

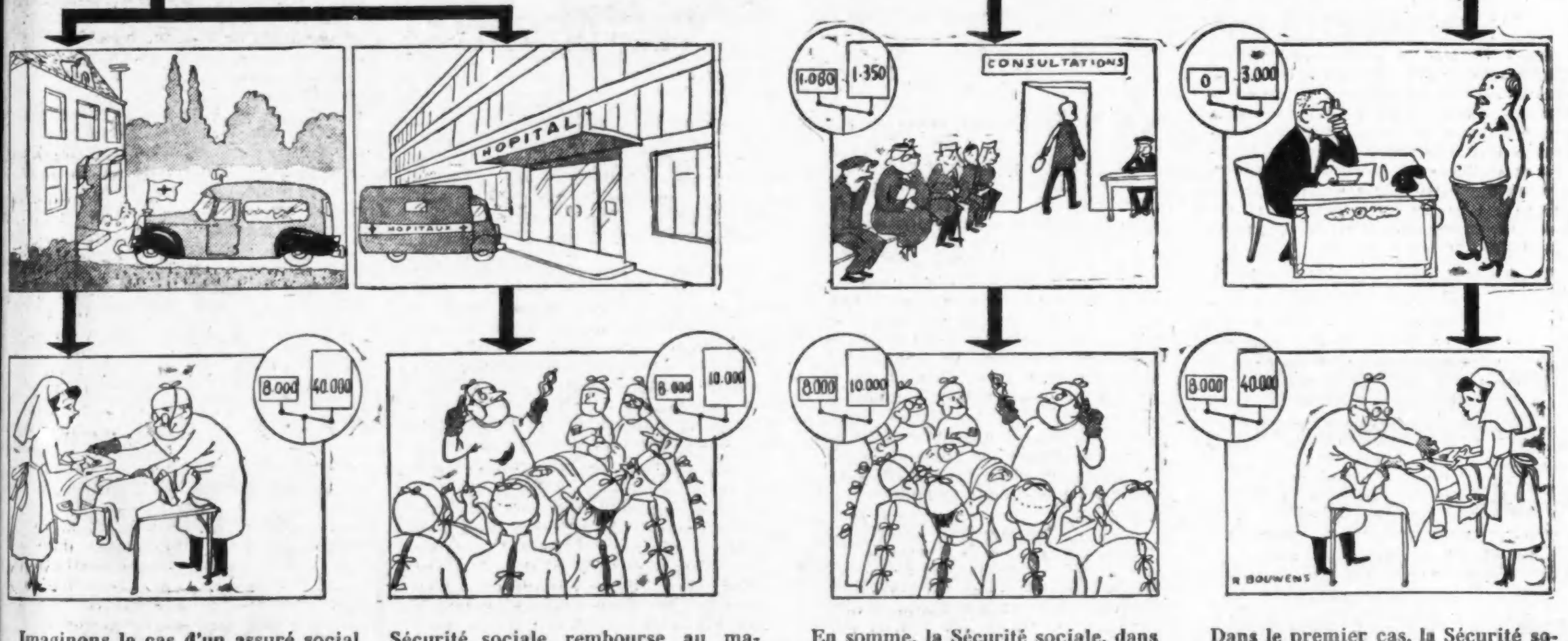
On demande, à la plupart d'entre nous, disent-ils, d'accepter un tarif immuable et de ne jamais le dépasser. On nous demande donc d'abandonner immédiatement notre liberté. Mais quand il s'agit du remboursement à 80 % dont il a été fait état, nos interlocuteurs admettent qu'il ne pourra pas être appliqué dans un avenir proche. Pendant longtemps on continuera de rembourser 80 % des tarifs fictifs inventés par la Sécurité sociale.

L'immuabilité de ces tarifs est d'ailleurs, selon les médecins, très regrettable. Ils demandent des dérogations en précisant par exemple qu'une visite de nuit pour un œdème aigu du poumon peut exiger aussi bien une demi-heure que deux heures de présence.

En outre, si les médecins demandent une somme même légèrement supérieure au tarif fixé, ils peuvent être traduits devant un tribunal administratif ayant le droit de les suspendre pendant une période de un mois à trois ans.

Puis, disent les médecins, nos honoraires étant définitivement précisés (ils ne varieraient qu'en fonction de la fameuse liste des 213 articles qui prétend que, depuis 1952, la vie n'a pas augmenté de 1 %), envisagera-t-on de fixer d'une manière aussi sévère et de contrôler le prix des médicaments remboursés par la Sécurité sociale ?

Enfin, les « patrons » qui seront inscrits sur la liste des notables se demandent si cette liste ne sera pas, selon le mot de l'un d'eux, « inhabitable », puisqu'une partie de leur clientèle, la moins fortunée, ne pourra même plus envisager de faire appel à eux.



Imaginons le cas d'un assuré social malade qui appelle son médecin habituel, et dont l'état nécessite des examens de laboratoire, puis la consultation d'un spécialiste et enfin l'entrée en maison de santé.

Le médecin est libre de fixer ses honoraires (ceux-ci varient généralement entre 700 et 1 000 francs). Quels qu'ils soient, la Sécurité sociale ne remboursera au malade que 416 francs dans le département de la Seine.

Les examens de laboratoire coûteront entre 1 000 et 5 000 francs. Remboursement : 4/5 en moyenne.

Le spécialiste demandera au moins 2 000 francs et peut-être 10 000. La Sécurité sociale rembourse au malade : 832 francs s'il s'agit d'un médecin inscrit sur la liste des spécialistes, 1 240 francs pour un médecin des hôpitaux.

L'hospitalisation nécessaire peut avoir lieu soit dans un hôpital (ou une clinique conventionnée), soit dans une clinique privée.

⁂

A l'hôpital le prix de la journée, qui comprend tous les soins et les interventions, est de 3 700 francs en médecine et de 4 200 francs en chirurgie. Le malade ne paie que 20 % de cette somme. Il sera merveilleusement soigné mais peut-être pas aussi bien traité qu'il l'aurait souhaité.

Dans une clinique privée, le prix de la pension varie selon l'établissement. La Sécurité sociale est liée par un accord particulier avec chaque clinique. Elle rembourse les quatre cinquièmes d'un tarif fictif comparable à celui des prix de journée dans les hôpitaux. Ici les soins des médecins et les interventions des chirurgiens sont payés en plus. Pour une opération de l'appendicite, par exemple, pour laquelle le chirurgien peut demander 40 000 francs (ou plus... ou moins...), la Sécurité sociale remboursera automatiquement 8 000 francs. A cela viendront s'ajouter, sur la note, les menus services qui rendent le séjour dans une clinique agréable mais coûteux.

En somme, la Sécurité sociale, dans le système actuel, rembourse 80 % des tarifs fictifs qui sont largement dépassés dans la réalité.

⁂

Dans le plan de M. Gazier, il s'agit de faire rembourser réellement 80 % des sommes dépensées par le malade. Que se passerait-il alors ? Comme les accords n'ont pas été signés, il est évident que nous entrons ici dans le domaine des hypothèses.

Notre malade, lorsqu'il appellera son médecin, saura d'avance qu'il devra lui verser une somme invariable, 750 francs, sur lesquels 600 francs lui seront remboursés. Pour les examens de laboratoire, le système actuel continuerait d'être appliqué.

Si le médecin traitant estimait utile d'appeler un consultant, il aurait alors le choix entre deux listes de médecins :

1) Une liste dite « légale » groupant 85 % des médecins et comprenant seulement des praticiens qui appliquent les tarifs de la Sécurité sociale (deux ou trois fois le prix d'une visite normale pour une visite de spécialiste ou de « patron ») ;

2) Une liste de « notables » où se retrouveraient sans doute tous les grands noms de la profession. Ces notables continueraient d'être libres de fixer eux-mêmes le montant de leurs honoraires.

Dans le premier cas, la Sécurité sociale rembourserait 80 % des sommes versées. Dans l'autre, elle ne rembourserait rien du tout.

Si le médecin traitant a besoin d'un avis autorisé, il est vraisemblable qu'il voudra connaître l'opinion de l'un de ces notables. Le malade aura le choix entre la visite à l'hôpital où des « patrons » l'examineront (la Sécurité sociale remboursera 80 % des neuf dixièmes d'une consultation normale) et le rendez-vous au cabinet de ce patron. Dans ce dernier cas, le malade paiera de 3 000 à 10 000 francs et ne sera pas remboursé.

Si une intervention chirurgicale ou simplement une hospitalisation est nécessaire, le malade aura encore le choix entre l'hôpital et une clinique privée. Mais cette fois, dans les cliniques privées, les soins médicaux ne seront remboursés partiellement que s'ils ne sont pas administrés par des « notables ».

POUR LE SKI
TUNMER
PULL-OVER Dames, grosse côte unie, col roulé, 5 coloris...... 4.700
Et tous les Korrigan-Lesur
CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Magasin ouvert lundi après-midi.
TUNMER VOUS EQUIPE
5, PL. SAINT AUGUSTIN PARIS

L'HOMME ET LA SOURIS

Une souris d'hôtel mettait depuis plusieurs jours les palaces de la côte en coupe réglée. Fort habile, elle ne faisait aucun bruit et détroussait ses victimes pendant leur sommeil. Malheureusement pour elle, elle tomba sur un insomniaque, l'amiral Constant Gage, qui la démasqua en braquant sur elle la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

L'HOMME DE LA SEMAINE PROCHAINE

Tennessee Williams

LES traducteurs se disputaient. Ils trouvaient le titre ou trop long ou trop grinçant : *Le chat sur le toit*, puis *Le chat sur le toit de tuiles chaudes* furent proposés ; *Une chatte sur un toit de zinc brûlant* (*A cat on a hot tin roof*), la traduction littérale, pour un temps, prévalut. Enfin, l'on adopta un compromis et c'est *Une chatte sur un toit brûlant* que le metteur en scène Peter Brooks présente mardi au théâtre Antoine.

L'homme, considéré puisque riche et célèbre, qui osa écrire ce titre, Tennessee Williams, 42 ans, est l'enfant prodigue de la nouvelle littérature américaine : « *Passe encore pour ce titre, s'il est joli !* a dit un critique new-yorkais. *Mais, hélas ! il a un sens.* » Pourquoi, hélas ? C'est que l'héroïne dit à son mari, dans la première scène du premier acte : « *Je me sens comme une chatte sur un toit brûlant.* » — « *Tu n'as qu'à en descendre !* répond le mari. *Et prendre un amant !* »

Tout Tennessee Williams tient dans ce fragment de dialogue, dans la poésie et l'étrangeté de l'affirmation et dans la crudité de la réplique. L'homme qui va affronter les feux de la rampe parisienne a été, outre-Atlantique, tout à la fois récompensé par les doctes jurys des prix dramatiques et l'énorme succès commercial de ses pièces, et insulté jusque dans sa vie privée et ses mœurs par la critique individuelle.

Lauriers et scandales

Au « Belasco », à Broadway, *Une chatte sur un toit brûlant* a été jouée plus de six cents fois. Le prix « Pulitzer », ainsi que le « Critic's Circle prize » lui ont été décernés. Tennessee Williams avait déjà reçu auparavant un premier prix « Pulitzer » et deux autres fois le « Critic's Circle prize ». C'est un peu comme si un écrivain, en France, avait été élu cinq fois à l'Académie.

Et pourtant, pour la puritaine Amérique, *Une chatte sur un toit brûlant* est la pièce la plus crue que l'on puisse imaginer. Résumée en deux lignes, c'est l'histoire d'un homosexuel qui, malgré tous ses travers, aime sa femme et se saoule et se drogue pour pouvoir lui donner un bébé. Dans la version cinématographique du plus grand succès de Tennessee Williams, *Un tramway nommé Désir*, Elia Kazan, le metteur en scène, avait été obligé de censurer la scène troublante où Blanche Dubois (Vivien Leigh) avouait que son mari s'était suicidé parce qu'il l'aimait et qu'il était homosexuel. Tennessee Williams en avait été ulcéré et avait juré de prendre sa revanche. Il l'a prise : c'est presque sans coupure que sa nouvelle pièce sera jouée en France.

Paradoxalement, en Amérique, ceux-là-mêmes qui lui ont décerné les plus hautes récompenses ont donné de la pièce de Williams les commentaires les plus malveillants et les plus sévères : « *Aucune pièce n'a jamais introduit à Broadway autant de dialogues aussi grossiers* », écrit l'un ; « *Williams est un petit garçon qui se laisse entraîner à une orgie exhibitionniste, un petit garçon qui couvrirait un mur d'obscénités avec un morceau de craie* », écrit un autre. Le plus gentil des critiques, Hollis Alpert, collaborateur du « Saturday Review », ajoute en coup de gong : « *J'admire en Tennessee Williams la manière, mais non la matière.* »

Petit-fils d'évêque

Tennessee Williams (que j'ai vu, un jour, malade dans une chambre d'hôtel, une boule de glace sur la tête, gémissant : « *La vie n'a pas de prix. Mais si, elle a un prix ! Mais ce prix, je ne pourrais le payer dans aucune monnaie existant au monde !* ») a, certes, de quoi déconcerter. Il n'a aucune des qualités qui font « passer » les pièces des autres grands écrivains du théâtre américain. Ni le souffle d'O'Neill ou de Caldwell, ni le côté réfléchi de Thornton Wilder ou d'Arthur Miller, ni la naïveté pathétique de William Saroyan. Toutes ses pièces sont excessivement brillantes, mais tournent au mélo. Elles ont un luxe : elles traitent toutes du même sujet, la solitude sexuelle des êtres, à cause de leurs désirs, de leurs goûts, de leur formation ou leur ambition.

Les critiques new-yorkais ou parisiens acceptent tout cela, mais ils n'hésitent pas à ranger Williams sous la formule « *du sexe mélangé à de l'horreur* » et ils n'hésitent pas à critiquer ouvertement ses doigts fins « *trop chargés de bagues* » et sa voix trop douce.

Il y a aussi un sort sur la façon dont ses pièces sont interprétées : les unes miraculeusement bien, les autres de la façon la plus vulgairement commerciale. *Un tramway nommé Désir* a été mis en scène à Broadway, puis à Hollywood par Elia Kazan, et *La Rose tatouée* a été mise en scène à Paris par un régisseur qui prenait Williams pour un auteur comique et à Hollywood par un producteur qui ne songeait qu'à faire valoir le nom d'Anna Magnani. Que donnera à Paris *Une chatte sur un toit brûlant ?* On se le demande, et Tennessee Williams le premier.

Un peu gras, petit, les yeux bleus, il est né à Columbus, Missouri, « *une ville si pudibonde qu'un étranger peut attendre un an au moins avant qu'un voisin lui sourie dans la rue* ». Son grand-père était « episcopal clergyman » et son père voyageur de commerce. « *Il y a dans mes veines*, a écrit Tennessee Williams, *un mélange de sang puritain et quaker, auquel on peut imputer les conflits que personnifient les héros que je décris.*

« *Je fus baptisé*, poursuit-il, *Thomas Lasnier Williams. C'est un assez joli nom. Peut-être trop joli. On imaginerait volontiers à l'entendre un poète qui se consacrerait à mettre le printemps en sonnets. Et de fait mon premier cachet littéraire fut 25 dollars donnés par un club de femmes pour trois sonnets sur le printemps. Mais ces poèmes n'étaient pas bons.*

« *Quand j'eus 14 ans, je dus quitter, faute de moyens, l'Université. Je fus alors employé dans une fabrique de chaussures. Tous les soirs je travaillais à mon œuvre. Mais à force de me « doper » au café noir, je tombai malade. Je fus alors envoyé en convalescence chez mes grands-parents à Memphis et ensuite j'exerçais de nombreux métiers. Les dix années suivantes de ma vie sont un véritable kaléidoscope. Si je n'étais convaincu de mon individualité, je pourrais croire qu'il s'agit de la vie de vingt-cinq personnes.* »

TENNESSEE WILLIAMS

PETER BROOKS

Sur un toit brûlant.

Fantasmagories

Tennessee Williams devient liftier dans un building. Il monte et il descend — c'est le symbole de sa vie. Et il hante les bars louches de Greenwich Village.

Une bourse inattendue de la Fondation Rockefeller est son premier succès. Il est garçon de café, caissier de restaurant et ouvreur dans un cinéma. Enfin le miracle survient : on le remarque et il est engagé à Hollywood.

Profitant de ses loisirs, il écrit *La ménagerie de verre*, une pièce en trois actes, son premier prix Pulitzer.

Les rêves de grandeur que poursuivait une mère aveugle pour sa fille infirme sont portés à l'écran et Williams devient l'espoir n° 1 de l'esprit américain. Du jour au lendemain, il est un best-seller.

Il s'éloigne alors du grand public et va vivre en ermite à La Nouvelle-Orléans, où il hante le quartier « Royal » et la « Grand'Rue », là où serpentent deux tramways poussifs, l'un nommé « Desire » et l'autre « Cemetery ».

Marlon Brando, interprète du *Tramway nommé Désir*, et Vivien Leigh, héroïne du film, lancent l'auteur maudit. En France, c'est Arletty et Lila de Nobili, la décoratrice, qui le font connaître au grand public.

En 1950 il fait encore jouer *La Rose tatouée* et en 51 *Camion Real.*

Seule cette dernière pièce fut un échec. La critique de Broadway n'accepta pas cette allégorie fantasmagorique et s'effraya de voir apparaître sur scène Lord Byron, Esmeralda, Don Quichotte et le Baron de Charlus... On lui reprocha de faire apparaître et disparaître des personnages à chaque scène. On s'écria que Williams était « mort ». Le succès de *Une chatte sur un toit brûlant*, l'année dernière, les détrompa.

Vacances romaines

Moins connue, moins spectaculaire, plus difficile, à côté de l'œuvre théâtrale, il existe une œuvre littéraire de Tennessee Williams : deux recueils de nouvelles : *Un bras* et *Sucres amers*, une nouvelle primée : *La ressemblance entre une boîte à violon et un cercueil*, et un roman : *Le printemps romain de Mrs Stone.*

Ce roman est une sorte de version avant la lettre de *Vacances à Venise.* Avec une violence beaucoup plus grande, il montre une Américaine sur le retour aux prises avec l'amour. Etrangement, ce roman, taillé « à la française », est celui qu'on eût rêvé de voir écrire par Nimier ou Félicien Marceau.

Mrs Stone et tous les personnages des pièces de Williams, Blanche Dubois, Margaret ou Alba, ne font qu'un : une femme que l'amour et le sexe rendent seule. A elles toutes, elles forment un univers kafkaïen ou balzacien, au choix.

C'est cet univers que Williams prend tellement au sérieux et dont il réclame la paternité en écrivant : « *Chaque écrivain tout au long de sa vie exprime un seul thème. Pour moi, ce thème c'est la nécessité de compréhension, de tendresse et de persévérance dans l'infortune chez les individus troqués par les circonstances.* »

Michel GALL.

Cabarets Dancings

AIGLON au Thé RENATO, 11, r. Berri Cab. Spect. 22 h. BAL. 44-31

A la ROMANCE Espagne et Sud-Amérique 11, rue Monsieur-le-Prince

AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD

BOULE BLANCHE 33 RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN 78-96
Sensualités 57 !......

THE DANSANT tous les jours à 17 h. CLARIDGE

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 Pierre DUDAN

LA VILLA Strip tease parade Revue nue

Une innovation !
REVEILLONS 2 SERVICES
l'un de 20 h. 30 à minuit, et l'autre de minuit à l'aube

Paul MOITRY, le propriétaire de la MAISONNETTE RUSSE DE PARIS, n'en est pas à sa première innovation. Après avoir doté Paris du meilleur restaurant russe dont la nouvelle formule fait courir Tout Paris — voici « le réveillon 2 services », supprimant l'esclavage de l'heure et permettant à chaque Parisien d'organiser sa nuit de réveillon selon ses goûts, aussi bien pour celui qui veut sortir avant le réveillon que pour celui qui désire continuer après, sans oublier ceux qui préfèrent se coucher tôt sans pour cela se priver du souper de réveillon.

Le premier souper commencera donc à 20 h. 30 pour finir avant minuit et le deuxième sera celui d'après minuit.

Le prix est de 3.500 francs, caviar et vodka à volonté compris, champagne à 2.500 francs la bouteille.

Réservation : 8, rue d'Armaillé. ETO. 52-49.

MATHURINS
REQUIEM POUR UNE NONNE
de William FAULKNER
Adaptation d'Albert CAMUS
L'événement théâtral de la Saison

TNP
2e CONCERT
d'ORGUE
MARIE-CLAIRE ALAIN
Et, sous la direction de
LOUIS FREMEAUX
LE MOTET
« NISI DOMINUS »
(Michel-Richard DELALANDE)
Samedi 15 décembre 16 h.
PRIX DES PLACES : 100, 200 et 300 fr.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14 BOULEVARD DE LA MADELEINE

PARAMOUNT - LUTETIA - PALAIS ROCHECHOUART - LES FOLIES - SELECT
en version française
Paramount présente
ÉNIGME POLICIÈRE
VISTAVISION
CAROL OHMART · TOM TRYON · JODY LAWRANCE
avec le concours de NAT "KING" COLE · Prod. et Réal. de MICHAEL CURTIZ
ÉLYSÉES-CINÉMA en version originale
C'est un Film Paramount

Entre ces deux photos 7 ans dans les prisons staliniennes

LA MARCHE DES IDÉES 14 DÉC. 56

Mme Edith Bone était communiste depuis 1919. *Elle a été emprisonnée pour espionnage en* 1949 (photo de gauche). *Le* 1er *novembre* 1956 *elle était libérée* (photo de droite).

COMMENT ILS ONT « AVOUÉ »

par K.-S. KAROL

CES amis que j'ai revus à Varsovie, après sept ans d'absence, ils ont à peine vieilli. Et pourtant, ce ne sont plus les mêmes.

Qu'ils soient de nouveau de hauts fonctionnaires du régime ou simplement des subalternes mais entourés d'une sympathie, ils portent sur leur visage, dans regard, dans leurs propos le poids de ce qu'ils ont vécu ; ce sont les seuls détenteurs du secret des « aveux spontanés ».

Ils n'ont lu ni Koestler ni Victor Serge. Les méthodes employées par la police stalinienne, ils les ont eux-mêmes subies. Libérés pour la plupart au cours des années 54 et 55, c'est aujourd'hui seulement qu'ils parlent librement et à travers leurs récits s'écroule une fois pour toutes la grande mystification des procès des « déviationnistes » et des « traîtres ».

Une histoire de fous

Z..., ingénieur en hydraulique, membre du parti communiste depuis 1930, combattant des Brigades internationales en Espagne puis membre de la résistance communiste, avait été chargé en 1945 de diriger un certain nombre de travaux importants, notamment à la direction technique de la Reconstruction de Varsovie. En janvier 1949, il est soudain convoqué par la police secrète qui lui demande très poliment s'il peut reconstituer de mémoire les plans des installations hydrauliques de la Présidence du Conseil. Il répond naturellement qu'il en est incapable, mais qu'il peut les vérifier sur documents. L'officier, souriant, le remercie et s'excuse de l'avoir dérangé. Une semaine plus tard la même convocation lui parvient et le même officier lui pose candidement la même question. L'ingénieur, après ce deuxième entretien, se rend au bureau de la Reconstruction pour retrouver les plans. On lui dit que ceux-ci ont été demandés par les services de sécurité. En même temps, il remarque que ses camarades de travail et même ses amis commencent à l'éviter. Un mois passe ainsi, puis Z... est de nouveau convoqué par la police secrète. Cette fois on lui demande si les installations hydrauliques du grand bâtiment où se trouve la Présidence du Conseil sont telles qu'elles pourraient faire exploser tout le bâtiment. L'ingénieur Z... répond qu'une erreur technique est toujours possible, mais que même si elle s'était produite dans l'installation, elle ne pourrait pas entraîner des conséquences aussi graves. On le relâche de nouveau, mais tout Varsovie sait déjà qu'il est considéré comme suspect. Z... n'arrive pourtant pas à savoir ce qu'on lui reproche et il vit pendant deux semaines dans une véritable torture mentale. On l'arrête enfin, à 5 heures de l'après-midi à son bureau.

Cette fois-ci le ton de l'interrogatoire est différent. C'est un ultimatum. « Vous avez 48 heures pour reconstituer dans votre cellule les plans des installations hydrauliques et thermales de la Présidence du Conseil. »

Parce qu'il dit que c'est impossible, il reçoit des gifles : ce n'est pas encore la torture, c'est l'humiliation.

Un éclat de rire

Il est dans l'incapacité de recréer de mémoire ces plans, mais en communiste fervent, il admet que l'installation peut être défectueuse et qu'il peut être coupable de ne pas avoir surveillé d'assez près ces travaux. Il est prêt à admettre cela parce qu'il ne peut imaginer que ses camarades de Parti prononcent contre lui une telle accusation sans fondement. Il se présente donc devant ses accusateurs en leur demandant de le libérer pour lui permettre de réparer cette erreur. Un éclat de rire lui répond ; l'officier de la police secrète lui explique calmement que ce qu'il veut réparer est irréparable et qu'il ferait mieux d'ailleurs d'avouer toute la vérité, car c'est le seul moyen de redresser ses erreurs et d'aider le parti.

L'ingénieur Z... cherche en vain dans son esprit ce qu'on peut lui reprocher, mais l'officier lui vient en aide et lui fait le récit d'un complot que Z... a organisé pour faire sauter la Présidence du Conseil au moment d'un important conseil des ministres.

Z... refuse de souscrire à cette fable. Il est alors affreusement torturé pendant plusieurs jours. Puis physiquement brisé, on le confronte avec des « témoins » qui sont pour la plupart ses camarades de travail et parfois même ses parents. Tous affirment qu'il a essayé de les embrigader pour l'exécution de son plan.

Suivent quelques jours de calme au cours desquels on lui explique que toute résistance est inutile, que les témoignages accumulés suffisent pour le fusiller ; et on lui tient le langage suivant : « *Nous, communistes, nous ne voulons pas verser le sang. Si tu nous aides, si tu nous dis qui sont tes complices et tes supérieurs, tu auras la vie sauve.* » L'ingénieur invoque l'impossibilité où il se trouve d'avouer un crime qu'il n'a pas commis et crie au malentendu ; en guise de réponse on le remet en cellule pour de longs jours. Avec quelles pensées s'est-il débattu dans cette solitude ? Il n'est même plus capable de le dire aujourd'hui. Peu à peu il commence à douter de sa mémoire, de sa sûreté de jugement et même de sa raison. Il est de nouveau convoqué, de nouveau torturé, de nouveau rejeté en cellule et ceci pendant plus de six mois. Quand on l'en sort pour le confronter avec un haut fonctionnaire, un ancien ami, incarcéré comme lui, il déclare immédiatement : c'est lui qui m'a incité à organiser le complot ; manifestement à ce moment il le croit, et c'était le but recherché.

Même après sa sortie de prison en 1954, il a continué pendant des mois à affirmer qu'il avait fomenté un complot pour faire sauter la Présidence du Conseil, tant cette idée avait été ancrée dans son esprit et tant sa personnalité avait été modifiée ; il lui a fallu des électrochocs pour qu'il parvienne à rétablir sa véritable autobiographie.

L'affaire Komar

Ce cas est un parmi des milliers : la méthode a toujours été la même. Alternance de l'incertitude, de tortures physiques déchirantes, d'isolement et de chantage moral. Certains, cependant, ont su y résister. Ce sont ceux qui, dès leur première convocation, dès leur premier interrogatoire, se mettaient dans la tête qu'il n'était pas possible qu'on leur fasse un pareil procès dans un pays communiste, et se persuadaient que des fascistes s'étaient emparés du pouvoir en Pologne. A partir du moment où ils parvenaient à se convaincre qu'ils étaient accusés par des ennemis et non plus par des amis, ils « tenaient le coup » et tous les chantages restaient inopérants.

La défense du général Komar est aujourd'hui citée à Varsovie comme un exemple de cette attitude. Le général Marian Komar avait été l'un des chefs de la Brigade internationale polonaise en Espagne et l'un des chefs de l'armée polonaise après la libération en 1945. Il avait tendance à favoriser ses anciens camarades de combat d'Espagne et ses rapports avec les experts russes de l'armée polonaise étaient médiocres. Arrêté un jour de 1949, il a été accusé d'avoir préparé un coup d'Etat titiste en Pologne. Komar répondit que c'était parfaitement exact et qu'il n'était pas le seul.

« *Qui étaient donc vos complices ?* » demanda, réjoui, l'officier de la police secrète, qui pour la première fois recevait effectivement des aveux spontanés.

Le général Komar lui récita alors la liste de tous les membres du bureau politique à commencer par le maréchal Rokossowsky et par le président Bierut. « Les aveux » de Komar créèrent une véritable panique dans les milieux dirigeants polonais, et pendant longtemps les leaders de la République se regardèrent avec suspicion en se demandant ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les récits fantaisistes et détaillés du général.

Cette méthode de défense n'a pas préservé Komar de tortures affreuses, mais à aucun moment il n'est entré dans le jeu de ses accusateurs. Il est l'une des rares victimes de l'inquisition stalinienne sur laquelle les méthodes employées n'ont laissé que des traces physiques et non mentales. Commandant en chef de l'armée de sécurité intérieure aujourd'hui, il est considéré comme l'un des héros de la révolution d'Octobre polonaise et il a une fois de plus fait la preuve qu'il a des nerfs à toute épreuve.

Torturé par son frère

On cite encore à Varsovie le cas d'un autre homme qui n'a pas « avoué » mais qui en est mort : c'est Jerzy Borejsza, homme de lettres, journaliste et militant communiste de très vieille date. C'est lui qui dirigeait la délégation polonaise au Congrès de la Paix, salle Pleyel, en 1949. Or il se trouve que son propre frère, Rosanski, était l'un des chefs les plus redoutés de la police secrète : Borejsza n'a pas échappé à ses griffes. Mais lui aussi a cessé de croire aux convictions communistes de ses accusateurs staliniens le jour même de son arrestation. Malgré les tortures, il n'a rien avoué et très vite on a dû le transporter à la clinique gouvernementale où avant de mourir il a proféré tant d'injures à l'égard des dirigeants polonais qu'il a fallu évacuer tout l'étage.

Son frère va incessamment comparaître devant la justice polonaise, et son procès permettra peut-être d'éclairer la psychologie des inquisiteurs qui exerçaient leur sadisme sur leurs camarades de parti, de combat, sur leurs propres frères.

En attendant, quand, au cours d'un meeting de solidarité avec le peuple hongrois, un syndicaliste polonais s'est écrié : « *Jamais Horthy et les fascistes hongrois n'ont tué et torturé autant de communistes que les staliniens* », personne dans son auditoire ouvrier ne s'est étonné, personne n'a demandé des preuves d'une telle accusation. Car l'histoire des dernières années qu'a vécues la Pologne illustre à elle seule ce fait : nulle part les communistes n'ont été plus perplexes que dans les prisons des démocraties populaires ; jamais on ne les a autant torturés que pendant le règne de la dictature stalinienne.

K.-S. K.

(*Copyright « L'Express »*)

DEVANT LA MONTÉE DES

LE VRAI COMBAT DU NA

par Georges LAVAU

Professeur aux Facultés de Droit

> *Georges E. Lavau est l'un de nos plus jeunes professeurs de faculté. Collaborateur de la revue « Esprit », il est aussi membre du comité directeur de la « Jeune République », au congrès de laquelle il vient de faire l'important rapport dont il a bien voulu extraire pour « L'Express » le texte qu'on va lire. Il s'agit d'une véritable charte de la* décolonisation, *laquelle est pour Georges Lavau, comme pour nous, non une démission, mais une entreprise, non un renoncement, mais une conquête. Et bien plus riche, bien plus exigeante, bien plus féconde qu'aucune conquête coloniale. Si, en ce qui concerne le problème algérien, nous voulons laisser à Georges Lavau l'exclusive responsabilité d'options précises, le lecteur verra que ce texte met en lumière les deux idées directrices qui inspirent nos positions : la fonction positive et dynamique de l'anticolonialisme constructeur et l'indépendance totale à l'égard des nationalistes africains fussent-ils les plus amis.*
>
> J. D.

L'UN des phénomènes à coup sûr les plus importants du XX^e^ siècle, est l'accession à l'autonomie des peuples jadis colonisés. C'est ce que l'on peut appeler la *décolonisation.* Nous sommes, ici, partisans de contribuer à cette décolonisation, et il faut d'abord dire pourquoi : cela commande en fait toute notre réflexion et toutes nos méthodes.

Nous sommes pour la décolonisation parce que nous sommes des *nationalistes français :* nous voyons un lien intime entre ce nationalisme français et une compréhension des nationalismes des peuples d'outre-mer. Nous ne saurions admettre qu'il existe une vérité pour nous et une vérité pour les autres. Nous savons que tout nationalisme bien compris implique un principe d'universalisme, c'est-à-dire en l'occurrence la reconnaissance des indépendances et des libertés des populations coloniales.

● *Les graves équivoques de l'anticolonialisme*

Nous savons aussi qu'à travers le monde un immense mouvement anime tous les peuples. Il traduit l'aspiration à la dignité nationale d'hommes jusque là affamés, dépendants, asservis.

Ce mouvement caractérise non seulement les peuples de Bandoung, mais encore les nations d'Europe Centrale. A plus d'un égard, des événements comme ceux de Poznan ou de Budapest révèlent dramatiquement cette aspiration générale au milieu des convulsions et des désordres. En France même, il y a eu un sursaut contre de récentes humiliations : un refus de voir la France glisser sur la pente des renoncements et des abandons dans la lâcheté. Ce qu'il y a de plus sain dans ce sursaut, c'est qu'il nous impose aujourd'hui de dominer l'événement.

C'est pourquoi je crois que la France doit jouer la reconnaissance des faits nationaux. C'est à cette seule condition qu'elle peut reprendre l'initiative sur la scène internationale. Car nous avons perdu depuis longtemps toute initiative, et lorsque récemment le gouvernement a imaginé pouvoir la reprendre, il l'a fait sans réflexion. Il a risqué d'amener le monde entier et nous-mêmes au bord de l'abîme.

Sur tous ces points, il n'y a guère de désaccords dans la gauche française. Cependant cette unanimité recouvre bien des équivoques.

Certes, la colonisation n'a pas été un progrès total et continu. Mais elle n'a pas été non plus cette image saint-sulpicienne que des littératures de combat nous ont trop souvent proposée : un « diable » qui aurait partout et toujours accumulé les ruines et développé un crétinisme général. La colonisation comporte certains résultats positifs. Elle s'est traduite par un développement indéniable de certaines colonies, bien que ce développement soit inégal, limité, au travers de souffrances et d'abus. La colonisation a aussi entraîné une sorte de progrès spirituel. Il est le résultat d'un effort de scolarisation, même si cette scolarisation a été incomplète, d'un effort pour arracher des peuples entiers à une sorte d'asservissement de la pensée et de torpeur intellectuelle.

Il faut savoir aussi que la décolonisation ne sera pas un progrès continu : la disparition des dominations coloniales ne se traduira pas automatiquement par l'accumulation de résultats positifs. *La décolonisation se fera lentement et à travers des souffrances.*

Certains pays devenus indépendants pourront même tomber dans un état de régression. Durant de longues périodes, malheureusement, aucun progrès n'apparaîtra évident.

Reconnaître de telles évidences nous évitera d'amères désillusions. Cela doit nous amener surtout à ne pas nous limiter à certaines attitudes purement journalistiques. Simplement réclamer : « Paix en Indochine » ou « Paix en Algérie » est insuffisant. Je crois que la paix en Indochine est quelque chose d'heureux. Mais il est dramatique de constater que l'opinion française, après avoir tant réclamé cette paix, s'est totalement désintéressée de tout ce qui a suivi.

Etre anticolonialiste de cette façon, c'est avoir une politique de taupe. Pourquoi demander la fin des régimes d'oppression si nous devons ensuite, avec un « lâche soulagement », comme le disait quelqu'un d'autre, tout oublier ? Se désintéresser de la suite des événements est le fait d'hommes qui ont peur de combattre, d'hommes qui souhaitent se débarrasser de fardeaux alors que les véritables problèmes subsistent.

Il ne suffit pas à la gauche de présenter la colonisation française comme quelque chose de négatif. Trop de masochistes emportés par les nécessités du combat quotidien réagissent d'une façon schématique. Il ne suffit pas d'afficher un certain sentimentalisme anticolonialiste. Se rattacher au courant socialiste ne dispense pas de penser : il est regrettable qu'en matière de politique coloniale, les socialismes n'aient pas plus de doctrine coloniale qu'ils n'ont de doctrine de politique étrangère.

Il faut savoir que la colonisation fut une sorte de pacte historique. Comme tous les faits historiques, elle comporte des ombres et des lumières. Il y a eu, qu'on le veuille ou non, une tendance à l'assimilation des peuples colonisés. Il ne s'agit pas de cacher que bien des équivoques et des mauvais motifs ont pu commander un tel choix politique. Mais on a tissé des liens réels entre la France et les pays coloniaux. On a semé une culture. On a créé des mentalités franco-africaines, franco-maghrébines. Il existe aujourd'hui des réseaux d'interdépendance économique et culturelle. Il s'agit de les fortifier en choisissant maintenant l'autonomie, voire l'indépendance des pays coloniaux.

● *Nous demeurons toujours la « France complète »*

En reconsidérant sa politique coloniale, la France pourrait aujourd'hui, grâce à ces liens, forger une communauté plus homogène et plus profonde que le Commonwealth britannique.

Mais cela implique aussi que nous nous débarrassions d'attitudes toutes faites à l'égard des leaders nationalistes d'outre-mer. Appuyer certaines de leurs revendications essentielles ne signifie pas que ces hommes aient toujours raison, ni qu'ils aient raison dans tous les domaines. Si certaines de leurs idées nous semblent déraisonnables, il nous faut prendre position contre elles. Adopter une attitude de flagornerie ou de complaisance à l'égard des leaders d'outre-mer serait leur rendre un très mauvais service.

Il ne faut pas oublier qu'un jour peut-être la France sera en face de ces interlocuteurs. Des hommes qui auraient joui de nos complaisances pendant des années seraient tentés de tout se permettre à notre égard. Il est ainsi regrettable que certains nationalistes marocains et tunisiens, aujourd'hui à la tête de leur pays, aient agi de cette façon vis-à-vis d'un ministre français qui avait été jadis de leur côté.

Notre anticolonialisme ne doit pas davantage ignorer le problème des Français d'outre-mer. A ce sujet, trop d'anticolonialistes adoptent un langage d'agressivité infantile vis-à-vis des groupements de ces Français expatriés. Nous connaissons certes les défauts et les erreurs de ces groupements. Mais il faut éviter aussi bien l'agressivité de principe que certains manifestent à leur égard, que les coups de chapeau distraits distribués dans des tracts ou des journaux aux éléments européens libéraux d'Afrique du Nord.

Il faut se rendre compte que la décolonisation est un problème concret dont la solution passe nécessairement par les Français d'outre-mer. Il est ainsi regrettable pour notre parti que ce soit M. Maurice Faure qui ait compris qu'un arrangement définitif au Maroc dépendait, dans une large mesure, des garanties et des assurances que le gouvernement français pouvait donner à nos compatriotes installés dans ce pays. Un effort de cet ordre est pour nous d'autant plus nécessaire que, sans lui, l'extrême droite pourrait nous assimiler avec raison aux « liquidateurs ».

Il nous faut montrer d'une manière cohérente et réfléchie que nous sommes toujours la « France complète ». Cela doit nous changer du ronron habituel qui tient lieu d'un véritable langage de la gauche. Il nous faut abandonner des habitudes faciles.

Mais un tel effort n'a de sens que s'il se situe dans une doctrine cohérente qui entend rester fidèle à des options fondamentales. Pour définir une véritable politique outre-mer, il nous faut surtout savoir de quelle manière nous devons être anticolonialistes.

● *Trois conditions pour conserver l'initiative*

Je ne reviendrai pas sur les exigences morales et philosophiques qui justifient la décolonisation, mais celle-ci ne peut réussir, ne peut se réaliser d'une manière heureuse qu'à certaines conditions.

La première, c'est que la métropole conserve toujours la direction du processus de décolonisation. C'est le seul moyen d'empêcher que la libération des peuples colonisés ne se fasse contre la métropole et ne provoque l'intervention intéressée de nations étrangères, qu'il s'agisse de l'U.R.S.S., des Etats-Unis, ou de l'Egypte. C'est aussi le seul moyen pour que les élites indigènes appelées à remplacer les autorités françaises ne soient pas débordées — comme elles le sont parfois déjà — par des desperados aveugles aux nécessités techniques, politiques, administratives et économiques de l'heure. C'est le seul moyen, enfin, d'éviter que les minorités européennes ne soient broyées dans la lutte pour l'émancipation et de donner aux populations de nos anciennes possessions le désir de renouer des liens d'un type nouveau, mais solides, avec l'ancienne métropole.

La deuxième condition, c'est que l'on reconnaisse l'importance considérable du facteur temps, du « calendrier » de la décolonisation. Plus tôt le processus est amorcé, plus il est possible de le contrôler et d'en assurer le développement harmonieux. C'est dans la mesure où l'on montre nettement dès le départ que les premiers gestes de la métropole seront suivis d'une série d'autres gestes méthodiquement échelonnés, que l'on peut exiger des populations colonisées la patience et les efforts nécessaires pour que la mise en place des institutions nouvelles s'effectue sans heurts. L'exemple du Maroc le prouve *a contrario.* Du jour au lendemain, ce pays a dû passer du régime de 1912 — encore renforcé dans le sens de l'administration directe — à l'indépendance complète. Du jour au lendemain, il lui a fallu nommer treize ministres, créer huit ambassades et une quarantaine de services. Jusqu'à la veille de la proclamation d'indépendance, faute d'avoir conçu et appliqué à temps un plan d'ensemble, la France détenait encore tous les leviers de commande de l'administration.

NATIONALISMES AFRICAINS...

ATIONALISME FRANÇAIS

La troisième condition, c'est de comprendre que le fameux dilemme « partir ou rester » n'a aucun sens dans le cas de la « colonisation mixte » française. Il faut non seulement le comprendre, mais le faire comprendre autour de nous. De quoi s'agit-il dans les pays d'outre-mer ? De transformer ce que nous avons créé là-bas, de créer entre la France et ces pays des relations d'un type nouveau. Ces relations doivent être dominées par un fait fondamental : les peuples colonisés doivent hériter des services que nous avons créés, des germes que nous avons semés, afin qu'ils en soient maîtres et que cet héritage soit en quelque sorte la préfiguration d'une communauté plus grande.

Ce n'est pas parce que certains nationalistes ne veulent pas entendre parler de Confédération franco-maghrébine ou franco-africaine que nous devons nous taire.

Nos raisons ne sont pas les leurs et il faut leur faire comprendre que nous ne sommes pas tenus de nous aligner à 100 % sur leurs thèses de combat. Vis-à-vis de leur peuple, il leur est peut-être difficile aujourd'hui de parler de liens, même nouveaux, avec la France, mais notre devoir est de rester fermes sur ce point, au risque de les décevoir. Si nous avons été un jour très fermes sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'octroi de l'indépendance d'abord, c'était pour permettre la création de liens durables entre les pays d'outre-mer et la France. Lorsque leurs revendications à l'indépendance auront été satisfaites, les nationalistes s'aligneront d'ailleurs sur les positions que nous aurons adoptées maintenant. Il est donc indispensable d'avoir aujourd'hui notre propre ligne d'action. Il serait scandaleux que les Français deviennent les porte-parole des nationalistes coloniaux. Ce n'est pas là notre rôle. Un parti politique doit toujours, même s'il est petit, même — et surtout — s'il est socialiste, agir comme s'il pouvait avoir à affronter les difficultés du pouvoir. Il doit toujours se demander « comment » la politique qu'il préconise pourrait être appliquée, quels en seraient les moyens et les méthodes.

Savoir renoncer aux attitudes négatives !

Il ne suffit pas de dire que les pays d'Afrique du Nord et d'Afrique Noire doivent devenir indépendants et autonomes. Il faut étudier les moyens de cette transformation. Il faut se demander comment pourra être assurée une certaine coopération administrative entre la France et les pays émancipés. Il faut comprendre que l'octroi de l'indépendance ne mettra pas fin à la mission de la France. Ce qui paralyse actuellement les relations franco-tunisiennes et franco-marocaines, c'est la difficulté de restaurer la confiance des Marocains et des Tunisiens dans les fonctionnaires français dont la collaboration leur sera nécessaire pour longtemps encore. Pour combattre le doute et éviter les rancœurs, il faudrait qu'un organisme organise d'une façon systématique et méthodique la fourniture de nos techniciens à ces pays, qu'il assume en quelque sorte leur défense devant les gouvernements tunisien et marocain. Quelques-uns de nos amis ont établi un projet de ce genre : un office de coopération technique recenserait les demandes de techniciens, établirait les contrats-types, assurerait la représentation des techniciens, fixerait les conditions dans lesquelles ils seraient employés. Voilà le genre de problèmes auxquels un parti doit s'attaquer s'il veut obtenir des résultats concrets. Nous ne serons pris au sérieux que si nous nous montrons capables de préparer les détails techniques des solutions que nous préconisons. Ce sont eux, en définitive, qui font la cohérence d'une doctrine de la décolonisation.

Sous prétexte que des gouvernements hésitants, cédant à la pression des Borgeaud et autres colonialistes, n'ont répondu aux revendications des peuples d'outre-mer, dans les moments de crise, que par des réformes timides, les partis de gauche ont cru pouvoir rejeter systématiquement tout « réformisme ». Plus de réformes, ont-ils dit, mais l'indépendance. Ils se trompaient. Il fallait dire : indépendance et réformes. Dans le domaine économique et social, je souhaite que nous n'adoptions pas une attitude d'hostilité systématique à l'égard des réformes que préconise M. Lacoste. Ces réformes ne sont pas mauvaises. Elles demandent seulement à être intégrées dans une politique beaucoup plus hardie.

Les réformes ne sont pas inutiles mais au contraire indispensables. En Afrique Noire, par exemple, nous devrons poursuivre pendant cinq ans, dix ans peut-être, les efforts que nous faisons actuellement dans le cadre administratif français pour augmenter les investissements, construire des routes, développer la scolarisation. Là encore, il faudra tenir compte des réalités et renoncer aux attitudes négatives, romantiques, nourries d'absolu.

Les postulats algériens de M. Guy Mollet

Dans le cas de l'Algérie, notre analyse doit commencer par la constatation d'un double échec : celui de la politique française et celui — soyons lucides — du F.L.N.

Echec de la politique française : vous savez comment M. Lacoste nous promet depuis un an une victoire prochaine dont il est constamment obligé de reculer la date. En vérité, le terrorisme continue. Pour former demain les nouveaux conseils municipaux et les « délégations » qu'on nous promet, on risque de ne plus trouver personne. Nous serons réduits une fois de plus à l'administration directe, comme le prouve déjà l'envoi de toute une promotion de l'Ecole nationale d'Administration en Algérie.

Echec, aussi, du F.L.N. dans la mesure où ses dirigeants nationalistes n'ont pas su créer un véritable organisme politique contrôlant la rébellion. Son action ne représente qu'une révolte désespérée, violente, courageuse sans doute mais qui ne s'inspire d'aucune doctrine politique à long terme.

Que la masse algérienne ne croie plus à la France et se méfie de toutes nos initiatives, c'est un fait. Cela ne signifie pas cependant qu'il y aura demain une Nation Algérienne unie derrière les organismes de la résistance. Ces organismes ne semblent même pas posséder l'unité interne que donne une inspiration politique commune. Il n'est pas sûr non plus que la lutte acharnée qui se livre actuellement dans le pays ne laisse pas derrière elle un héritage de haine et d'anarchie qui pèsera lourdement sur la formation du futur Etat algérien — que je vois, pour ma part — en très mauvaise posture.

Ce double échec nous accule à une dramatique impasse : le vide politique est si effrayant des deux côtés qu'il interdit l'élaboration de toute solution valable. Une chose est certaine, cependant, c'est que les espoirs de M. Mollet reposent sur trois postulats entièrement faux.

Le premier, c'est qu'une défaite militaire des combattants algériens est possible et doit être obtenue.

Le second, qu'une réconciliation franco-algérienne peut se fonder sur la collaboration avec ceux qui accepteront nos propres solutions administratives.

Le troisième, que des forces politiques algériennes actuellement dans l'ombre se manifesteront dès que la pacification sera intervenue.

Ces trois hypothèses ne sont ni vérifiées ni vraisemblables. Les nouvelles forces politiques sur lesquelles comptent MM. Mollet, Lacoste, Champeix et autres, nous les voyons chaque jour se rallier au F.L.N. Il est d'autre part inconcevable, dans la situation internationale actuelle, que les autres puissances nous permettent indéfiniment de laisser pourrir la situation dans un territoire qui fait partie de la zone de l'O.T.A.N. et dont l'avenir conditionne en définitive tout le climat du Moyen-Orient.

La politique actuelle est également incompatible avec celle que nous avons amorcée en Afrique Noire. Comment ne pas voir que nous ne pourrons jamais faire prendre au sérieux la nouvelle loi-cadre sur les territoires d'outre-mer si nous nous obstinons à préconiser des solutions purement administratives en Algérie ?

Nouveaux principes d'une politique algérienne

Pour définir ce que pourrait être une nouvelle politique, il faut partir de constatations évidentes.

La première, c'est que le Maghreb tout entier constitue une unité, non pas encore politique, non pas éthique ou raciale, mais historique — unité d'hommes qui ont fait leur révolte au même moment, pour la même chose, contre le même type de minorité française.

La deuxième constatation, c'est qu'il y a une solidarité franco-maghrébine, née de l'importance du peuplement français, de l'union étroite, économique et culturelle, entre la France et le Maghreb.

Je crois que le dégel de la situation dépend beaucoup plus aujourd'hui d'une déclaration d'intentions politiques que de la définition d'un statut. Il faut reconnaître avant tout que le problème algérien est un problème politique, et cela parce qu'il existe une « nation algérienne ». La France ne pourra reprendre le contrôle de la situation algérienne que si elle admet dès demain la « vocation à l'indépendance » de l'Algérie.

La seule solution valable reste à mon avis une Confédération entre la France et le Maghreb tout entier, mais il ne peut y avoir de confédération qu'entre des Etats qui jouissent d'une égale indépendance. Au lieu de dire : « liens indissolubles d'abord, indépendance ensuite », il faut accorder l'indépendance pour permettre la création de liens indissolubles. Mais il faut se garder, comme nous l'avons fait au Vietnam, d'accorder l'indépendance pour se reposer ensuite.

Le but d'une politique étant défini, il faut aussi en arrêter les méthodes. C'est là sans doute le plus difficile. Le rythme des opérations et la procédure à suivre ne doivent être définis qu'en fonction des réalités concrètes et des obstacles qui se dressent sur la route. On peut ainsi fixer les différentes étapes de la politique à suivre.

La première devrait être la reconnaissance de la vocation à l'indépendance de l'Algérie dans une déclaration générale cautionnée par la Tunisie et le Maroc.

Dans un deuxième stade, il faudra régler l'irritant problème du stationnement de l'armée française en Tunisie et au Maroc.

Une troisième étape consistera à obtenir des nationalistes algériens et maghrébins une déclaration très nette sur le problème de la laïcité de l'Etat au Maghreb. Nous n'avons pas à imposer nos solutions au Maroc, à l'Algérie et à la Tunisie, mais dans la mesure où deux millions de Français vivent dans ces pays, la laïcité de l'Etat devient une des conditions de l'union avec la France.

Dans une quatrième étape, des négociations devront être engagées sur le futur statut de la minorité européenne d'Algérie. Nous devrons obtenir de nos interlocuteurs l'engagement formel que les Européens qui prendront la nationalité algérienne bénéficieront d'une égalité totale dans tous les domaines. Il faut admettre que ces Européens pourront adopter la nationalité algérienne, mais à condition qu'une confédération vienne se superposer plus tard à l'indépendance des Etats du Maghreb afin de maintenir les liens affectifs de ces Européens avec leur patrie d'origine qui est la France.

Table ronde avant négociation

Il faut aussi prévoir que beaucoup d'Européens ne se décideront pas du jour au lendemain. Nous devrons donc négocier avec les Algériens un statut transitoire qui leur accorde certaines garanties. Enfin, pour tous ceux qui voudront conserver la nationalité française, il faudra obtenir de nos interlocuteurs des engagements précis. C'est dans ce domaine que s'affirmera l'utilité de solutions concrètes comme la création de l'office de coopération technique dont nous parlions tout à l'heure.

Mais nous ne pourrons obtenir ces engagements que dans la mesure où nous aurons liquidé le préalable du « fait national algérien ».

Enfin, il faut être lucide et comprendre qu'une grande partie des Européens d'Afrique du Nord ne devront pas rester là bas. Certains d'entre eux représenteront toujours un facteur de discorde et de mésentente entre les pays du Maghreb et la France. Il ne faut pas les condamner par un moralisme stupide mais donner à tous ceux qui ne pourront pas s'adapter l'assurance de retrouver en France une situation convenable. Il faudra que la France, renonçant à une attitude de reproche systématique, les recueille et leur fasse une place — non pas une place de réfugiés, mais de membres de plein droit de la communauté française.

Reste le problème des interlocuteurs avec lesquels nous négocierons. Dans la conjoncture actuelle, je me demande s'il est possible et souhaitable de négocier dès maintenant avec les représentants politiques de la résistance algérienne. Je me demande si le plus urgent ne serait pas de réunir officieusement autour d'une table, afin de jeter quelques bases, de définir quelques principes, un certain nombre de personnalités ne représentant pas les puissantes organisations dont le poids pourrait les écraser et les paralyser.

Mais il faut aller vite. Et pas seulement en Algérie. Les méthodes et les buts que j'ai tenté de définir, il faut les appliquer dans toutes nos possessions et notamment en Afrique Noire. C'est à cette condition seulement que nous éviterons le renouvellement dans d'autres territoires du drame algérien.

G. L.

(Copyright Georges Lavau et « L'Express ».)

T.V. : INFORMATI...

DIMANCHE dernier, M. Jaquet, secrétaire d'Etat à l'Information, inaugurait, au pic de l'Ours, dans l'Estérel, le dix-huitième émetteur du réseau français de télévision. On aurait aimé s'en féliciter sans réserve. Mais, trois jours plus tôt, ce même M. Jaquet avait décidé la suppression de la Tribune libre des journalistes parlementaires, une émission où des chroniqueurs politiques de toutes tendances confrontaient librement leurs points de vue sur l'actualité. Et devant cet acte d'autoritarisme autour duquel un étrange silence s'est fait dans presque toute la presse, on en vient à se demander si l'incessant développement de la télévision française ne risque pas d'avoir un jour des conséquences très graves.

Car entre les mains d'un gouvernement décidé à l'utiliser sans vergogne à sa propagande, la télévision peut devenir une arme d'une puissance insoupçonnée. A l'heure actuelle déjà, avec les quatre cent mille postes officiellement déclarés, la R.T.F. touche plusieurs millions de Français à qui elle tient lieu de distractions, et aussi de journal. Mais les lecteurs des quotidiens ou des hebdomadaires imprimés peuvent choisir librement entre les journaux qui leur sont proposés et confronter leurs informations ; les téléspectateurs se trouvent, eux, abonnés à un journal unique, qu'ils n'ont pas choisi.

Nixon sauvé par la télévision

Or la télévision — et c'est là où commence le danger — est sans doute le moyen d'information dont on suspecte le moins l'objectivité. On peut douter des textes qu'on lit dans les journaux, qu'on entend à la radio. On ne doute jamais des images qu'on voit sur un écran. Images dont au surplus on s'imprègne sans même s'en rendre compte, qu'on enregistre sans même les regarder — un coup d'œil de temps à autre suffit, alors qu'on est à table — et qui restent gravées dans la mémoire quand même on croit les avoir oubliées depuis longtemps.

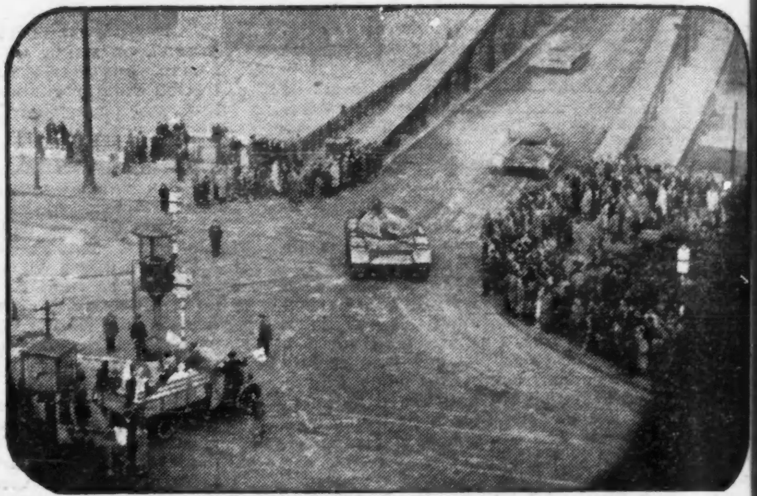
Le pouvoir de persuasion de la télévision est quelque chose d'étonnant. Il n'... dire... dentielles de 19... Nix... hower) a été sa... ion, a dû sa défaite. ...e, les cinquante millio...rs, pe... Nixon a balayé ... qui p... et a fait proclam...

Mais ce que...ions raient, c'est que...étique Nixon les lisait ...install émission avait ...répété fait appel pour ...lleurs même si on ne ...pés, c grâce à de purs ...

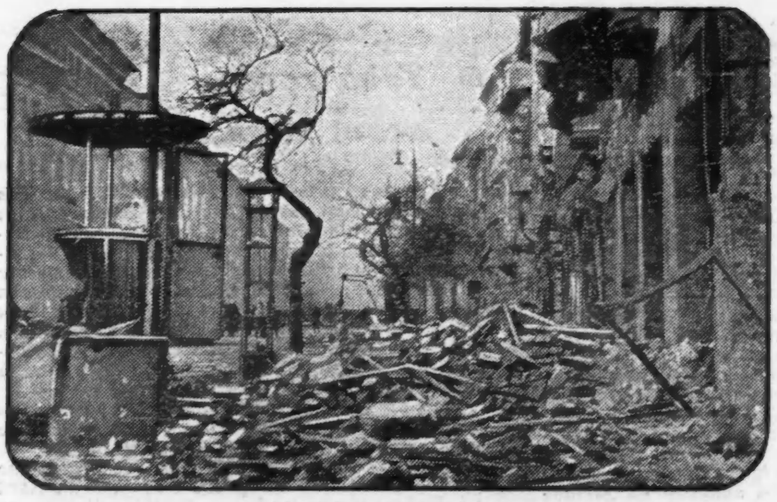
La télévision ...re q un prodigieux in...gande loin en France ...ment récepteurs, quel...ron

PREMIÈRE VERSION

VOIX DU SPEAKER : *Le peuple hongrois s'est insurgé contre la dictature rouge. Les ouvriers ont pris les armes et demandé le retour d'Imre Nagy.*



Au mépris du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le gouvernement soviétique a envoyé des divisions blindées à Budapest pour réprimer le soulèvement.



Voici un des aspects de la capitale hongroise après le passage des chars russes. Pendant plusieurs jours, la ville a été le théâtre de combats acharnés.

Sous la protection des tanks soviétiques, le stalinien Janos Kadar a formé un nouveau gouvernement et instauré un régime de terreur policière.

Mais il n'a pas réussi à désarmer la volonté inébranlable du peuple hongrois. On voit ici le juste châtiment subi par un policier du gouvernement exécré.

Malgré la sanglante répression des troupes soviétiques, la jeunesse hongroise continue la lutte aux cris de : « Plutôt la mort que l'esclavage ! »

OU PROPAGANDE ?

dire qu'aux élections prési- Nixon (et avec lui Eisen- on, alors que Stevenson lui e, les yeux dans les yeux de s, pendant plus d'une heure, qui pesaient sur sa moralité

ions de téléspectateurs igno- tiques qu'il leur adressait, nstallé devant lui, que cette répétée six fois, qu'on avait lleurs techniciens. Bref que pés, on les avait convaincus

re que la vérité, est en fait ande. Et le temps n'est pas ment du nombre des postes ront suffire à bouleverser tout l'équilibre de la nation. Aussi c'est avec une profonde inquiétude qu'on a pris connaissance, il y a quelques semaines, du nouveau projet de statut de la R.T.F. élaboré par M. Jaquet. Ce projet, en effet, bien qu'il déclare la R.T.F. établissement « public », la livre pieds et poings liés au gouvernement du moment.

Les deux faces de la vérité

Sur les vingt-deux membres par exemple que compterait son Conseil d'administration, on trouve onze représentants directs de l'Etat et deux autres personnalités choisies par le Conseil des ministres. De plus, le directeur général, nommé par le gouvernement, peut être révoqué par lui à tout instant, ce qui en fait un serviteur d'une docilité assurée.

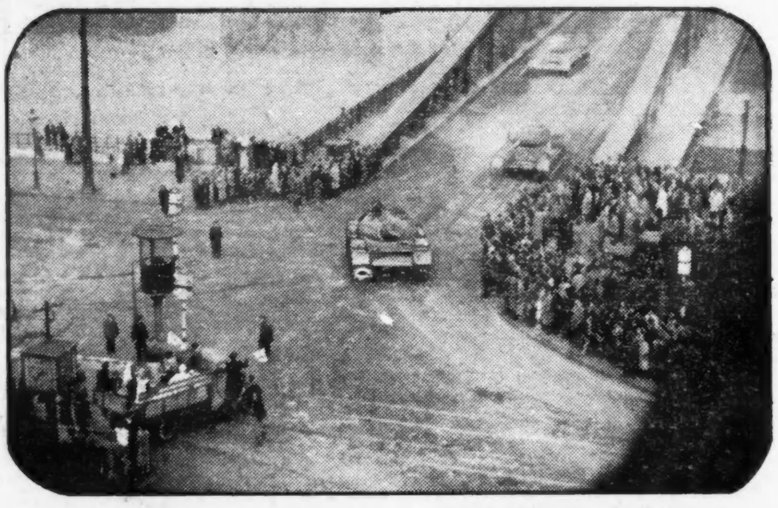
Le gouvernement par ailleurs se réserve le droit de faire diffuser toute communication qu'il jugerait nécessaire, sans même qu'il soit fait mention de son origine, ainsi que de suspendre ou de retarder toute émission qui lui déplairait.

Cette mainmise de l'Etat sur la R.T.F., si elle était acceptée par le Parlement, serait désastreuse. Car rien n'est plus facile aux responsables d'un journal télévisé que de donner des faits une interprétation absolument contraire à la vérité, en leur laissant toutes les apparences de la vérité. Il suffit d'un commentaire habilement orienté, d'un montage astucieux, et des images dont l'authenticité est indiscutable peuvent dire tout le contraire de ce qui s'est réellement passé.

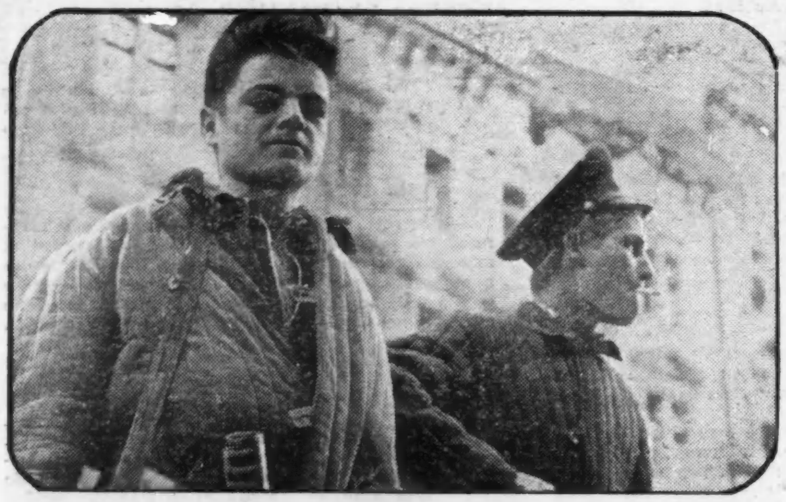
Nous vous en donnons un exemple dans cette page avec une double série de documents pris au cours des derniers événements de Hongrie. Documents identiques, dont nous avons seulement modifié l'ordre et changé le commentaire. Nous vous montrons comment des télévisions gouvernementales auraient pu utiliser ces mêmes images pour donner des événements hongrois des relations absolument contradictoires, mais apparemment tout aussi véridiques dans les deux cas.

DEUXIÈME VERSION

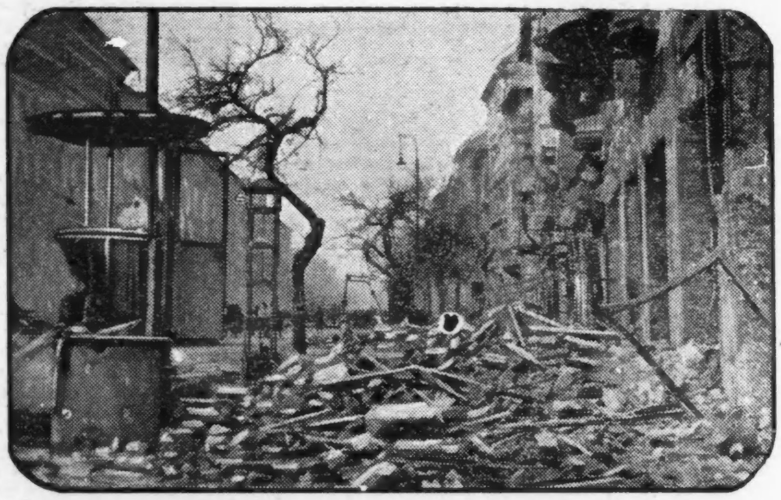
VOIX DU SPEAKER : *Des éléments fascistes, armés par les puissances impérialistes, ont fomenté une révolte à Budapest. Voici une de leurs premières victimes.*



Le peuple hongrois a demandé l'aide du peuple soviétique. Des chars russes ont été envoyés pour protéger les travailleurs et rétablir l'ordre.



Malgré les appels du gouvernement, des contre-révolutionnaires fanatisés ont refusé de déposer les armes et ont poursuivi une lutte sans espoir.



Dans leur rage impuissante, ils se sont livrés au pillage et à la destruction de plusieurs quartiers de la capitale hongroise, comme celui-ci.

Mais grâce aux mesures énergiques prises par le nouveau gouvernement formé par Janos Kadar, soutenu par la population unanime, la révolte a été matée.

A travers tout le pays, les travailleurs se sont constitués en milices ouvrières et veillent à éviter le retour de nouveaux excès fascistes.

GUERRE ET PAIX...

GUERRE ET PAIX, réalisé par King Vidor, interprété par Audrey Hepburn, Henry Fonda, Mel Ferrer et quelques milliers de figurants glacés par les neiges de la Bérésina, *Guerre et Paix*, la production hollywoodienne la plus considérable depuis *Autant en emporte le vent*, sort cette semaine sur les écrans parisiens en version originale.

Dès que se répandit la rumeur d'une adaptation cinématographique du roman de Léon Tolstoï, *Guerre et Paix*, des millions de personnes dans le monde se sont inquiétées, et les questions étaient à peu près toujours les mêmes : qui allait interpréter le rôle de Natacha, celui de Pierre Bezoukov, de la princesse Marie, du prince André ? Comment allait-on respecter l'intense grouillement de cette immense fresque qui, pendant des générations, a servi de toile de fond aux rêves de tous les jeunes gens d'Europe ? Il est vraisemblable pourtant que pour tous ceux qui ont aujourd'hui moins de vingt-cinq ans, une telle émotion devient désuète, anachronique. Ce n'est pas que Tolstoï, ce géant qui, plus encore que Hugo, Balzac ou Dostoïevsky, dévora le XIX[e] siècle, ait perdu de sa prise sur le monde actuel, et que le poids de ses œuvres ne soit pas encore partout ressenti. Mais c'est un géant qui risque d'être relégué dans la forêt des gloires oubliées, un peu comme les *Phares* de Baudelaire dont la lumière est devenue à ce point familière qu'on finit par en ignorer la source.

Guerre et Paix a été et reste encore l'*Iliade* des temps modernes. Pour dire qu'un roman est estimable, l'expression la plus employée est : « Ce n'est pas *Guerre et Paix*, mais enfin... » Ce roman mal construit, sans unité, souvent bâclé, plein de digressions interminables et de commentaires marginaux, demeure la plus vaste épopée de la littérature européenne moderne. Il a donné naissance non à des modes, mais à des types, c'est-à-dire qu'il a atteint l'universel. Peut-être, comme l'assure son biographe le plus célèbre, Romain Rolland, le type d'humanité le plus durable des personnages de *Guerre et Paix* est-il « *cette exquise Natacha, petite-fille fantasque, rieuse, au cœur aimant, qu'on voit grandir auprès de soi, qu'on suit dans la vie avec la chaste tendresse qu'on aurait pour une sœur* ». Il y a d'autres personnages de femmes dans *Guerre et Paix*, et c'est une remarque courante que les femmes y sont plus amoureusement décrites que les hommes. C'est que Tolstoï était alors dans sa phase de bonheur conjugal. Une euphorie qui devait se poursuivre avec *Anna Karénine*, mais qui devait aussi se terminer avec ce dernier roman. Après, Tolstoï devait peu à peu entrer dans l'enfer du couple, le huis clos du malheur à deux, avec les obsessions sauvages, les haines non acceptées et les repentirs galvaudés. Le créateur du plus exaltant personnage féminin se transformait en un légendaire misogyne, le glorificateur du mariage en un mystique d'une solitude ascétique.

Léon Nicolaïevitch Tolstoï avait 34 ans lorsqu'il décida de se marier avec Sophie Bers. Elle en avait 17. « *Il se regardait comme un vieil homme qui n'avait pas le droit d'associer sa vie, jusque là souillée par les plaisirs, à celle d'une innocente jeune fille.* » Plus tard il devait raconter dans *Anna Karénine* comment il fit sa déclaration à Sophie Bers, et comment elle y répondit : en dessinant tous deux à la craie sur une table les initiales des mots qu'ils n'osaient dire. C'était la timidité, le vertige devant l'éblouissement de la pureté virginale. A 25 ans, il écrivait pourtant : « *Tout se vaut. Dieu a fait tout pour la joie de l'homme. Rien n'est péché. S'amuser avec une belle fille n'est pas un péché, c'est un salut.* » Mais, dès sa rencontre avec Sophie Bers, il devait renier cette sorte de salut dans une crise bien slave et s'unir pour quarante-huit ans « d'atroce fidélité » à celle qui devait devenir la mère de ses treize enfants.

Sophie Bers connut deux martyres. Celui d'être amoureuse ; et celui d'être amoureuse d'un génie. Au début, elle voulait que Tolstoï l'associe à tous ses projets, à toutes ses entreprises. Elle recopiait ses manuscrits, l'aidait même dans l'écriture, protégeait son travail. Un jour, Tolstoï découvrit que cette intimité le dévorait, le « séchait ». Il se sentit mutilé, appauvri. En même temps, il remettait en question toutes les valeurs sur lesquelles il avait vécu, y compris celle de l'art, qui lui apparaissait la suprême escroquerie. L'amour de Sophie l'envahissait jusqu'à la totale exaspération. « *On voit le spectacle lamentable de ce grand homme obligé de cacher son testament, cacher ses manuscrits, cacher son journal dans sa chemise ou dans sa botte, car elle fouille dans ses papiers et a volé le précédent ; et elle écoute aux portes, le suit de loin quand il sort, exige* (sous menace de suicide, bien entendu) *qu'il rompe avec son meilleur ami, qu'il lui lise les fragments de son journal, se cramponne à lui, bref c'est la vie de ménage, parlons mieux : c'est*

Le 23 septembre 1862, Léon et Sophie Tolstoï se marient. Le 25 septembre, Léon Tolstoï note :

Lui

Bonheur immense. Il ne se peut pas que tout cela ne se termine que par la vie. (*Septembre* 1862).

Elle

Toutes les manifestations physiques sont tellement dégoûtantes... (Octobre 1862).

Lui

Je me suis mis à écrire parce que je suis tellement heureux que cela me coupe la respiration. (*Octobre* 1862).

Elle

Il me dégoûte avec son peuple. Je sens qu'il faut qu'il opte entre la famille que je personnifie et le peuple qu'il aime d'un amour si ardent. C'est de l'égoïsme. Tant pis. Je vis pour lui, par lui, et je veux qu'il en soit de même pour mon mari. (Novembre 1862).

Lui

Ce qui m'étonne, c'est que je n'ai besoin de personne. Cette solitude me consterne, mais ne m'incommode pas ; quant à elle, cela lui semble du temps perdu (...) *Elle se détachera de moi.* J'en suis presque sûr. (*Janvier* 1863).

Elle

Seigneur, se pourrait-il qu'il se détachât de moi ? Tout repose sur lui maintenant. (Janvier 1863).

Lui

De temps à autre, et tout à l'heure encore, une crainte : elle est jeune, il y a bien des choses qu'elle ne comprend pas en moi, qu'elle n'aime pas, beaucoup de choses que pour moi elle s'efforce d'étouffer en elle, et ce sont autant de sacrifices qu'elle porte à mon compte. (*Janvier* 1863).

Elle

Se peut-il que rien ne l'intéresse, en dehors des questions d'argent, de la gestion du domaine, de la distillerie ? Quand il n'est pas occupé à manger, à dormir ou à se taire, il trotte pour affaire, il court, il court, et toujours seul. Et moi je m'ennuie, car je suis seule, absolument seule. (Avril 1863).

Lui

...Je suis petit et insignifiant. Et qui pis est, je suis devenu tel depuis que je me trouve marié à une femme que j'aime. (*Mai* 1863).

Elle

Je me sens incapable de le bien comprendre, c'est pourquoi je l'épie si jalousement. (Octobre 1863).

Naguère j'ai pressenti que le jour viendrait où Léon aurait pour moi des sentiments hostiles, aujourd'hui je crois qu'il a pour moi une haine silencieuse. (Novembre 1864).

Lui

Ma chère âme, pourvu que tu m'aimes comme je t'aime, et plus rien ne compte pour moi, et tout est parfait. (*Décembre* 1864).

Elle

Je suis fourrée dans les maladies des petits, dans les langes, les diarrhées, dans la nursery avec mes enfants turbulents. (Novembre 1864).

Lui

Mon fils m'est très peu proche. (*Novembre* 1864).

Elle

Tantôt je sèvre, tantôt je donne le sein. tantôt je cautérise et tantôt je panse ; en plus : les enfants, les confitures, les salaisons, les sucreries, la copie pour Léon ; c'est à peine si je trouve un moment pour les beaux-arts, et encore n'est-ce que quand il pleut. (Juillet 1866).

Lui

Dans notre existence, il s'est trouvé que nous n'avions pas besoin de maison, la chambre d'enfants nous suffisait. (*Décembre* 1864).

...Je ne puis te décrire toute la tendresse, tendresse qui me tire des larmes, que je ressens pour toi, et non seulement à présent, mais à chaque instant de la journée. Mon âme, ma chérie, la meilleure au monde... Sans toi, ce n'est pas que j'éprouve de la tristesse, de l'effroi, bien que cela arrive, l'essentiel c'est que je suis un homme mort, non vivant. Je t'aime trop en ton absence. A la bêtise... (*Juin* 1867).

Elle

Il nous arrive si rarement de parler ensemble de quoi que ce soit. Je vis pour les enfants et repliée sur mon insignifiante personne. (Septembre 1867).

Lui

Je fus ébloui par la révélation de la vérité et j'obtins des réponses complètes aux questions : quel est le sens de ma vie ? Et le sens de la vie des autres ? (*Quelle est ma foi ?*).

Elle

Hélas ! il écrit des espèces de dissertations religieuses, il lit et pense jusqu'à y gagner des maux de tête, et tout cela pour arriver à établir qu'il y a discordance entre l'Eglise et l'enseignement de l'Evangile (Novembre 1879).

Je couds, je couds jusqu'à me sentir mal, jusqu'à sombrer dans le désespoir ; j'ai des spasmes dans la gorge, je souffre des maux de tête, je suis triste et je continue à coudre. Il y a énormément de travail, et je n'en vois pas la fin : sept personnes, et moi la huitième. (1879).

Lui

Durant dix-huit ans, depuis mon mariage avec Sophie Bers jusqu'à ce que j'appellerai « ma naissance morale », j'ai vécu d'une vie de famille régulière et honnête. (1882).

Elle

Il m'est arrivé de me sentir seule, mais jamais autant qu'à présent. Je vois si clairement, je sens si vivement que personne ne veut de moi et que je n'intéresse personne ! (1882).

Lui

Vous ne pouvez imaginer à quel point je suis seul, à quel point mon vrai moi est méprisé par tous ceux qui m'entourent (1882).

Elle

...Je regrette beaucoup que tu me racontes si rarement tes pensées : cela m'aurait été nécessaire et m'aurait fait du bien moralement. Tu dois croire que je suis butée et têtue, et moi je sens que ce qu'il y a de bon en toi passe peu à peu et en partie en moi, ce qui me rend la vie plus facile. (Août 1880).

Lui

Je suis très triste sans toi, chère amie, je m'inquiète qu'il ne t'arrive quelque chose. Je crains que tu ne t'exténues outre mesure... Adieu, ma chérie, adieu, moitié de mon âme, et de ma chair. Je ne désire qu'une chose : nous revoir sans rien regretter. (*Août* 1881).

Elle

A ma mauvaise humeur vient s'ajouter comme tous les mois ma peur habituelle de la grossesse. (Octobre 1883).

Lui

J'ai rêvé que ma femme m'aimait. A quel point tout cela était devenu facile, clair. Rien de pareil en réalité. Voilà ce qui détruit ma vie. Je ne tente pas d'écrire. Il est bon de mourir. (*Mai* 1884).

Elle

Léon est venu me trouver, nerveux, sombre au dernier degré... Son visage était effrayant. Jusqu'à ce jour nous étions bien ensemble, pas un mot désagréable n'avait été échangé entre nous, rien, exactement rien... « Je suis venu te dire que je veux me séparer de toi, je ne puis vivre ainsi. Je pars pour Paris ou pour l'Amérique... » Tu le comprends, Tania : si la maison s'était effondrée sur moi, j'aurais été moins surprise. Je lui demandai, stupéfaite : « Qu'est-il arrivé ? — Rien, dit-il, à force de charger le char, le char s'arrête, le cheval ne tire plus. » Comment je puis bien charger le char,

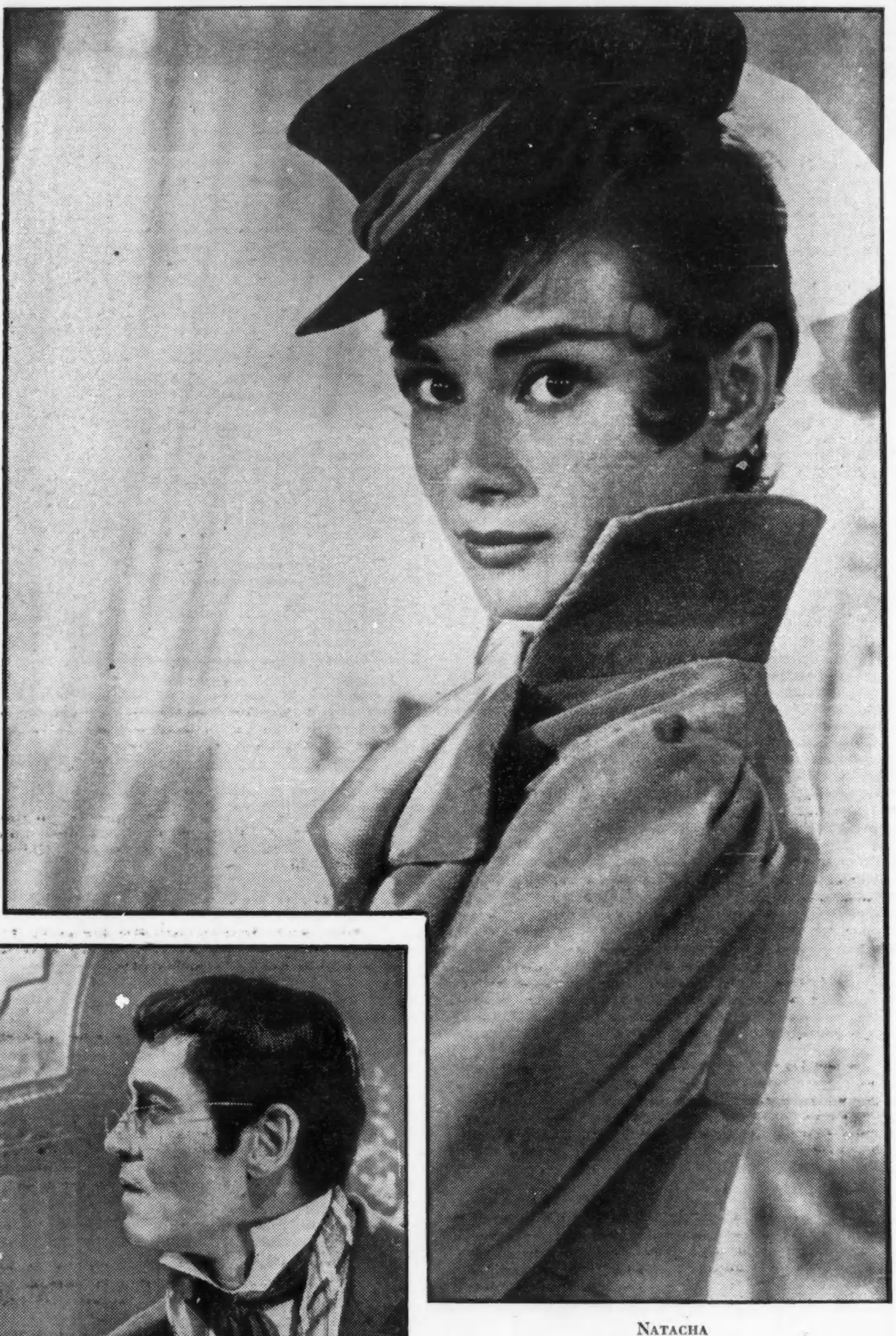
ET MARIAGE

une femme qui aime. » (Henri de Montherlant.) Pendant ce temps, Tolstoï est obsédé. Il rêve qu'il lutte à bras-le-corps avec sa femme. Il croit l'apercevoir la nuit fouillant dans ses papiers. Agonisant, il fait masquer la fenêtre parce qu'il croyait apercevoir une figure de femme cherchant à le regarder. Parmi ses derniers mots, il dira sur son lit de mort, et parlant de son mariage : « *Nous avions mal pris nos mesures.* » Quant à Sophie Bers, mourante, elle devait dire, elle, un seul mot : « *Pardon* », que les commentateurs n'ont pas fini d'interpréter.

Peut-être l'ironie la plus bouleversante de cette mésentente tragique est-elle que pendant sa période de misogynie, Tolstoï écrivit ses œuvres les plus achevées. Deux brefs récits qui sont des sommets : *La mort d'Ivan Illitch* et *Maître et Serviteur*. Deux récits qui résument le génie de Tolstoï, donnent sa vraie mesure, et qui constituent pour ceux qui voudraient connaître son œuvre les meilleures des introductions. Ce christianisme social, cet évangélisme messianique qui valurent à Tolstoï d'être excommunié, devaient profondément influencer des hommes comme Gandhi, Einstein, Gorki, Romain Rolland, et aujourd'hui, comme Roger Martin du Gard, Louis Guilloux, Silone et Albert Camus. Ce sont les récits de la pitié et de la tendresse humaine, écrits par un homme qui se sentait, au crépuscule de sa vie, monstrueux à l'égard de sa compagne.

Léon Tolstoï et sa femme ont tenu, tout au long de quarante-huit ans de ménage, un « journal intime » où ils ont noté leurs impressions quotidiennes.

La confrontation de leurs notes constitue le plus tragique des romans signés Tolstoï.



voilà ce que j'ignore. Puis ce furent des cris, des reproches, cela allait en croissant. Je laissai passer l'orage et ne répondais presque rien. Je voyais bien que j'avais affaire à un fou... Tu comprends, je me pose souvent cette question, jusqu'à en devenir folle: en quoi suis-je coupable ? Je n'ai pas quitté la maison, j'ai travaillé à la préparation de l'édition jusqu'à trois heures du matin... J'étais tranquille. Je les aimais tous tant. Je pensais à tous. Et pourquoi ? (1884).

Lui

Je suis allé me baigner et suis revenu gai

Le prince André et Pierre Bézoukov
Mel Ferrer et Henry Fonda

et bien-portant. Soudain ma femme m'a fait des reproches absurdes au sujet des chevaux dont je n'ai pas besoin et dont je voudrais me défaire. Je n'ai rien dit, mais cela m'a été terriblement pénible ; je suis parti et voulais m'en aller pour toujours, mais sa grossesse m'a obligé, à mi-chemin de Toula, à revenir en arrière... Jusqu'à ma mort elle restera telle une meule accrochée à mon cou et à celui des enfants. Il doit sans doute en être ainsi. Il faut apprendre à ne pas couler avec une meule au cou. Et les enfants ? Probablement, tout cela est-il nécessaire. Je souffre uniquement parce que je suis myope. Je l'ai calmée comme une malade.

...Le concubinage avec une femme étrangère d'esprit, c'est-à-dire avec elle, est terriblement dégoûtant. (*Juillet* 1884).

Elle

J'attribue toutes ses explosions de nerfs, son insomnie et son humeur sombre à l'alimentation végétarienne et à un travail physique au-dessus de ses forces. (Décembre 1885).

Combien peu sympathiques sont ceux qui ont adhéré à la doctrine de Léon. Pas un seul homme normal. (Juillet 1886).

La journée entière, tous les enfants sont souffrants, chacun à sa façon : Macha a des douleurs intestinales, Tania souffre de l'estomac, Micha a mal aux dents, Vanitchka a une éruption de boutons, Andrucha a de la fièvre et vomit... (Février 1889).

Natacha
Audrey Hepburn

Lui

Je suis venu au monde et dois vivre non pas pour ma famille, mais pour Dieu. (*Juin* 1890).

Elle

Que Dieu et les hommes me pardonnent la condamnation, qui n'est pas charitable mais qui vient d'une mère, que je prononce contre mon mari en tant que père de mes enfants ; je ne puis pas ne pas le condamner, j'ai trop souffert et ai trop bien vu plus tard, surtout chez mes derniers enfants, les conséquences du fait qu'ils n'ont pas eu de père. (Souvenirs sur Vanitchka).

Lui

Vous voyez en moi un écrivain qui a excellemment dépeint le bal, les courses et la chasse, mais qui à présent dit et écrit des choses étranges et point intéressantes et qui, pour rien au monde, ne pourrait indiquer ce que nous, simples jeunes gens, devrions faire. Vous, mes proches, êtes particulièrement bornés et cruels sous ce rapport. (*Lettre à son fils Mikhaïl*, 1895).

→

GUERRE ET PAIX... ET MARIAGE

Elle

...Jamais je ne me suis sentie plus seule au sein de ma famille... Léon a rompu avec moi toutes relations. Pourquoi ? Lorsqu'il est malade, il accepte mes soins comme une chose due, mais avec froideur, rudesse, et seulement dans la mesure où il a besoin de cataplasmes, de clystères, etc. J'aurais tant voulu, ne fût-ce que dans une faible mesure, entrer avec lui en relations spirituelles. J'ai tendu toutes mes forces dans ce sens. J'ai lu son journal en cachette. Je voulais à tout prix comprendre, découvrir ce que je devais faire pour pénétrer dans sa vie, ou que lui-même me suggérât le moyen qui pourrait nous réunir... Autrefois, c'était moi qui recopiais tout ce qu'il écrivait. J'y trouvais de la joie. Aujourd'hui, il me cache minutieusement tout et confie à ses filles le soin de recopier tous ses manuscrits. Il me tue systématiquement, il m'écarte de sa vie personnelle, ce qui me fait un mal affreux. Il m'arrive dans ma solitude d'avoir des accès de rage et de désespoir. Je voudrais me tuer, m'enfuir, je ne sais où, m'éprendre de quelque autre, tout plutôt que de vivre avec un homme dans lequel il n'y a que sensualité, ce que si longtemps je me suis refusée à comprendre... Si seulement j'avais quelqu'un qui me témoignât un peu de sympathie. Les jours, les semaines, les mois passent, sans que Léon et moi échangions une seule parole. (Novembre 1890.)

Lui

Elle croit que je ne l'aime pas parce qu'elle n'est pas venue à moi. Ne le pense pas. Je t'aime encore davantage, je comprends tout et je sais que tu ne pouvais pas venir à moi et que c'est pour cela que tu es restée solitaire. Pourtant tu n'es pas seule. Je suis avec toi, je t'aime telle que tu es, je t'aimerai jusqu'à la fin, on ne peut pas aimer davantage. (*Octobre* 1895).

Elle

Mon mari n'est pas mon ami, il a été par moments et surtout sur son vieil âge un amant passionné. (Juillet 1897).

Copié aujourd'hui le livre de Léon, De l'Art, **où il est parlé à tout moment avec indignation de la trop grande participation de l'amour (manie érotique) à toutes les œuvres d'art ; et Sacha me dit ce matin : « Ce que papa est gai aujourd'hui ! et tout le monde est gai à cause de sa gaieté ! » Si elle savait seulement que papa est toujours gai à cause de ce même amour qu'il nie.** (Août 1897).

Lui

Ces temps derniers, éprouvé beaucoup de sentiments pénibles. Seigneur, Père, délivrez-moi de mon corps dégoûtant... (*Juillet* 1896).

Elle

De nouveau écrire le menu : potage printanière, oh ! ce que cela m'ennuie. Trente-cinq ans durant, chaque jour : potage printanière... (Juin 1897).

Voilà le moment venu, après trente années de mariage, où la différence de nos âges se fait sentir. Il est un vieillard. Il lui faut le calme, le silence. Les enfants ne font que lui peser, il n'a pas besoin de sa femme, et moi je suis peinée de vivre séparée de lui, j'éprouve toujours de l'intérêt pour la vie de mon mari et de mes filles, tout me touche, je ne possède pas encore la quiétude sénile. (Novembre 1892).

Lui

Je suis allé chez elle. Ce fut une scène de folie. « Douchan l'a empoisonnée », etc. Je suis fatigué, je n'en peux plus, je me sens tout à fait malade... Pour le moment je désire seulement me tenir à l'écart et n'y participer en rien. Je ne peux faire rien d'autre, cependant j'ai déjà sérieusement songé à fuir. Eh bien, fais montre de ton esprit chrétien. *C'est le moment ou jamais.* J'ai terriblement envie de partir. (*Août* 1909).

LÉON ET SOPHIE TOLSTOI
« Si elle savait combien elle empoisonne mes dernières heures »

Leur fille Alexandra

Conformément au désir de papa, le perroquet apprend à dire : Aime toute le monde... » (Mars 1909).

Lui

Si elle savait et comprenait combien elle seule empoisonne mes dernières heures, mes derniers jours, mes derniers mois... Pourtant je ne sais pas le dire et je n'espère point que des paroles, quelles qu'elles soient, puissent avoir sur elle une influence quelconque (*Août* 1909).

Si tu es inquiète à l'idée que les biographes futurs hostiles à toi puissent se servir de mon journal, et de tous les passages où, sous l'influence du moment, je raconte nos dissensions et altercations, alors, si tu ne vois pas qu'une pareille expression de sentiments passagers dans mon journal, ainsi que dans le tien, ne peut donner une image exacte de nos véritables rapports, si tu en as peur quand même, je suis heureux de cette occasion pour exprimer dans mes notes, ou plutôt dans une lettre adressée à toi, ma véritable attitude à ton égard et mon appréciation de ta vie.

...Je n'ai pas cessé de t'aimer comme je t'ai aimée dès ma jeunesse, malgré les différentes raisons de refroidissement, et je t'aime toujours. Les raisons du refroidissement (je ne parle pas de ceux qui se fondent sur les rapports sexuels, car leur arrêt ne pouvait servir qu'à éloigner les expressions fallacieuses d'un amour authentique), ces raisons étaient les suivantes : premièrement, mon éloignement de plus en plus grand de tous les intérêts de la vie séculaire et le dégoût que ceux-ci provoquaient en moi, tandis que tu ne voulais ni ne pouvais t'en séparer, ne possédant pas dans ton âme les principes qui m'ont amené à mes convictions, chose bien naturelle et que je ne te reproche pas. Cela en premier lieu. Deuxièmement... durant ces dernières années, ton caractère est devenu de plus en plus irascible, despotique et immodéré... Troisièmement, la cause principale et fatale, et dont ni toi ni moi ne pouvons également être rendus coupables, c'est une opposition totale, dans notre compréhension, du sens et du but de la vie... Afin de ne pas me séparer de toi, je m'étais soumis dans mon genre d'existence à des conditions de vie pénibles pour moi ; mais quant à toi, tu considérais cela comme autant de renoncements à mes opinions, et ce malentendu qui existait entre nous grandissait de plus en plus... Le fait est qu'en dépit de tous les malentendus qui ont eu lieu, je n'ai pas cessé de t'aimer ni de t'apprécier. Pour ce qui est de mon appréciation de notre vie commune, elle elle est la suivante : moi, un homme dévergondé, profondément vicieux sous le rapport sexuel et plus très jeune, je t'ai épousée, toi, jeune fille de dix-huit ans, pure, bonne et intelligente, et malgré mon passé sale et vicieux tu as vécu avec moi presque cinquante ans en m'aimant, d'une vie laborieuse et pénible, en mettant au monde, allaitant, éduquant et soignant des enfants et me soignant aussi, sans te laisser entraîner par les tentations qui pouvaient si facilement surprendre n'importe quelle femme dans ta situation, forte, bien-portante et belle. Pourtant tu as vécu de telle sorte que je ne peux rien te reprocher. Quant au fait que tu ne m'as pas suivi dans mon mouvement spirituel exceptionnel, je ne peux pas t'en adresser des reproches et je ne le fais pas... (*Juillet* 1910).

Leur fille Tatiana

Je puis affirmer sans crainte de me tromper : non seulement l'amour de mes parents l'un pour l'autre n'avait en rien diminué, mais les souffrances éprouvées en avaient augmenté la force.

CLUBMAN
390, rue Saint-Honoré
près rue Royale
chemiserie italienne
CADEAUX EXCLUSIFS

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Ceci intéresse les utilisateurs de mazout
Les Ets ROLLET, fabricants du fameux « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, viennent de mettre au point un produit destiné aux usagers des appareils au Mazout. C'est le « Diablotin-Mazout », produit liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans aucun dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez les droguistes.

POUR 1/2 LITRE
BOUILLON KUB
LE BOUILLON INDISPENSABLE EN CUISINE
SPEDIC V

THÉATRE

Dilettante de l'aventure

APRES avoir été figurant, acteur, directeur de tournées, chanteur de boîtes de nuit, après avoir doublé plus de cent films, le directeur de la « Série Noire », Marcel Duhamel, tente une nouvelle expérience.

Inquiet, il regarde évoluer les personnages auxquels il vient de donner un corps. Il les a sortis d'un best-seller mondial, pour les faire surgir sur la scène du théâtre de l'Ambigu et, cette semaine, les spectateurs pourront dire si c'est bien le même soleil de Georgie qui illumine *Le petit arpent du Bon Dieu* et le boulevard du crime, si c'est bien Caldwell qui s'exprime par la bouche de Ty-Ty, de Griselda ou de Darling Jill.

En passant par *La Route au tabac*, qu'il avait traduite, Marcel Duhamel est arrivé au *Petit arpent du Bon Dieu*, et de ce livre, tiré à 8 millions d'exemplaires, il a fait une pièce de théâtre, parce que le théâtre est un élément qu'il connaît bien et parce que Caldwell est son ami.

Comme Caldwell, poussé par le goût du non-conformisme, Marcel Duhamel a fait de sa vie une incessante tentative.

Commis de restaurant en Angleterre à 15 ans, soldat à Constantinople à 20 ans, surréaliste avec Prévert et Tanguy à 25 ans, Marcel Duhamel a reconnu parmi les paysans de Caldwell les hommes habités par une fièvre qui, en vivant tout simplement, les pousse à dénoncer le monde.

Depuis dix ans qu'il s'occupe de la plus importante collection française de romans policiers, la vie de Marcel Duhamel est étrangement stable. En introduisant en France Peter Cheyney et James Hadley Chase, Marcel Duhamel a créé la « Série Noire » (le titre est de Jacques Prévert) ; il a installé au sein d'une grosse usine d'édition une petite fabrique autonome où, bon mois, mauvais mois, cinq romans policiers sont tirés à 40.000 exemplaires. Une affaire sûre qui emploie une trentaine de personnes et que Marcel Duhamel surveille d'un œil. L'autre œil est en vacances ou en quête d'imprévu.

Pour ce monsieur flegmatique, qui ressemble un peu au duc de Windsor, un peu à Jean Servais, l'imprévu, aujourd'hui, c'est ce retour au théâtre par les voies détournées de l'adaptation.

★

Tisane ou philtre d'amour

THÉ ET SYMPATHIE

pièce en trois actes de Robert Anderson, adaptation de Roger-Ferdinand, au Théâtre de Paris.

DANS ce collège américain, Tom apparaît comme un garçon exceptionnel : tendre, sentimental, musicien, plus ami de la culture que des jeux violents. Comme il se tient à l'écart, il suffira d'un incident équivoque pour qu'on le croie à l'écart aussi sur le plan sexuel, qu'on le raille et qu'on le brime. Si le professeur chez lequel il loge, Bill Reynolds, qui est sportif, lui, trop sportif, n'est pas le dernier à le persécuter, au contraire sa jeune femme, Laura Reynolds, est attirée par Tom et elle incline à lui montrer un peu plus que les petites attentions — thé et sympathie — qui sont de règle dans leur situation. Laura, elle aussi, est sensible, artiste, solitaire.

La pièce est faite du mouvement de ces deux solitudes qui se cherchent et finalement se rejoignent. Laura prouvera au jeune Tom qu'il est bien un homme comme les autres, en lui donnant sa première leçon d'amour. Et elle rappellera à son mari avant de le quitter que ce ne sont pas toujours ceux qui crient « virilité, virilité » qui sont à l'abri de tout soupçon.

La pièce de M. Robert Anderson, qui semble fort bien adaptée par M. Roger-Ferdinand, ne s'écarte pas des conventions ordinaires de la comédie psychologique. Elle est plus audacieuse en apparence qu'en réalité, puisqu'elle esquive en somme tout problème sexuel plus complètement encore que *Sud* ou que *Les Œufs de l'Autruche*. Mais elle retient l'attention par le mouvement, la variété des scènes ingénieusement soulignée par le décor à deux étages de M. François Ganeau et par le travail de M. Jean Mercure. Elle est de ton juste et pleine de tact.

Et la justesse, le tact sont aussi les grandes qualités de Mme Ingrid Bergman. Elle est belle, d'une noblesse d'allure sans défaillance, elle joue à peine, mais elle habite le décor, elle est dans la peau de Laura. Et les scènes scabreuses (il s'agit après tout d'un dépucelage en trois actes et quatre tableaux), elle sait les prendre sur un ton qui exclut tout sourire ou tout ricanement. Ce n'est pas une actrice de cinéma qui fait du théâtre : mais une grande comédienne qui passe la rampe comme elle crève l'écran. M. Jean-Loup Philippe dans le rôle de Tom est tout à fait digne de sa partenaire, ce qui n'est pas un mince éloge.

GIULIETTA MASINA
Verdi.

★

L'ombre d'une tragédie

LES LÉPREUX

quatre tableaux d'Anna Langfus. par la Compagnie Sacha Pitoeff au Théâtre d'Aujourd'hui.

UNE famille de Juifs polonais vit clandestinement dans un appartement pendant l'occupation. Deux tableaux nous peignent minutieusement leur existence faite de craintes, de précautions, de menues querelles, d'immenses souffrances. Un troisième nous raconte leur extermination, un quatrième constitue une sorte d'épilogue amer. Mais il ne suffit pas d'emprunter une situation dramatique à la réalité pour faire un drame au théâtre. Tout est raconté avec un réalisme extrêmement plat, rien de ce qui est vrai n'a de force théâtrale, et tout ce qui est théâtral paraît conventionnel. La bonne volonté de Mme Langfus, le sujet qu'elle traite, la probité de la réalisation de M. Sacha Pitoëff, le talent de Mme Marie Mergey, tout cela appelle la sympathie, mais ne suffit pas à nous émouvoir, même si nous nous en voulons de notre insensibilité.

GIULIETTA MASINA
Napoléon.

★

La première pomme

L'ARBRE

de Jean Dutourd, au Petit Marigny.

C'EST une pièce de jeunesse de M. Jean Dutourd, publiée il y a quelques années et refusée par tous les directeurs de théâtre, dit-il. L'œuvre est sympathique parce qu'elle a de l'ambition, le courage de s'attacher à un grand sujet : le mystère de la chute selon la Genèse, mais elle décevra probablement aussi bien les admirateurs du Jean Dutourd d'hier que ceux du Jean Dutourd d'aujourd'hui.

Le Créateur, Gabriel, Adam, Eve et le serpent tiennent une sorte d'interminable conférence à cinq pour savoir s'il faut croquer la pomme. Tout le mal vient de ce que l'homme pense librement au lieu de se soumettre au Père par l'adoration. Et déjà l'arbre de la connaissance se nourrit de la pensée de l'homme et une racine de cet arbre est allée soulever la pierre qui retenait le serpent en prison. Dieu souhaite une création immobile, le serpent un retour de la création au néant : entre les deux, Eve choisit Adam et Adam choisit la liberté.

Tout cela relève d'une théologie incertaine et confuse ; la langue est souvent belle, quoique sans poésie, et l'action reste languissante. Les efforts de Mlle Lasquin, de MM. Calvé et Reybaz n'arrivent pas tout à fait à retenir notre attention. M. Jean Dutourd a conquis un très nombreux public grâce au *Bon beurre* et plus récemment grâce à cette stratégie à la sapeur Camember qu'il a exposée dans *Les Taxis de la Marne*. Il sait l'art de fustiger délicieusement une bourgeoisie qui ne peut en vouloir à ce fils frondeur, mais soumis. C'est sa meilleure veine, et elle doit lui permettre au théâtre aussi de prendre sa revanche.

GIULIETTA MASINA
Au féminin

CINÉMA

Quatre ans après

LES FEUX DU MUSIC-HALL

Film italien de Federico Fellini et Alberto Lattuada, avec Carla del Poggio, Giulietta Masina et Peppino de Filippo (Monte-Carlo).

BIEN qu'il ne sorte que maintenant à Paris, *Les Feux du Music-hall* est un film vieux de quatre ans, la première mise en scène, en fait, de Federico Fellini. Et il ne faut pas l'oublier. Car, depuis 1952, on a pu voir *Courrier du cœur*, *Les Vitelloni*, *La Strada* et *Il Bidone*, et tous ces films nous ont rendu si familiers l'art et l'univers de Fellini qu'on risque de ne plus apercevoir l'originalité profonde de ce premier essai.

On a l'impression qu'avec *Les Feux du Music-hall*, Fellini se répète. Or, au contraire, il innove ; c'est depuis, qu'il s'est répété. Ces artistes minables à la suite desquels Fellini nous

→

A voir

A voir :
● **Chaud et froid** (retour à Crommelynck) ● **Ce fou de Platonov** (un inédit de Tchékhov) ● **Misère et noblesse** (un vaudeville napolitain) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner plus Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Irma la douce** (comique bon enfant) ● **Le mal court** (savoureux Audiberti) ● **L'Amour des quatre Colonels** (les gaietés de l'occupation) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **L'Homme, la Bête et la Vertu** (Pirandello chez Létraz).

URSULINES 10, rue des Ursulines ODE. 39-19
OMBRES EN PLEIN JOUR
« UN CAYATTE NIPPON » - v. o. -

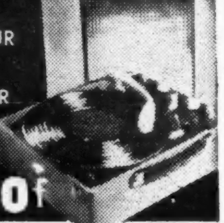
AGRICULTEURS 8, rue d'Athènes TRI. 96-48
ELENA ET LES HOMMES
JEAN RENOIR INGRID BERGMAN

CAUMARTIN 17, rue Caumartin OPE. 81-50
A L'EST D'EDEN - v. f. -
JAMES DEAN

Chasseurs sachez chasser
Mais quand pleine est la gibecière
Sachez aussi vous délasser
En allant aux Folies-Bergère

AVENUE . VENDOME
5, Rue du Colisée 32, Avenue de l'Opéra
LE TOIT
de VITTORIO DE SICA

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
UN FILM HONGROIS
Quelque part en Europe
en v. o.

UN NOUVEL
Électrophone portatif
SENSATIONNEL
Toute la Gamme du Son
TOURNE-DISQUES 3 VITESSES
plus
AMPLIFICATEUR
plus
HAUT-PARLEUR DÉTACHABLE
le tout
14.750 f

EN VALISE DE LUXE
Moteur asynchrone 110/220 volts ★ 2 pointes en saphir véritable (une pour les microsillons, l'autre pour les disques ordinaires) ★ Cellule Piezo réversible avec protection des saphirs ★ Bras extra-léger en plastique moulé (10 gr.) ★ Changement de vitesses (78, 43 et 33 1/3 tours) et réglage de pression pour chaque vitesse ★ Plateau équilibré de précision, friction caoutchouc ★ Potentiomètre logarithmique interrupteur contrôlant le pilot-light ★ Amplificateur 3 lampes ★ Haut-Parleur détachable ★ Courbe de réponse high-fidelity 40 à 15.000 hertz ★ Mallette de luxe en maroquin gris clair

Adressez les bons de commande à la GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, 222 rue de Rivoli, Paris *Mais vous pouvez aussi nous rendre visite* : à PARIS : 4, rue de Vienne ou 49, rue Vivienne • LILLE : 9, pl. de Béthune • LYON : 23 pl. des Terreaux STRASBOURG : 52 r. du Vieux-Marché-aux-Poissons
GARANTIE contre tout vice de fabrication. DROIT DE RETOUR
BON DE COMMANDE
Veuillez m'envoyer l'électrophone [illegible] : Je vous règle :
□ Comptant : 14.750 f. Ci-joint 15.250 f. (14.750 frs + 500 frs de frais d'envoi). Si après essai, je vous retourne l'appareil dans les 5 jours qui suivront la réception, je serai immédiatement remboursé. *
□ En 2 versements : 14.950 f. Ci-joint acompte de 5.000 f. + 500 f. de frais d'envoi, soit 5.500 f. Je vous règlerai le solde soit 9.950 f., 5 jours après réception sauf si après essai, je vous renvoie l'appareil dans les mêmes délais, auquel cas l'acompte versé me sera immédiatement remboursé. *
Ci-joint □ chèque □ mandat-lettre □ chèque postal à v/C.C.P 7.120.00 Paris
Cochez ci-dessus ☒ formule et règlement adoptés.
NOM
ADRESSE
EX-12-2

→

fait errer de village en village, ce sont déjà les pitoyables forains de *La Strada* et tel grotesque souper chez un richissime provincial préfigure le réveillon d'*Il Bidone*, comme la promenade nocturne de Kecco dans les rues désertes de Rome esquisse à l'avance les interminables déambulations des « vitelloni ».

Prémices d'une œuvre que Fellini désormais raturera inlassablement, ce film a la saveur et aussi les faiblesses des brouillons. L'intrigue vagabonde longuement avant de s'engager dans les ornières de la convention ; les personnages sont plus souvent des silhouettes humoristiques ou nostalgiques que des êtres de chair et de sang. Et l'on ne se passionne que modérément pour les déboires de ce Kecco, comédien raté et prétentieux, amoureux d'une petite ambitieuse qui l'abandonne quand elle n'a plus besoin de son aide.

Mais toute la personnalité de Fellini éclate déjà dans ces images (malgré la collaboration que lui apporte un autre réalisateur, Alberto Lattuada), ces traits où la satire le dispute à la poésie et à la cocasserie, ce goût pour les êtres qui ne savent pas réussir dans la vie et qu'écrase le poids de la solitude, cette atmosphère qui mêle à la fois Chaplin et les néo-réalistes.

Les Feux du Music-hall est un peu à *La Strada* et à *Il Bidone* ce que *Jean Santeuil* est *A la Recherche du Temps perdu*. Et les admirateurs de Fellini ne manqueront pas d'aller voir ce film attachant, sinon parfait.

★

DIANA DORS
Prison

DIANA DORS
Vison

Vamp en sarrau

PEINE CAPITALE

Film anglais de J. Lee Thompson, avec Diana Dors (Marbeuf).

ETRANGE gageure : prendre la vedette la plus ridiculement sophistiquée de toute la Grande-Bretagne, la caricature blonde de Gina Lollobrigida, pour l'habiller durant tout un film, de l'informe sarrau gris des condamnées à mort.

L'intrigue, calquée sur un authentique fait divers, le crime et l'exécution du mannequin Ruth Ellis, est d'une simplicité tout aussi spartiate. Diana Dors est une femme qui, dans une crise de jalousie, a tué sa rivale. Elle est arrêtée, jugée, condamnée à la peine capitale. Son recours en grâce lui est refusé, et c'est la longue lutte contre la peur de plus en plus pressante de mourir, pendant des jours qui se transforment en heures, en minutes, en secondes.

La mise en scène sobre et soignée évite au film de tomber dans un ridicule ou une sensiblerie également insupportable. Diana Dors, par miracle, ne fait pas rire, et si elle fait pleurer, ce n'est pas plus qu'il ne faut.

Bref, une tentative qui n'a rien de déshonorant. Mais on ne comprend toujours pas l'intérêt qu'il y avait à la faire reposer sur les épaules trop savoureusement dodues de la plus extravagante des vamps britanniques.

A voir :

En exclusivité :
● **Les Feux du music-hall** (un brouillon de Fellini) ● **Ombres en plein jour** (le cinéma justicier) ● **Richard III** (au service de Shakespeare) ● **Et Dieu créa la femme** (si vous n'avez jamais vu B. B.) ● **Le Toit** (deux cœurs sans chaumière) ● **Un condamné à mort s'est échappé** (pudique Bresson) ● **La traversée de Paris** (à cause de Bourvil) ● **L'Homme qui en savait trop** (le dernier Hitchcock).

Nous vous rappelons :
● **Elena et les hommes** (Agriculteurs, Cinevog Saint-Lazare) ● **Le Ballon rouge** (Raimu) ● **Gervaise** (Royale, Cinémonde Opéra, Royal-Haussmann, Ritz) ● **Sourires d'une Nuit d'Eté** (Bonaparte) ● **A l'Est d'Eden** (Ciné Panthéon, v. o.) ● **Arsenic et Vieilles Dentelles** (Studio Bertrand) ● **L'Etrange Sursis** (Pagode) ● **Jules César** (Celtic) ● **Mais qui a tué Harry ?** (Ciné Etoile) ● **La Ruée vers l'Or** (Bosquet-Gaumont) ● **Quelque part en Europe** (Ranelagh).

MUSIQUE

Le dix-huitième

LA semaine dernière, dix-huit pianistes se sont fait entendre à Paris, soit en solistes, soit avec orchestre. Sur ces dix-huit pianistes, dix-sept ont joué des œuvres de compositeurs morts ; un seul, Klaus Billing, a osé présenter un programme contemporain.

Cet événement a eu lieu salle Chopin, en présence à peine d'une cinquantaine d'auditeurs.

Tout ce que Billing a joué n'était évidemment pas de valeur égale. Détachons les *Variations* opus 13, de Henze, datant de 1950, d'une fantaisie sonore, mélancolique et rythmique inépuisable ; une *Sonate* de Werner Egk, dans la forme des anciennes suites, pleine de charme et d'humour, et qui montre la tendresse du compositeur pour nos grands clavecinistes ; une *Sonate* de Blacher, opus 39, aux recherches rythmiques très intéressantes.

De compositeurs un peu plus anciens, mais du XX[e] siècle encore, Billing a présenté une splendide *Sonate* de Scriabine, ce précurseur de tendances musicales fort actuelles, et trois des douze *Etudes* de Debussy, l'œuvre pianistique la plus achevée, la plus prophétique et aussi la moins connue de celui qui, de plus en plus, et à côté de Schoenberg, apparait comme le chef de file de toute la musique de notre temps.

EXPOSITIONS

Fidélité au visible

ROGER CHASTEL

Galerie Galanis, rue La Boétie, jusqu'au 1[er] janvier.

DES « yeux plus vastes que la terre » — ceux-là mêmes qu'Eluard reconnaissait à Roger Chastel dans un de ses poèmes — nous restituent les vacances : quelques rochers, la mer, le vent et leurs jeux deviennent peinture grâce à l'un des rares figuratifs « vivants » de notre temps.

Mais que l'on ne cherche pas là l'effet ni le choc : Chastel est d'abord sensibilité, nuances, lente et sûre architecture, pudeurs même. Qualités qui font de Chastel l'héritier de la vieille école française, celle de Chardin, de Corot, de Bonnard. De Bonnard qui, sollicité en 1936 par la Société des Nations pour décorer le Palais de Genève, désigna justement Chastel à sa place...

Recherches d'espace, de lumière, de rythmes. En se poursuivant dans de multiples directions, Chastel tente, comme Fautrier ou Lapicque, de sauter le fossé creusé par l'abstrait dans l'univers pictural moderne. « Regard innocent qui trouble la lumière », ainsi que le disait encore Eluard ? Ou, au contraire, savante élaboration d'un univers ? Sa fidélité au visible procède des deux démarches.

Mais avec une sûreté et une qualité qui valurent à Chastel le grand prix de la Biennale de Sao Paulo.

DISQUES

Le choix de la semaine

HINDEMITH

Métamorphoses symphoniques sur des thèmes de Weber.

SCHOENBERG

Cinq pièces pour orchestre, op. 16. Orch. Symph. Chicago, dir. R. Kubelik (1 d. 30 cm. 33 t. FALP 369, Voix de son Maître).

UN quart de siècle sépare les deux ouvrages inscrits sur les deux faces de ce disque. C'est le plus ancien — celui de Schoenberg — qui est le plus hardiment avancé et ce fut une bonne idée que de dresser ainsi l'un contre l'autre un défenseur du système tonal et le créateur d'un univers nouveau qui, d'ailleurs, ne cesse de se transformer depuis qu'il existe.

L'interprétation de Kubelik rend justice à l'un et à l'autre : la certitude brillante des *Métamorphoses* s'oppose à celle, pathétique, lourde d'avenir, des *Cinq pièces pour orchestre*.

EXPOSITIONS
GALERIE LOUIS CARRÉ
DUFY
Tapisseries, Aquarelles, Dessins
10 AVENUE DE MESSINE

237 RUE St-HONORÉ - PARIS
Boler

TOUS LES MAITRES
DE LA PEINTURE
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TRÉMOIS-DE MUNTER
TOILES DE 4.000 à 24.000 F

Galerie RIVE GAUCHE - 44, rue de Fleurus
MARIE LAURE Peinture 1955-56

BERRI - LARDY - 4, rue des Beaux-Arts
Marcel Mouly Vernissage 15 décembre

Galerie MAEGHT
10 ANS D'ÉDITION

Galerie Denise RENE - 124, rue La Boétie
MORTENSEN
VASARELY
DECEMBRE

CONCERT
GAVEAU Samedi 15 décembre à 17 h. 30 (Kiesgen)
« Domaine musical »
MUSIQUE ELECTRONIQUE
Radio-Cologne - D. Tudor

LOUEZ VOS PLACES
LAB. 32-04
EUR 40-43
OMNIUM-THEATRES
5, Cour de Rome - Gare Saint-Lazare
Les meilleurs prix de tout Paris

CONCERTO
DISQUES
ELECTROPHONES
126, rue de Courcelles
Paris - 17e Car. 12-55

la
boîte à musique
DISQUAIRE A MONTPARNASSE
DEPUIS 1928
TOUS MICROSILLONS
ET ELECTROPHONES
Accueil - Choix - Conseils
OUVERT : 10 h. à 13 h. et 14 h. à 19 h. 30
Lundi : 14 h. 30 à 19 h.
138, bd Raspail, PARIS - 6e - LIT. 16-13

On vous en parlera : Un excellent feuilleton

QUI J'OSE AIMER

par Hervé Bazin.
(Grasset, 254 p., 600 fr.)

HERVÉ BAZIN

« RIEN de plus étroit que ma géographie sentimentale ! Département de la Fouve, chef-lieu Maman, sous-préfectures Berthe et Nathalie. Le reste c'était l'étranger... » « Mon Isa, mon Isetta, ma petite voiture... » Non ça n'est pas du Minou Drouet mais de l'Hervé Bazin, qui lui aussi fut en son temps jeune premier de la scène littéraire.

Et non sans raison : Hervé Bazin avait ce don des grands romanciers, réunir les contraires. « Vipère au poing » c'était un délire raisonné, l'insolence et la vénération, la grossièreté et le tremblement de la tendresse. C'était aussi un style curieux et inventif ; il arrivait même à ce brasseur de clichés, ce collectionneur de néologismes, d'atteindre, comme par miracle, au lyrisme.

Depuis lors Hervé Bazin n'a cessé de publier son recueil annuel : roman, poèmes ou nouvelles. Le dernier en date, « Qui j'ose aimer », est un feuilleton de premier ordre, mais une œuvre littéraire navrante.

L'histoire ? Le titre de l'article que lui a consacré le critique de « France-Dimanche » en donne assez justement le ton : « Elle avait pris, sans l'aimer, le mari de sa mère ». « Elle c'est Isa, jolie rouquine de dix-huit ans qui vit avec Belle sa mère, Berthe sa sœur retardée, et Nathalie la servante au grand cœur, dans une demeure campagnarde de la région nantaise. Tribu exclusivement féminine où règnent le bonheur et la bonne entente, jusqu'au jour où Belle, qui s'est remariée secrètement avec un jeune avocat, ramène à la maison son nouvel époux. Et aussitôt les filles et Nathalie se constituent en bloc haineux contre celui qu'on apercevait parfois en slip.

Cette présence mâle déchaîne une guerre d'amazones, parfois féroce, parfois ridicule, toujours bien conventionnelle. Pour donner des couleurs à son intrigue l'auteur, cependant, fait de son mieux : Belle tombe malade, c'est un lupus exenthématique qui lui dévore peu à peu la face. Réunis dans le même dégoût épouvanté au chevet de leur mère et épouse, Isa et Maurice renonceront à leur haine, jusqu'à se retrouver dans le même lit.

A cet épisode attendu succède une fin qui ne l'est pas moins : Belle mourra sans avoir appris la trahison, sans savoir que sa fille est enceinte de son mari. Mais, veuf, Maurice n'épousera pas Isa, le remords sépare les amants incestueux.

L'histoire est racontée par Isa, elle-même, avec ce luxe d'épithètes, ce ton forcé de drôlerie, cette profusion d'images excessives et crispées qui en font le pastiche d'un style, plutôt que ce style lui-même.

Chaque chapitre débute par une exclamation, chaque paragraphe, où l'on fulmine à toutes les lignes, par des invectives ou une image-massue. Tempête sous un crâne, tel est « Qui j'ose aimer ». Rien ne lasse autant le lecteur que cette fausse animation perpétuelle, fût-il tout disposé à admirer la nervosité et le ressort d'un style qui, lorsqu'il cesse de s'imiter lui-même, est encore l'un des plus vivants de ce temps.

CHRONIQUES

Les plaisirs simples

CONTRE L'OUBLI

par Henri Calet. Grasset. 221 pages. 570 francs.

HENRI CALET est mort le 14 juillet 1956, date dont il semble curieusement avoir eu la hantise. Dans son premier roman, *La Belle Lurette*, qui par bien des côtés est un livre autobiographique, il s'attribue comme date de naissance « le jour anniversaire de la prise de la Bastille ». En réalité, il était né le 3 mars. Un des héros de *Rêver à la Suisse* meurt durant « une nuit de fête nationale, sans faire de bruit ».

Avant sa mort, il avait préparé le recueil qui paraît aujourd'hui, *Contre l'oubli*. Le titre même est de lui. Quel sens déchirant ne prend-il pas en nous parvenant « de la part des amis d'Henri Calet ? » Mais Calet a voulu seulement exhumer, des journaux où il les avait publiés, une série d'articles parus de 1944 à 1948 dans *Combat*, *Terre des Hommes* ou *Réforme*. Cette fragile branche de son activité risquait d'être oubliée et il voulut redonner audience à ces pages en les réunissant en volume. Il agissait contre l'oubli, sans grande illusion peut-être, sachant bien qu'un article de journal n'est pas immortel et qu'il ne réinsufflait la vie à ses anciens travaux que pour un temps limité.

N'importe, il le fit et eut raison parce qu'en lisant ce livre on est pris par sa manière. Qu'il parle des gueules cassées, du retour des prisonniers de guerre ou des enfants perdus qui dorment sur les grilles du métro à Anvers ou à Barbès, une sensibilité discrète anime sa plume.

La façon dont il décrit son quartier, celui de la porte d'Orléans, l'exprime tout entier : il y met son amour des petites gens, des plaisirs simples, et sa fraternité de brave homme. Ecrivain déjà réputé, Henri Calet ne s'était pas éloigné des hommes qui lui avaient fourni ses principaux sujets de réflexion et c'est pour prolonger leur voix dont il était l'interprète qu'il voulait publier *Contre l'oubli*.

★

La République menacée

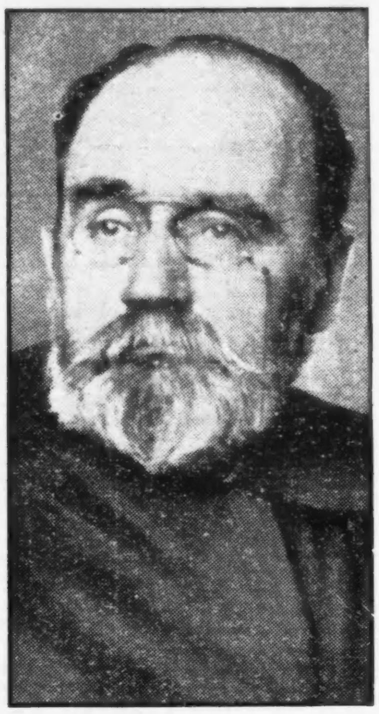
LA RÉPUBLIQUE EN MARCHE

chroniques parlementaires (1871) par Emile Zola. Ed. Fasquelles. 2 volumes.

« *C'EST toi, mon Paris, mon grand et beau Paris, que je veux d'abord saluer. Je reviens d'une ville lointaine où j'ai vu des hommes noirs dans une salle rouge disputer sans fin au chevet d'une malade. Je reviens d'un pays barbare, mélancolique comme un cimetière, où les hommes atteints du fléau monarchique se sont mis d'eux-mêmes en quarantaine.* »

Ces lignes, parues le 4 mai 1872 dans *La Cloche*, journal d'extrême gauche, donnent le « ton » de ces chroniques parlementaires de Zola que J. Kayser a réunies sous le titre *La République en marche*, et qui couvrent exactement la période, l'Assemblée de Bordeaux, et de Versailles, de la Défaite à la Commune.

Zola en 1870, n'était encore qu'un tout jeune romancier et un journaliste : c'est même par là qu'il avait commencé. Mais son œuvre germe en lui, et c'est au contact de l'histoire, du



EMILE ZOLA
Souffler l'orage

vaste bouleversement de la guerre, de la Défaite et de la Révolution qu'elle prend forme dans toute son ampleur. Ce n'est pas un hasard si les premiers tomes des *Rougon Macquart* sont contemporains de l'activité de journaliste parlementaire de Zola : il est là, en effet, aux premières loges, et il regarde non pas en chroniqueur timide, mais en artiste qui sait voir, derrière la comédie, une action dramatique et deviner la portée historique de l'événement qu'il regarde.

Ces deux volumes apporteront des lumières nouvelles sur cette « étrange défaite » et cette « drôle de paix », où l'on vit des députés proposer des arcs de triomphe pour les mobiles bretons qui venaient d'écraser la Commune, et Monsieur Thiers « rouler » tout le monde avec ses manières de « commère bavarde ». Au passage, on découvrira des portraits savoureux et parfois profonds : Victor

→

cadeau LAROUSSE
cadeau pour tous
*
Pour toute la Famille
Pour Monsieur, pour Madame, pour les Jeunes

un présent qui prolongera les étrennes chaque jour de l'année, en apportant dans un foyer ami ces renseignements utiles à tous : orthographe ou sens d'un mot nouveau, précision de date, citation exacte... ou simple plaisir de partir à la découverte au hasard de ses pages abondamment illustrées...

NOUVEAU
PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ

édition du cinquantenaire de l'ouvrage :
expérience d'un demi-siècle
alliée à une perpétuelle jeunesse
(plusieurs mises à jour par an) :
1.780 F. (t.l. incl.)

ANDRÉ PERRIN
LE PÈRE
PRIX RENAUDOT
néo
JULLIARD

Splendidement païen !

"A cent et mille romans où l'amour répète ses images et ses significations, Pieyre de Mandiargues oppose un seul récit qui fait crouler leur pile. Cet unique récit est d'une autre nature : splendidement païen".

C'est en ces termes que l'*Express* souligne la profonde originalité du nouveau roman d'André Pieyre de Mandiargues :

Le Lis de Mer

paru aux Editions Robert Laffont

JEAN-MARIE CAPLAIN

L'HOMME MARIÉ

« Ce livre n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. » Jean CATHELIN (Demain).

« Une étude magistrale de la masculinité... Il éclaire d'une lumière nouvelle les problèmes de la sentimentalité et de la sensualité de l'homme. »

Marcel PRIST (Nouvelle Gazette).

« Il est profondément neuf... Il ne cache rien : ni sur l'érotisme ou la jalousie, ni sur le plaisir ou le corps. »

(L'Express).

BUCHET-CHASTEL CORRÊA

Dans les kiosques de toutes les grandes gares de Paris et de province

LA NATION SOCIALISTE N° 6

Cahiers du communisme démocratique et national

Directeur politique : Auguste LECŒUR

PIERRE HERVE pose des questions à AUGUSTE LECŒUR

Intellectuels et ouvriers

Le n° 160 fr. - C.-remb. 170 fr., 31, r. Beaubourg

Abonnements : 1 an 1.000 fr. - 6 mois 600 fr.

C.C.P. Paris 14.125.51

Hugo est un *« Isaïe qui maudit et un Jésus qui promet la Rédemption »*, Louis Blanc *« ne parvient qu'à souffler l'orage »*. Mais surtout on comprendra l'indignation de Zola, un Zola qui, parfois, semble trouver par avance les accents de *« J'accuse »*, contre une Chambre anachronique, étouffante, tremblante de peur devant la Révolution, lâche devant la défaite, *« cette Chambre impolitique et têtue qui s'attarde volontairement dans la guerre civile avec une sorte d'horreur complaisante et satisfaite. »* La Chambre d'une Restauration manquée ; le combat des hommes de la génération de Zola aura été le combat pour une République toujours menacée.

DÉBUTS

Sur 175 romans publiés au cours de cette année en vue des prix, une cinquantaine sont œuvres de débutants. Les jurys s'en sont fort peu occupés. Mais un certain nombre méritent qu'on s'y arrête.

L'amour sans support

LE SOLEIL DE CAVOURI,

par Jean Blot. Edit. Gallimard. 315 pages. 690 francs.

LES circonstances exceptionnelles ne font pas naître, entre les individus, des conflits inédits, mais éclairent seulement ceux qui existeraient sans elles, et qu'elles ne font pas disparaître. Sans la lumière qu'elles projettent cruellement, certains de ces conflits seraient devenus supportables, et l'on aurait pu s'en accommoder, dans d'autres temps. Telle est l'expérience que fait Sylvain Clément, le héros de Jean Blot, quand, combattant des armées anglaises, il retrouve à Paris, en 1944, un père collaborateur et déchu qu'il voudrait aimer et qu'il méprise.

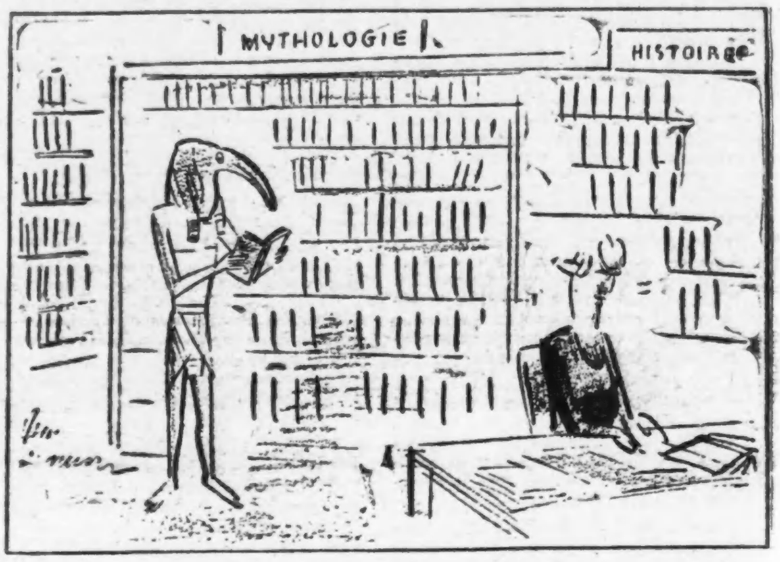
Séparé de ce père depuis des années, il avait nourri son enfance d'un amour sans objet. Et quand l'objet est là, l'amour se trouve sans support. Tout serait facile si une telle rencontre avait pour conséquence d'enlever à Sylvain Clément tout amour pour son père. Bien entendu, il n'en est rien.

Il cherche d'abord à se guérir. Puis il se résout à faire la seule chose qui lui soit possible : se prouver à lui-même qu'on a raison d'aimer son père. En Grèce, où son métier l'a envoyé, il rencontre un enfant qui lui présente le reflet de son propre drame: Iénaki aime son père, bien que celui-ci soit un assassin. Clément adopte le petit Grec et l'emmène en Angleterre, rêvant d'être un père parfait, aimé d'un fils qu'il a choisi. Il sait pourtant que cela est impossible.

Peut-être Iénaki et lui auront-ils seulement la chance de vivre leur drame dans la banalité, ce qui leur permettra non seulement de le supporter, mais peut-être d'y trouver une sorte de bonheur.

Autour de ce thème, dont la symétrie est peut-être un peu artificielle, Jean Blot a écrit un roman attachant et dense. Ce qui fait le centre de son livre disparaît le plus souvent derrière le simple récit des rencontres et des réflexions du narrateur. Ce que le point de départ de ce roman aurait de trop bien calculé est donc corrigé par un foisonnement qui fait perdre de vue le reste. Défauts et qualités se compensent. L'ensemble est séduisant.

Il interroge les visages des Pharaons, et Thoutmosis III, Ramsès II revivent devant nous, grâce à leurs momies miraculeusement préservées. Akhenaton (Amenophis IV), le réformateur, *« exemple sans égal d'abnégation devant tous les dangers qui menacent les novateurs de son espèce »*, termine cette galerie de portraits des Pharons. Il nous parle ensuite des grandes reines, Hatshepsout qui fit bâtir son admirable palais de Deir al bahari, Nefertiti, épouse d'Akhenaton, pour terminer par Cléopâtre et par un bref aperçu sur la civilisation gréco-égyptienne vouée par Alexandre. Emaillant son étude de poèmes d'amour, d'extraits



NEW YORK TIMES

HISTOIRE

Nefertiti et Cléopâtre

DES PYRAMIDES, DES SPHINX DES PHARAONS

Ed. Plon, 300 pages, 1.200 fr. par Kurt Lange

GRAND spécialiste de l'Egypte antique, Kurt Lange nous offre une très vivante étude de *« ce sol sans cesse pillé et profané, saturé d'histoires et de secrets »* en approfondissant les aspects religieux et privés de la civilisation des « deux royaumes », s'étendant de la préhistoire à la conquête d'Alexandre. Après avoir poursuivi la trace des premiers hommes dont le faciès ressemble étonnamment au type européen, l'auteur accède au seuil de la période historique : parmi les Pyramides, trônes solaires où le Pharaon défunt s'unit au Dieu suprême en retrouvant ainsi son essence divine, Lange déchiffre les inscriptions de la pyramide d'Ounos sur le jugement des morts : *« Jugement qui met en relief pour la première fois dans l'histoire humaine, l'idée que le sort des morts dépend de la valeur morale de leur conduite d'ici-bas »*, idée conçue plus de mille ans avant Babylone et les Hébreux.

Puis il se penche sur l'énigme du Sphinx, incarnant la puissance royale et les aspirations du peuple réconciliées, sur les symboles des animaux sacrés, en mettant l'accent sur le scarabée, poussant devant lui sa boulette féconde comme signe de la vie se renouvelant éternellement à partir d'elle-même.

du Livre des Morts, de missives du peuple, Lange laisse aux lecteurs le soin de conclure sur la sombre prophétie d'Hermès Trismegiste, une des dernières voix de l'Egypte antique : *« Bientôt le monde cessera d'être un objet d'admiration et de vénération pour les hommes. Ils préféreront les ténèbres à la lumière et la mort à la vie... »*

TRADUCTIONS

Chef-d'œuvre d'hier

EUGÈNE ONIÉGUINE

d'Alexandre Pouchkine.

Ed. R. Laffont. 210 pages. 540 fr.

L'ŒUVRE de Pouchkine paraît pour la première fois en français dans son texte intégral. La difficulté de la traduction en est la cause et probablement aussi un caprice du sort. Certaines parties de ce roman écrit en forme de poème étaient réputées intraduisibles, notamment la *Lettre de Tatiana*, laquelle pourtant n'était que la traduction en vers russes d'une missive écrite en français comme toutes les femmes cultivées de cette époque en écrivaient. Nous en étions réduits à la connaître à travers la musique de Tchaïkovsky.

Maintenant, nous pouvons juger du poème. Il date de 1830 et pourtant il n'est pas romantique. Il n'a ni l'outrance des idées ni la facture de cette époque. Sa forme rappellerait plutôt celle de Lamartine qui, comme

nrf

ENCYCLOPEDIE DE LA PLEÏADE

Histoire des Littératures II

1 vol. 2.000 p. : 3.500 frs

GALLIMARD

"...De mon temps, on ne laissait pas les jeunes filles lire certains livres...

... aujourd'hui ce sont elles qui les écrivent!"

note un critique américain à propos de

CHOCOLATES FOR BREAKFAST

Le fameux roman de

PAMELA MOORE

dont la traduction française vient de paraître.

1 vol. 570 fr.

JULLIARD

AGENT SECRET ou APÔTRE ?

JEAN BERAUD VILLARS

LE COLONEL LAWRENCE

OU LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

Un vol. in-8°

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LE GRAND AVENTURIER QUI MIT LE FEU AU PROCHE-ORIENT

Chateaubriand, n'a jamais été un enfant du romantisme. L'intrigue n'est pas plus compliquée que ne l'eût voulu un poète néoclassique de la fin du XVIIIe siècle français ou des premières années du XIXe.

Eugène Oniéguine est un mondain très brillant qui attire tous les regards et bien des cœurs. Tatiana qui est belle, mais encore très jeune, l'aime et ose le lui écrire. Il lui répond narquoisement en lui exposant les dangers qu'elle court à dévoiler ainsi ses sentiments à un séducteur. De nombreuses années passent. Plus tard encore, le héros retrouve Tatiana mariée, à Saint-Pétersbourg, avec un général. Il l'aime alors, tant il la trouve belle, mais, bien qu'elle lui garde un sentiment, elle préfère son mari.

L'histoire est bien banale et, cent trente ans plus tard, nous paraît fort conventionnelle. Ce poème fait penser aux chefs-d'œuvre d'un autre siècle, à *Jocelyn* par exemple, toujours aussi beau et pur de forme, mais qui ne nous touche plus. *Eugène Oniéguine* est un chef-d'œuvre de son époque ; non de tous les temps.

ROMAN

Fable pour l'Afrique du Nord

L'ANE

par Driss Chraïbi. Edit. Denoël, 120 pages, 330 francs.

« IL s'appelait Moussa. Il ne savait pas qu'il vivait. Il n'avait pas conscience du monde dans lequel il était né un jour ». Mais il n'était même pas sûr d'être né. Barbier, comme on l'a toujours été depuis le règne de Moulay Ismaël, il ne s'apercevait pas qu'on construisait des routes, qu'on ouvrait des chantiers, qu'on conduisait des tracteurs et des automobiles. S'il faisait semblant de vivre, en réalité il dormait.

Un jour, Moussa abandonne son rasoir et son âne et s'en va vers l'avenir. Mais il a beau prendre des trains, l'âne le suit toujours de ville en ville (car il tient à lui comme le monde ancien qu'il a quitté) jusqu'au moment où il se jette sous une locomotive. Moussa rencontre une jeune Marocaine des Jeunesses féminines qui a cru au changement du monde, est tombée librement amoureuse mais qu'on marie de force et qui se jette dans le fleuve. Il voit aussi un camion et le camion se jette dans un ravin. Tout ce qui est nouveau semble donc se jeter plus bas et se détruire. Puis vient le temps des hordes, des bataillons, des présages terribles, des cieux enflammés. *« Qu'est-ce que c'est que comprendre ? »,* disait aupa‹ravant› Moussa. Il sait maintenant que le monde nouveau est un rêve éveillé. Il dit : *« Je suis Moïse »,* et parcourt le monde pour le convertir à sa vision intérieure. Ses échecs finissent par lentement construire une victoire qui est celle du prophète qui voit sur les hommes aveugles. Il arrivera que la foule se vengera, tuant, brûlant et enterrant le pitoyable Moussa, avant de lui construire un mausolée.

Rappel en avant

Ni *Le Passé simple*, ni *Les Boucs*, du même Chraïbi, ne présentaient ce genre de difficulté. *L'Ane* est un faux roman : récit symbolique ou fable, apologue ou cauchemar. Nous ne comprenons pas clairement ce que veut et voit Moussa. Mais il importe de ne pas le comprendre plus vite que lui. Il nous faut beaucoup de patience pour apprivoiser cette incohérence et aimer ce langage sombre et rocailleux traversé de formules sèches et dures (*« Sa casquette semblait être un cadavre de rat ».*)

Chraïbi fait — il y a peu de raisons d'en douter — le récit du heurt de deux consciences : celle qui correspond à l'Afrique du Nord ancienne et celle qui appelle la nouvelle. Mais ce n'est pas tout. Le dérisoire prophète Moussa n'en est pas moins très précis : *« Souvenez-vous au-delà de vous »,* demande-t-il aux hommes. Il semble lui-même se souvenir de l'avenir. *L'Ane* serait alors, comme il est dit page 83, un « rappel en avant », une sorte d'anticipation transportée dans le présent. Il faut y voir peut-être l'image future du Maroc s'écrasant contre la paroi abrupte de son avenir. Et Chraïbi serait davantage désespéré que souriant.

L'Intellectuel et l'Inquisition

GEORGES LUKACS, le penseur d'origine hongroise, dont on vient d'annoncer la disparition à Budapest, est sans doute le plus important philosophe marxiste vivant et un des plus grands penseurs du XXe siècle.

Agé de soixante-treize ans, il a débuté avant la première guerre mondiale en Allemagne en publiant en 1911 *L'Ame et les formes*, qui contenait déjà les premiers éléments — encore incomplets — de ce qui sera plus tard son esthétique marxiste. En même temps, cet ouvrage, paru en pleine période d'essor et de sécurité bourgeoise, dévoilait la fragilité d'un édifice social et culturel qui était, derrière une façade, en apparence intacte, déjà ébranlé et effrité.

Salué d'emblée comme un livre d'une importance primordiale par les plus grands esprits de l'Allemagne de son temps — notamment par Thomas Mann et Max Weber — cet ouvrage assurait à Lukacs encore très jeune une place importante dans la vie intellectuelle de l'Allemagne wilhelmienne.

GEORGES LUKACS
Gentleman's agreement

Avant Heidegger

A la déclaration de la première guerre mondiale, qui crée un désarroi profond chez la plupart des écrivains et des intellectuels allemands, rejetant les uns vers un chauvinisme effréné, les autres vers le pessimisme et le désespoir. kacs réagit par un remarquable ouvrage d'inspiration hégélienne : *Théorie du roman*, dans lequel il affirme sa foi dans l'avenir, même si nous ignorons les chemins pour y parvenir et les possibilités qu'il a à se réaliser.

Pendant la période 1910-1914, Lukacs réagit par un remarquable *Esthétique* dont un seul chapitre parut dans la revue *Logos* et que Max Weber, qui en avait lu le manuscrit, estimait une contribution de premier plan à la pensée européenne.

C'est pendant la guerre de 1914-1918 que Lukacs découvre le marxisme auquel d'ailleurs il est déjà préparé par sa profonde connaissance de la philosophie classique allemande et notamment de la philosophie hégélienne.

En 1918, la révolution communiste étant victorieuse dans son pays d'origine, Lukacs rejoint Budapest où, devenu membre du parti communiste, il sera nommé commissaire du peuple à l'Instruction publique et à la Culture dans le gouvernement de Bela Kun.

Réfugié en Autriche, puis en Allemagne après la défaite de la révolution hongroise, il publiera en 1923 son principal ouvrage : *Histoire et conscience de classe*, un traité d'ensemble de philosophie marxiste, ainsi qu'une petite brochure : *Lénine comme philosophe*, et deux ou trois articles sur la gauche hégélienne. *Histoire et conscience de classe* eut, dès sa parution, un énorme retentissement, non seulement dans les milieux marxistes où il fait école, mais dans tous les milieux philosophiques. La parenté de certaines analyses avec celles que développera (dans une perspective opposée) trois ans plus tard Heidegger a été plusieurs fois remarquée.

Mais c'est précisément cette influence d'un ouvrage profondément révolutionnaire qui émeut les milieux de la bureaucratie stalinienne en train de se constituer en U.R.S.S. et qui se prépare à étendre son contrôle sur l'ensemble de la pensée marxiste. Le livre de Lukacs est déclaré « hérétique ». Membre discipliné du parti, Lukacs désavoue ses écrits, se soumet et ne publiera plus rien entre 1926 et 1935. Il y avait une sorte de *gentlemen's agreement* entre lui et le parti : il se taisait et on ne lui demandait pas s'il était d'accord ou non avec les positions philosophiques officielles.

A la veille de la seconde guerre mondiale, Georges Lukacs reprend ses publications. Il estime maintenant, en présence de la menace hitlérienne, que le stalinisme fait partie de la révolution prolétarienne exactement comme Napoléon faisait bloc de la révolution française. Dans deux ouvrages importants : *Le jeune Hégel* et *Gœthe et son temps*, il essaiera de montrer que la grandeur particulière de Hégel et de Gœthe parmi les autres écrivains et philosophes allemands de leur temps provient précisément du fait qu'ils ont été seuls à accepter la révolution française dans sa totalité, y compris sa période napoléonienne.

La tyrannie et les compromissions

Par la suite, à travers de nombreux conflits avec la direction du parti, Lukacs, décidé d'avance à accepter toutes les soumissions, pourvu qu'il puisse rester dans le parti et assurer la publication de ses travaux que son âge avancé rendait de plus en plus urgente, publiera encore de nombreux ouvrages de critique littéraire et d'histoire des idées, ouvrages qui devenaient cependant, il est vrai, de plus en plus péniblement staliniens. Ajoutons qu'il détruisit tous les manuscrits de son ancienne *Esthétique*.

Lorsque la déstalinisation commence, il se ressaisit cependant, annonce qu'il rédigera enfin son *Esthétique marxiste*, et donne surtout plusieurs conférences et déclarations publiques qui font de lui en Hongrie, malgré son passé stalinien, un symbole de la pensée libre. Lorsqu'éclate la révolution hongroise du 23 octobre, elle rappelle Lukacs au Comité central du parti ouvrier, et M. Nagy lui confie dans son ministère le même poste qu'il avait déjà occupé dans celui de Bela Kun.

Après la répression, réfugié, semble-t-il, d'abord à l'ambassade yougoslave, certainement disparu ou arrêté ensuite, le sort de Lukacs, malgré des années de compromissions avec la bureaucratie stalinienne, semble prouver que, tel Galilée, les grands penseurs finissent, même lorsqu'ils veulent pousser la soumission à l'extrême, par avoir une action contraire à la tyrannie et par rejoindre aux moments décisifs le camp de la liberté.

Quelle que soit cependant l'opinion que l'on ait sur tel ouvrage ou telle action particulière de Lukacs, il est certain qu'aujourd'hui c'est un des grands penseurs du siècle qui, à l'âge de soixante-treize ans, se trouve en prison. Ni le monde socialiste ni le monde bourgeois ne sont plus assez riches en esprits de cette envergure pour se permettre le luxe d'étouffer les dernières années de travail d'un homme tel que lui.

Aussi, faut-il espérer que *tous* les intellectuels et *tous* les écrivains s'uniront pour protester contre l'arrestation de Georges Lukacs et pour réclamer sa mise en liberté, et surtout que cette protestation aura encore, dans le monde actuel de terreur et de violence, assez de force pour se faire entendre et pour produire son effet.

Lucien GOLDMANN.

un suffrage qui vaut un PRIX FRANÇOISE SAGAN

Michel Déon a su décrire merveilleusement le grand désespoir de ceux qui trompent et le grand espoir des trompés

Françoise Sagan

M. DÉON les trompeuses espérances PLON

LE ROMAN EN QUESTION

La saison des prix est terminée. Pendant les mois à venir, la production romanesque se ralentira considérablement après l'inflation de ces dernières semaines. Bien que la majorité des romans publiés en vue des prix n'aient nullement pour objet de rénover l'art du roman, le problème de cette rénovation se pose. Certains créateurs sentent l'impasse où leur paraît mener la survivance des traditions narratives classiques. Quelques jeunes chercheurs ont tenté de sortir des sillons habituels du roman. Pour le moment, ils inquiètent, mais d'autres qui sont aujourd'hui considérés comme grands ont, eux aussi, inquiété au départ. Bernard Pingaud examine ici leur tentative.

A la fin du siècle dernier, écrire un roman, c'était encore « *promener un miroir le long d'une route* » ou « *faire concurrence à l'état civil* ». Le romancier balzacien ne prétend à rien de moins que créer un monde. Il se prend pour Dieu le Père et le meilleur compliment que l'on puisse lui faire est de dire que ses personnages sont « vrais », « vivants », que son histoire a de l' « épaisseur ».

L'ambition balzacienne suppose l'existence d'une société hiérarchisée, cohérente, armée de codes et de lois. Elle implique aussi certaines croyances. Article de foi numéro 1 : tout être humain a un « caractère » et relève d'un « type » défini. Article n° 2 : le monde est une grande machine dont les rouages s'appellent amour, argent, ambition.

Cette image n'a pas perdu tout prestige à nos yeux. On trouve encore des romanciers pour l'illustrer. Félicien Marceau estime qu'on « écrit aujourd'hui comme en 1830 ». Hervé Bazin veut être un romancier de « caractères », et Mme Mallet-Jorris reçoit les félicitations d'Emile Henriot pour avoir écrit, avec les *Mensonges*, un « vrai » roman, un roman où il y a des personnages, une intrigue, de la psychologie. Mais la plupart des nouveaux venus hésitent.

La fin des personnages

Le monde a bien changé depuis un siècle, et nos idées avec lui. La société où nous vivons est informe ; derrière l'amour, l'ambition, se profilent des monstres mal connus, et nous ne croyons plus aux personnages, aux caractères. Nous sommes entrés, comme le dit très bien Nathalie Sarraute, dans l' « ère du soupçon ». Le personnage de roman a perdu « *ses propriétés et ses titres de rente, ses vêtements, son corps, son visage, et surtout ce bien précieux entre tous, son caractère, qui n'appartenait qu'à lui, et souvent jusqu'à son nom.* »

Tout art parvenu à la maturité commence à réfléchir sur soi et à se mettre en question. Comme il n'était plus possible, après Baudelaire et Nerval, d'écrire de la poésie qui ne fût pas, en même temps, réflexion sur la poésie, nous sommes aujourd'hui — après Proust, Gide, Joyce et quelques autres — à une époque où le roman, s'il veut se renouveler, s'accompagne nécessairement d'une réflexion sur le roman.

Il n'y a plus *un* roman ; il y a *des* romans, autant que de créateurs. Un souci commun se révèle pourtant : la notion d' « expérience » tend à prévaloir sur celle de « création ». Le temps des démiurges est fini et chacun se replie sur sa propre vision du monde. Certes, les romanciers ont toujours dépeint et analysé le monde qu'ils voyaient. Mais il est important qu'ils éprouvent le besoin de s'y situer.

La grande majorité des romans actuels sont écrits à la première personne, et la parenté du narrateur avec l'auteur est évidente. Quand le romancier ne dit pas « je », il situe malgré tout son récit en adoptant le point de vue du personnage principal. Le roman d'expérience ainsi conçu va de l'autobiographie au pastiche.

De Stendhal à Françoise Sagan

A l'une des extrémités de cette voie on trouve Michel Leiris, dont la confession scrupuleuse et passionnée échappe aux critères du roman. A l'autre se situent tous les romanciers — ils sont légion — que hantent les ombres de Constant et de Stendhal. Ici, l'important n'est plus tellement de se raconter que de se raconter avec brio. La nostalgie du récit « à la française », court, rapide, aigu, est un des traits les plus caractéristiques du roman actuel, et mériterait à elle seule une étude. Un exemple, brillant et exténué, émouvant et faux : *Les Orphelins d'Auteuil*, de François Nourissier.

Entre ces deux extrêmes se situe toute une littérature, diverse par la forme, le volume, la qualité, où l'écrivain « romance » plus ou moins une expérience vécue. Les romans de Françoise Sagan, par leur pudeur, leur économie, leur sincérité, en sont le type le plus achevé, et ceci explique une part de leur succès. Mais on voit tout de suite que le défaut du genre est la monotonie. On voit aussi que le romancier d'expérience peut bien, dans la mesure où il croit avoir vécu et senti des choses qui n'avaient pas été senties ou vécues avant lui, renouveler la matière du roman ; mais il n'en renouvellera jamais la forme, le style, le langage. S'il se refuse à tricher, il ne pourra guère que rétrécir le roman aux dimensions d'un simple récit situé et daté, à la manière d'*Adolphe*, ou le dissoudre dans les méandres d'une autobiographie sans cesse remise en chantier.

D'autres romanciers sont des romanciers d'expérience au sens où, en chimie, mélanger deux liquides sans savoir à l'avance ce qui en résultera s'appelle faire une expérience. Le nombre de ces héroïques pionniers qui, à l'avant-garde de la troupe, cherchent à éclairer avec une lanterne vacillante la voie du roman de demain, est limité. J'en citerai quatre, en m'excusant auprès de ceux que je ne connais pas encore.

D'abord, Alain Robbe-Grillet. Son dernier roman s'intulait *Le Voyeur*. Le prochain s'appellera *La Jalousie*, mot qui désigne une sorte de fenêtre. Robbe-Grillet est l'homme qui *voit* et ne veut être que cela. Renonçant délibérément à faire apparaître ce qu'il nomme la « profondeur » — c'est-à-dire l'au-delà des gens et des choses, ce qui se cache derrière leur présence immédiate, leurs origines, leur rôle, leurs arrière-pensées — il prétend nous apporter une littérature de la surface, « où les objets et les personnages sont donnés tout entiers dans un être là » qu'il décrit avec une étrange et furieuse minutie.

« *Le monde n'est ni signifiant ni absurde. Il est, tout simplement. C'est là, en tout cas, ce qu'il a de plus remarquable.* » Mais lorsque Robbe-Grillet invoque à l'appui de sa thèse le cinéma, il oublie que le cinéma nous jette aux yeux les personnages, alors que le roman nous oblige à les imaginer.

L'attitude de Nathalie Sarraute apparaît, au premier abord, comme inverse. *Portrait d'un Inconnu, Martereau*, sont des romans envahis, écrasés par la profondeur, et l'on pourrait dire que l'unique ambition de leur auteur est d'aller un peu plus loin que ne sont allés tous ceux qui l'ont précédée dans l'analyse de plus en plus subtile et difficile du comportement humain. Ce qui l'intéresse, ce ne sont plus les paroles, les sentiments, les gestes, c'est le tressaillement, l'imperceptible et informulable mouvement qui les précède. Qu'elle parvienne à l'exprimer avec autant de bonheur et de précision est la preuve de ses dons d'écrivain.

Une expérience méthodique

Mais on peut se demander si une telle tentative n'aboutit pas, autant que celle de Robbe-Grillet, à une impasse. L'une et l'autre, en effet, sont de l'ordre du constat, de l'observation quasi-scientifique. L'une et l'autre ignorent le temps romanesque, ce mouvement qui soulève un récit et conduit le lecteur de la première à la dernière page, parfois de façon capricieuse, mais — si le livre est réussi — toujours avec autorité. Ces romans sont, comme dit Sartre à propos de Nathalie Sarraute, des « antiromans ».

L' « expérience » de Jean Cayrol consiste au contraire à s'installer d'emblée dans ce mouvement et à se laisser porter par lui. « *J'écris comme on marche* », dit Cayrol, et tous ses romans pourraient s'appeler comme l'un des plus beaux d'entre eux, *L'Espace d'une nuit*. C'est un espace obscur, surprenant, que ses personnages découvrent à mesure qu'ils avancent dans « un monde distrait ». C'est aussi un espace que parcourt le narrateur de *L'Emploi du temps*, de Michel Butor. Seulement, tandis qu'avec Cayrol nous restons encore cantonnés dans les limites d'une littérature subjective, où le roman est conçu comme un récitatif, Butor nous fait entrevoir la possibilité d'un roman objectif et, pour reprendre une de ses propres expressions, *épique*, un roman qui surmonterait les contradictions au milieu desquelles se débattent les écrivains actuels.

« *Le roman*, dit Michel Butor, *est une expérience méthodique.* » C'est, en effet, le héros principal qui parle, et tout le livre n'est qu'une course à la poursuite du temps — passé ou présent — qu'il s'efforce de rassembler devant lui. Nous sommes donc encore dans l' « expérience ». Mais cette expérience dépasse son auteur, dans la mesure où elle dévoile un espace et un temps impersonnels, anonymes, l'espace et le temps de tout le monde, dans lesquels il cherche, comme chacun d'entre nous, à s'insérer. Par là, Michel Butor retrouve les données essentielles du roman de création.

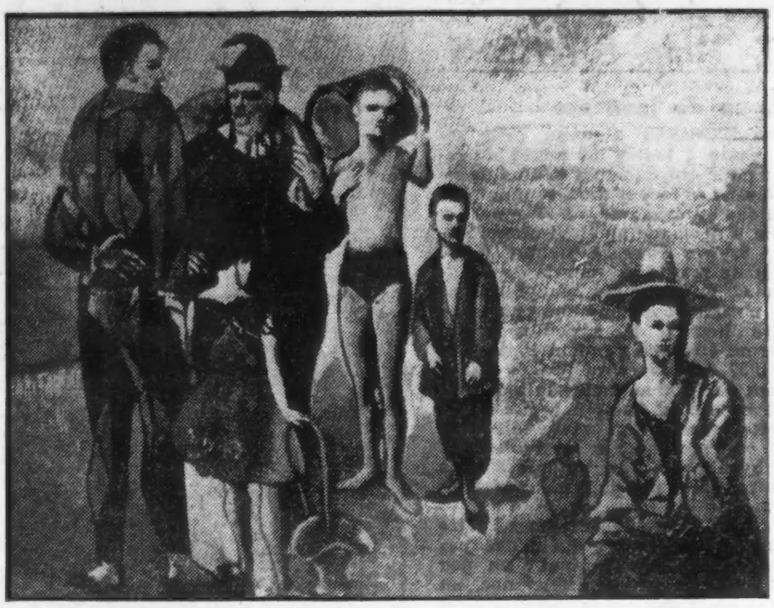
Bernard PINGAUD.

MAUPASSANT
à l'honneur!
Une magnifique édition sur papier bible
en 2 volumes, de tous les
CONTES ET
NOUVELLES
(24 INÉDITS EN LIBRAIRIE)
établie par Albert-Marie SCHMIDT
et Gérard DELAISEMENT
1re édition méthodique de cette immense fresque
de plus de 1000 personnages.
MAUPASSANT
Journaliste et Chroniqueur
avec une bibliographie générale par
Gérard DELAISEMENT
De précieux inédits !... Un écrivain inconnu !
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Vient de paraître : Frédéric HOFFET 750 fr.
L'EQUIVOQUE CATHOLIQUE
ET LE NOUVEAU CLERICALISME
Diff. HACHETTE et toutes bonnes librairies
Ed. FISCHBACHER 33, r. de Seine (C.C.P. Paris 187-17)

RETOUR PROCHAIN PARMI VOUS AVEC
P. DANINOS ET NOUVEAU LIVRE · STOP
UN SECRET A VOUS CONFIER · STOP
A BIENTOT · STOP · MAJOR THOMPSON

Vous pouvez découvrir le futur Picasso



Ce Picasso : « Les Bateleurs », a été acheté 1.000 fr. en 1910.

PEINTURE

De 1.500 à 15.000 fr.

LA peinture est à la fois un art, une passion, et un objet de spéculation.

Qui n'a rêvé d'être celui qui aurait su déceler le génie chez Van Gogh... Celui qui aurait donné à Utrillo 5.000 fr. plutôt qu'un litre de vin rouge, pour acquérir l'une de ses premières œuvres ?...

En cette veille de Noël, nous vous proposons d'entrer avec nous dans le domaine des jeunes peintres, d'y tenter votre chance, d'y aider la leur, et de faire éventuellement, pour une très petite somme, un fabuleux cadeau.

C'est l'étonnante aventure de *« La Peau de l'Ours »* qui est à l'origine de cette idée (1).

« La Peau de l'Ours » est une association qui fut constituée en 1904 par des amateurs. Chacun versait 250 fr. par an à un « pot » commun. L'un des leurs était chargé de constituer, avec cet argent, une collection de peinture mais pour une courte durée. Au bout de dix ans, elle devait être vendue et dispersée.

La collection (indivise) était statutairement constituée d'« œuvres importantes de peintres jeunes ou commençant à peine à arriver à leur notoriété ».

Les œuvres réunies par *« La Peau de l'Ours »* furent vendues à Paris en mars 1914.

L'un des membres de *« La Peau de l'Ours »* expliquait dans le catalogue de la vente qu'*il leur semblait honorable de courir les risques que comportent les choses nouvelles...*

De plus, ils n'étaient pas fortunés et *« les belles œuvres du passé étant déjà presque inaccessibles, ils se laissèrent aisément persuader, jeunes pour la plupart et fondant espoir en l'avenir, de faire confiance à des artistes jeunes aussi ou récemment découverts. »*

Bien leur en avait pris. La vente des tableaux de Bonnard, de Van Gogh, de Matisse, de Picasso ou de Gauguin qu'ils avaient achetés en dix ans fut un triomphe sans précédent.

Une toile de Picasso battit tous les records : « Les Bateleurs » (actuellement à l'Art Institute de Chicago) que les collectionneurs avaient renoncé à mettre à leurs murs en raison de sa taille (2 m 25 sur 2 m 35). Elle fut vendue 11.500 fr. or. Elle avait été achetée 1.000 fr. quelques années auparavant.

Une telle aventure serait-elle possible aujourd'hui ?

Oui, bien sûr, puisqu'il y a toujours des jeunes peintres.

Beaucoup d'amateurs hésitent cependant avant d'acheter une œuvre signée d'un nom à peine connu, même sachant que cette œuvre risque de valoir dix fois plus l'année suivante, si son auteur devient célèbre entre temps. La diversité du choix qui leur est offert, la confusion des « écoles », des valeurs vraies et des valeurs « poussées » rendent, dans une large mesure, cette hésitation compréhensible.

On aimerait pouvoir « faire connaissance » avec un peintre sans courir de risques financiers trop importants.

Or, si pour acheter les tableaux qui figurent dans les expositions il faut investir des sommes relativement importantes, les dessins, les gouaches ou les œuvres de petit format sont beaucoup plus accessibles. On peut les acquérir pour quelques milliers de francs. Mais le vaste public de ceux qui aiment la peinture sans imaginer qu'ils pourraient en acheter est mal au courant de ces choses. C'est pourquoi la galerie « Terrain Vague » a demandé au critique d'art de « L'Express » d'organiser, à l'occasion de Noël, une exposition où figureraient les artistes — connus ou non et de toutes tendances — qu'il a remarqués au cours de l'année, et de sélectionner une centaine d'œuvre.

Cinquante peintres ou sculpteurs, dont la plupart sont des jeunes qui « montent », ont déjà envoyé plus de cent gouaches, dessins ou sculptures. De nombreux artistes connus et « cotés » comme Leonor Fini, Atlan ou André Masson en ont fait autant.

● *Les œuvres exposées sont vendues de 1.500 à 15.000 fr. maximum.*

● « L'Express » propose ainsi à ses lecteurs amateurs d'art, de se familiariser, en prenant des risques minimes, avec tel ou tel peintre qu'ils auront « découvert », d'exercer leur flair. Les vrais amateurs pourront, par la suite, acquérir avec discernement des œuvres plus importantes dans les galeries qui se sont attaché par contrat les productions de ces peintres.

De plus, les œuvres exposées constituent typiquement le cadeau de Noël original à l'intention :

● de ceux qui aiment la peinture ;

● de ceux qui installent un appartement ;

● de ceux dont on dit qu'« ils ont déjà tout » et auxquels on ne sait quoi offrir.

Cette « Exposition de Noël » sera ouverte du 21 décembre au 6 janvier 1957 à la galerie « Terrain Vague », 23-25, rue du Cherche-Midi (angle de la rue d'Assas, métro Sèvres-Babylone).

Son vernissage aura lieu le jeudi 20 décembre de 17 heures à 23 heures. Tous les lecteurs de « L'Express » y sont cordialement invités.

(1) L'histoire a été révélée par Guy Habasque, dans la revue « L'Œil », en mars 1956.

le moins cher des appareils de qualité
LA FAMEUSE TRICOTEUSE
Bernorot
AUTOMATIQUE
• TOUTES LES COTES
• TOUS LES POINTS
LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
GARANTIE 5 ANS
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE
le maximum de qualité pour le minimum de prix
Les Laines du BERGER DU NORD
ROUBAIX-TOURCOING
DOCUMENTATION E — GRATUITE SUR DEMANDE
DÉMONSTRATION PERMANENTE - 7 bis, R. LAMARCK, PARIS 18e

POUR NOËL OFFREZ DU CONFORT
LUMINAIRES, FAUTEUILS ET CHAUFFEUSES
d'un relaxe extraordinaire
SPLENDIDES CANAPÉS TRANSFORMABLES
MEUBLES EFA
PARIS - 66, rue de Rennes (entre rue du Four et rue du Vieux-Colombier) Tél. : LITtré 69-56
NICE - 32, rue Hôtel-des-Postes Tél. : 528-41

PHOTO CINEMA

Nouveautés 57

GRENIER NATKIN

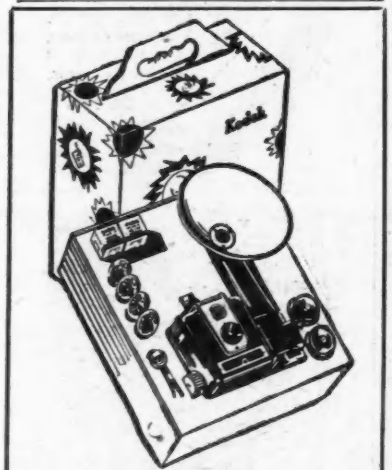
Visitez leurs magnifiques magasins 27, rue du Cherche-Midi, Paris 6e ou 15, Avenue Victor-Hugo, Paris 16e ou demandez leur fameux "Ciné-Photo-Guide" gratuit et son supplément "Noël"

NOEL

Une sélection de cadeaux utiles et élégants
Chemises popeline soie et nylon
Pyjamas rayures inédites
Mouchoirs et ceintures à vos initiales
Echarpes soie et cashmere
Gants - Cravates soie anglaise
RAYON UNIQUE DE DAIM

MONTY Tailleur-Chemisier 23, avenue Victor-Hugo PARIS - 16e

CHOIX FORMIDABLE !...



COFFRET
KODAK BROWNIE FLASH

Idéal pour les jeunes et les amateurs photographes débutants, il contient : un appareil BROWNIE FLASH, simple à utiliser, robuste, de forme élégante, grand viseur clair, 12 photos 6 × 6 cm. - Un KODAK FLASH B - 4 petites lampes-éclair P.F.1 et tous les accessoires pour la photographie à l'intérieur ou la nuit - Deux films KODAK VERICHROME PAN PLUS-X et les notices d'emploi de l'appareil et du flash

Le coffret complet : 4.800 francs
L'appareil seul : 2.450 francs

En vente chez les spécialistes photo KODAK

LES EXCLUSIVITÉS DE Mme EXPRESS

Un peu de jeunesse

Mme EXPRESS a pensé cette semaine à toutes les mères de famille pour qui quelques heures de liberté sans préoccupation sont le plus beau des cadeaux.

Elle a demandé au Baby-Sitter Service, 6, rue Ernest-Psichari (INV. 09-94) de créer des carnets de « sittings ». Ces carnets comprendront cinq ou dix bons pour une séance de quatre heures de surveillance qui pourront être pris pendant toute l'année 1957. La séance vaut mille francs au lieu de 1.200 au tarif habituel. Soit 5.000 ou 10.000 fr. le carnet.

Cette organisation privée fait subir une visite médicale à toutes les « baby-sitters », la plupart d'entre elles ont fait un stage de puériculture.

C'est un merveilleux cadeau à faire à des jeunes mariés qui n'ont pas d'aide domestique du tout : un peu de liberté, un peu d'insouciance, un peu de jeunesse.

★

Mme EXPRESS a trouvé, dans beaucoup de grandes villes, des magasins menés avec dynamisme.

Voici quelques adresses où les lecteurs de « L'Express » pourront bénéficier de la carte-disques, ou de la carte-parfums. Le principe : vous achetez la carte, et celui ou celle à qui vous en faites cadeau peut aller choisir le disque ou le parfum souhaité.

Disques

- Marseille : *Musica,* 20, rue Saint-Ferréol.
- Toulouse : *Radiodisc,* 25, rue d'Alsace.
- Grenoble : *La Maison du Piano,* 12, avenue Alsace-Lorraine.
- Lyon : *Beal,* 15, rue de la République.
- Strasbourg: *Radio Franck,* 4, place de l'Homme-de-Fer.

Parfums

- Toulouse : *Robeyrol,* 14, rue d'Alsace.
- Grenoble : *Seigle et Fabre,* 17, place Grenette.
- Lyon : *Ambre,* 99, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Mousseline rouge qui bouge.

A LOUER

Paris pour les fêtes

- *Une décoration de plantes vertes.* Pour 10 plantes : environ 5.000 fr. *Arts et Fleurs,* 22, rue de Henri-Rochefort (17e). CARnot 56-04.
- *Des meubles* (chaises, fauteuils, etc.). Prix suivant ensemble. *Ruby,* 1 ter, rue Chanez. JAS. 06-42.
- *Un déguisement.* De 2.000 à 10.000 fr. Cautionnement égal au prix de la location. *Granier,* 14, rue Jean-Mermoz.
- *Du linge de maison* (pour la famille qui vient passer quelques jours). Drap une personne, toile supérieure : 125 fr. pour une semaine. *Francine,* 86, rue de Paris, Boulogne-sur-Seine. MOLitor 67-84.
- *Un électrophone.* De 950 à 1.500 fr. pour la soirée. Cautionnement : 2.000 fr. *Couillé,* 89, boulevard Saint-Michel. ODE. 04-82.
- *Des disques de danse* (33 tours). Prix : 500 fr. le disque. *Couillé.*
- *Un piano.* Pour une soirée, location, transport et pourboires compris : 6.750 fr. pour un piano droit. *Couillé.*
- *Un habit ou un smoking :* 3.000 à 5.000 fr. Avec caution de 10.000 à 30.000 fr. suivant état du vêtement. *Au Cor de Chasse,* 40, rue de Buci.
- *Une robe du soir :* de 4.000 à 10.000 fr. Cautionnement : 12.000 fr.

MAIGRIR... en mangeant ce qui vous plait

avec le régime lacté Suédois, grâce à **CARRUGAN**

Régime sain
Né en Suède, le régime lacté au CARRUGAN, libère d'une façon naturelle et inoffensive l'organisme de son poids superflu. Aliment complet, le lait additionné de CARRUGAN permet d'agir à volonté sur votre poids.

Sans jeûner
2 ou 3 verres de lait au CARRUGAN remplacent un jour sur deux les repas habituels. Et si vous n'aimez pas le goût du lait, vous pouvez l'aromatiser à votre gré. Le lait au CARRUGAN est mieux toléré et plus digestible que le lait ordinaire et la redoutable sensation de faim n'apparait jamais.

3 Kgs par semaine
La perte de poids peut atteindre 3 Kgs la première semaine. La balance deviendra votre amie. L'Obésité fatigue votre cœur et vous vieillit avant l'âge. Votre miroir et vos amis vous confirmeront le magnifique résultat du régime CARRUGAN et vous découvrirez une nouvelle joie de vivre.

A bon compte
En épargnant le prix d'un repas sur 2, CARRUGAN se paie lui-même. Documentez-vous chez votre pharmacien.

La boîte pour une semaine : 600,— • La double boite : 990,—

CARRUGAN

Uniquement en pharmacie. Vente en gros pour la France : Ets GO... 23, rue Beautreillis - Paris-IVe ... Lic. Rabro Cy. N.V. - Nijmegen

Ne faites pas le cadeau de tout le monde

Offrez un **STYLOPHOT**

ce tout petit
APPAREIL PHOTO
qui a sa place, dans la poche, à côté du stylo.

FILMS 16 m/m • 18 POSES
NOIR et COULEURS

Vous faites plaisir à coup sûr en offrant un STYLOPHOT

IL Y A 2 "STYLOPHOT"

"STYLOPHOT"	"STYLOPHOT LUXE"
Double micro	Objectif anastigmat
Objectif F. 6,3 (traité)	F. 3,5 (traité) avec prise de flash
4.500 Fr t.l.	13.500 Fr t.l.
Étui compris	Avec étui cuir

Documentation gratuite N° 38 sur simple demande à :
S.E.C.A.M. 46, Rue VITRUVE - PARIS

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS REVENDEURS PHOTO

Dentelle blanche qui danse.

environ. *Gil Jaubert,* 50, faubourg Saint-Honoré.

● *Une veste ou un manteau de fourrure* (étole, manchons). En vison ou en astrakan. Veste : environ 4.000 fr. ; manteau : de 4.000 à 8.000 fr. ; étole : de 6.000 à 8.000 fr. Pas de caution. *Laude,* 1, rue de Paradis.

● *Du matériel,* tel que : vaisselle, linge, argenterie, etc. *Catillon,* 11, faubourg Saint-Honoré.

CADEAUX

Pour ceux qui ont tout

AU monsieur ou à la dame qui vous ont rendu service, à tous ceux auxquels on doit, au moment des fêtes, une « politesse », mais que l'on ne connaît pas assez pour savoir ce qui peut leur faire plaisir et qui semblent tout avoir, que peut-on offrir ? Des fleurs ou des bonbons, bien sûr, et puis ? Si l'on est très sûr de son goût et surtout de l'intelligence du destinataire, on peut fouiller les antiquaires ou le Marché aux Puces. Mais combien regardent d'abord l'étiquette avant de savoir ce qu'ils pensent de votre cadeau ?

Le plus souvent, il convient dans ces circonstances-là de choisir plutôt un cadeau « signé ». En voici une liste, à laquelle nous ajoutons quelques objets drôles « pour ceux qui ont tout ».

● 350 francs : le « scratcher », petit appareil souple gainé de cuir qui sert à se gratter le dos. (Innovation, 104, avenue des Champs-Elysées.)

● 600 francs : l'étui à vignette automobile en cuir, muni d'une ventouse. (Vuitton, 78 bis, avenue Marceau.)

● 1.000 francs : le briquet de métal argenté en forme de gros crayon. Au bout, une pointe Bic. (Bazar Dessès, 17, avenue Montaigne.)

● 1.125 francs : le pèse-lettre dans une pochette de cuir. (Innovation.)

● 2.000 francs : le foulard de soie « Le Cirque » présenté dans une boîte spéciale. (Christian Dior.)

● 2.200 francs : les petits gants de velours noir. (Henry à la Pensée, 5, faubourg Saint-Honoré.)

● 2.900 francs : la boîte à pilules en métal doré incrustée d'une pierre dure. (Jacques Fath, 39, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.)

● 4.500 francs : le cadre en forme d'étiquette à bagage géante. (Balmain, 44, rue François-Ier.)

● 4.500 francs : le vide-poche en velours et passementerie. (Christian Dior.)

● 5.000 francs : le foulard. (Hermès.)

● 5.000 francs : le petit cadre argenté en forme de poudrier. (Henry à la Pensée.)

● 5.000 francs : le cadre de métal argenté à deux volets se repliant. (Christian Dior.)

Plus cher

Et dans la catégorie des gros cadeaux, raffinés, mais beaucoup plus onéreux :

● Le minuscule poste de radio portatif américain dans une gaine de cuir : 26.500. (Innovation.)

● L'abonnement chez un fleuriste qui renouvellera les fleurs ou les plantes d'un appartement pendant plusieurs semaines, (Pierre Manière, 22, rue Henri-de-Rochefort).

● Une tapisserie de Lurçat reproduite sur tissu : 19.500. (Corot, 65, Champs-Elysées.)

● Le tabouret balancelle de style anglais qui permet d'allonger les jambes : 15.000. (Fontanyl, 24, rue de Clichy.)

● Et enfin le cadeau le plus original que nous ayons découvert cette année : le téléphone gainé du même cuir que le dessus de bureau : 30.000 fr. (Ets Bailleux-Balvay, 6, rue Paul-Semard.)

UN PEU CHER, MAIS...

Les robes sages

LE climat n'est guère, cette année, aux falbalas et aux festivités. Ceux qui fêteront la fin de l'année se réuniront sans doute simplement, sinon à l'improviste. Quelle robe mettre ?

Les tissus habillés ont remplacé les épaules nues : robe-chemisier en mousseline ou en satin, robe large en dentelle de laine blanche ou noire, fourreau de velours...

Les deux modèles que nous avons photographiés chez La Ferté, 71, faubourg Saint-Honoré, valent 25.000 fr. C'est un peu cher... mais les robes sont faites à vos mesures, elles sont bien doublées, et il est presque impossible de trouver en confection ou de faire faire par une couturière médiocre une robe de mousseline.

Ce sont là des robes sages. Achetées en prévision d'un réveillon, elles rendront service toute l'année.

RECETTE

Variante sur le steak au poivre

(Pour quatre personnes)

— Un steak par personne. — Un verre à porto de fine champagne. — 20 grains de poivre blanc. — 80 gr. de beurre.

● *La veille :* faire macérer le poivre dans la fine champagne.

● *Dix minutes avant de servir :* faire chauffer le beurre à la poêle, y placer les steaks et les faire cuire au degré désiré ● Retirer les grains de poivre du verre de fine champagne ● Mettre les steaks sur un plat de métal chaud ● Déglacer la poêle à la fine champagne. Lier la sauce avec une grosse noix de beurre. Enflammer le tout et napper les steaks de cette sauce.

Du choix de votre robe de Réveillon, peut dépendre le bonheur de toute une année !
les tissus
RODIN
triomphent
36, CHAMPS-ÉLYSÉES

Jean-Jacques Vercors
vous propose
LE PRÊT A PORTER DE GRANDE CLASSE
Présentation dans ses salons
de la collection Printemps-Été 1957
● Des robes en popeline de coton unie et imprimée, modèles créés pour la vente au détail
245, RUE ST-HONORÉ (près place Vendôme) - OPE 21-41

Vous serez sûr de trouver chez
Maurice VISSOT
Maître Fourreur à Paris
le cadeau somptueux toujours envié
Grand choix d'astrakans, castors et visons aux meilleurs prix dans les meilleures qualités
15, rue Fontaine (9e) TRInité 26-76

JOUETS
sélectionnés pour vos enfants par
le Berceau de France
145 bis, boulevard Saint-Germain (St-Germain-des-Prés) ODE. 00-12
JOUETS EDUCATIFS
Poupées - Jouets animés
Nouveautés étrangères
anglaises, suédoises, italiennes, etc.
BIBELOTS DECORATIFS
pour la chambre d'enfants
LUSTRES - LAMPES - CADRES
PETITS SIEGES - VANNERIES
CERAMIQUES - VAISSELLE
Et pour les tout petits :
Jouets du premier âge (peluche, caoutchouc, plastique, bois)
CADEAUX LAYETTE sélectionnés

CADEAUX
EDDY
CHEMISIER - TAILLEUR
ARCADES DES CHAMPS-ELYSEES
LIDO - PARIS - BALzac 59-19

Club des Disques de Neuilly
10, rue du Château, NEUILLY-s/Seine
MAI. 79-65
Ouvert les dimanches de décembre de 11 heures à 20 heures
Offre aux lecteurs de l'Express un porte-disques pour tout achat de 10.000 francs

SOLDES
MARDI 18 - MERCREDI 19 - JEUDI 20
STARMY
MANTEAUX - TAILLEURS
27, rue du 4-Septembre
RIC. 25-69

Madame,
Pour les fêtes, en particulier, il faut que votre mari soit bien habillé...
Veillez-y vous-même.
Vous « sortirez » pour les fêtes de la fin de l'année, vous verrez du monde : famille, amis, relations d'affaires. Croyez bien que la première impression qu'on a de vous dépend autant du chic discret de votre mari que de votre toilette.
WELL, Chemisier-Tailleur (mesures et prêt à porter) recevra votre mari dans ses salons du 21, rue Royale, PARIS (8e). Accompagnez-le. Un personnel spécialisé vous guidera dans votre choix sans vous influencer et vous aidera à découvrir le détail qui classe l'homme de goût.
WELL, pour vous remercier de l'avoir choisi pour faire vos emplettes, garnira gracieusement votre sabot de Noël d'un flacon de parfum de chez Jacques Fath.
Parkings gratuits, 25, place de la Madeleine.
Communiqué.

Madame EXPRESS

Mme Express a fait cette semaine un Tour de France pour faciliter à nos lecteurs non parisiens les achats de Noël. Les restrictions apportées à la circulation ont limité ce Tour de France, que nous essayerons d'étendre l'an prochain à des villes comme Rennes, Orléans, Nantes, Rouen, Nancy, et bien d'autres encore, que nous n'avons pas pu visiter.

Mme Express, Parisienne endurcie, a découvert un peu partout des objets dignes des meilleurs magasins parisiens. Elle a même fait des achats personnels ! Et, en rentrant, elle a également dressé un petit portrait de chaque ville, vue sous l'angle achats-cadeaux. Par exemple :

● **Lyon :** Les Lyonnais sont gens sérieux. Ils ne font pas de cadeaux s'ils ne peuvent le faire bien et réfléchissent avant d'acheter.

Aiment les choses sobres, classiques, durables :

Une association de commerçants intitulée « Commerce et qualité » groupe les membres les plus représentatifs des principales branches du commerce de luxe.

Son efficacité est certaine, puisque l'étiquette d'un de ces magasins confère à elle seule la qualité à l'objet offert.

Grand amateur d'accessoires de beau cuir, la Lyonnaise avertie n'hésite pas à monter à la Croix-Rousse commander chez le fameux artisan bien connu des autochtones le sac de prix qui dure des années (et qu'elle attendra peut-être des mois) et qui n'a son équivalent que chez Hermés à Paris.

Les vendeurs et commerçants font correctement leur métier et deviennent fort aimables dès qu'ils ont pu « situer » leur client.

● **Grenoble :** Extrêmement raffinés, les habitants de cette ravissante petite ville possèdent un goût très sûr, ce qui ne les empêche pas d'avoir des lettres.

Les librairies y sont nombreuses et fort bien pourvues et le livre d'art un cadeau apprécié.

Dans un autre ordre d'idées, les foulards de grande classe (Dior, Fath, Hermès, etc.), les très beaux gants, les chandails moëlleux représentent la note de fantaisie toujours de bon aloi dans l'habillement classiquement sportif des Grenobloises.

Les commerçants manifestent une très grande amabilité, même envers les personnes étrangères à la ville.

● **Marseille :** A Marseille on est généreux, on s'aime bien, on se le prouve.

Marchandises bariolées, aussi hétéroclites que les passants, se signalent au premier abord.

Mais les Marseillaises averties et élégantes connaissent les bonnes adresses, les magasins perdus dans la petite rue qui ne paye pas de mine.

Elles offrent et reçoivent avec joie le bibelot nouveau, le « gadget » dernier né, amusant ou pratique, le bijou de fantaisie ou le petit sac bien assorti à la robe.

Quant aux hommes, mieux vaut ne pas les laisser choisir eux-mêmes leurs cravates !

Les commerçants sont aimables tout juste dans la mesure où l'on n'interrompt pas une conversation ponctuée de gestes éloquents.

● Vu à Lyon

● **850 fr.** : le cendrier en fine porcelaine de Rosenthal décoré par Peynet (*Combet*, 11, rue de la Charité).
● **895 fr.** : le porte-documents en plasticuir à fermeture à glissière (*Aux Trois Archers*, 90, rue de l'Hôtel-de-Ville).
● **1.290 fr.** : les boucles d'oreilles cabochons taille émeraude, rubis, opale, saphir, émeraude, etc., monture invisible sur griffe (*Bijoux Mathys*, 94, rue de l'Hôtel-de-Ville).
● **1.600 fr.** : l'étui pour papiers d'identité, super-plat, en box à fine monture métal doré (*Clément*, 94, rue de l'Hôtel-de-Ville).
● **1.600 fr.** : la cravate nœud papillon en veau velours (*Brumell*, 50, rue de la République).
● **1.775 fr.** : les chaussures d'appartement en daim synthétique, ne faisant qu'un avec les chaussettes de laine (pour homme) (*Chaussures Bizet*, 52, rue de la République).
● **1.900 fr.** : le petit appareil électrique pour repasser les plis du pantalon d'homme « Fix-plis » (*Charreyre*, 26, place Bellecour).
● **2.200 fr.**: les gants forme Saxe, en fine peau de Suède, de ton violet éteint (*Le Pécari*, 30, rue de la République).
● **2.500 fr.** : le porte-revue de métal perforé laqué (tous tons) (*Intérieurs d'Aujourd'hui*, 85, rue de la République).
● **2.500 fr.** : le chauffe-plat en forme de petit cylindre de métal doré et perforé (*Lancel*, 16, rue de la République).
● **2.800 fr.** : le béret de daim (en toutes couleurs) (*Lacoste*, 8, rue Président-Carnot).
● **3.300 fr.** : la ceinture double face, un côté box, l'autre veau velours, présentée dans un ravissant petit carton à chapeau (pour homme) (*Brumell*, 50, rue de la République).
● **3.600 fr.** : le chandail de laine fine à col roulé et manches raglan trois-quarts (*Gants Perrin*, place de la République).
● **4.000 fr.** : le plateau ou la corbeille à papier, en carte plastifiée, représentant un plan de Lyon (*Honnegger*, 6, rue Président-Carnot).
● **4.500 fr.** : l' « agenda de l'homme d'affaires », grand agenda de bureau à couverture de cuir sellier, intérieur très détaillé pour rendez-vous, téléphones, etc. (*Clément*, 94, rue de l'Hôtel-de-Ville).
● **5.400 fr.** : l'album de réceptions de la maîtresse de maison, couverture box sellier, intérieur indiquant plan de table, menus, listes invités, etc. (*Clément*, 94, rue de l'Hôtel-de-Ville).
● **7.000 fr.** : la lampe de porcelaine de Paris décorée d'oiseaux, et son abat-jour de « panlame » à plumes (*Combet*, 11, rue de la Charité).
● **12.800 fr.** : le rasoir électrique qui fonctionne à la fois sur accus et sur secteur (110 et 220 volts) ainsi que sur un fil de la batterie de la voiture (6 volts) (*Accura* chez Razelec, 64, rue de la République).
● **18.500 fr.** : le sac sellier de la classe « Hermès » en peau de porc ou box (*Ramussat et Manteau*, 2, place de la Croix-Rousse).

Pour vos
Cadeaux en cuir
Choisissez les articles de
MAROQUINERIE
Exigez rigoureusement la marque LE TANNEUR gravée sur tous les articles
S.E.P.L.
LE TANNEUR
la marque de haute qualité
ICARE
2, RUE DE CHATEAUDUN - PARIS (IXe)

E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS
ACHAT DE
BEAUX BIJOUX ANCIENS

Seraph
CHAUSSURES ELEGANTES
prêt à porter
46, rue des Batignolles - PARIS (17e)
MAR. 23-86

fait le Tour de France

Montpellier : Jeunesse et gaieté sont le propre de Montpellier. Pour en être persuadé, il suffit de traverser uf » après la sortie des Facultés.

Les universitaires, qu'ils soient professeurs ou étudiants, rarement fortunés, et si les petits cadeaux entretiennent tié, cette dernière ne doit pas se montrer trop exigeante. La sélection dans le domaine des petites choses qui ont hic est excellente : bibelot moderne pour chambre d'étu-, bijou fantaisie amusant, pull-over de tons vifs, ou ca-s qui protègent du mistral se succèdent, hélas ! mal pré-s la plupart du temps dans les vitrines.

La bourgeoisie du cru, elle, est exigeante. Si elle n'hésite payer cher « ce qui se voit » surtout en matière d'ha-ment, elle recherche une espèce d'exclusivité.

Le nombre des magasins de luxe étant très limité, toutes dames se connaissant entre elles, les commerçants doi-faire preuve d'une psychologie certaine.

Leurs vendeurs pleins de gentillesse et de bonne volonté eux, facilement débordés.

Toulouse : Dans ce gros bourg grouillant de monde qui compte pour une très grande ville de France, certains pré-nt que « ceux qui ont de l'argent n'ont pas de goût », versement.

L'exception qui confirme la règle est la clientèle des mé-s et des avocats. Ceux-ci reçoivent constamment des ca-x de prix, témoignages de reconnaissance, cadeaux que épouses s'empressent d'échanger chaque fois que cela est possible.

Quelques boutiques cependant dont le nombre se compte s doigts d'une main présentent un choix d'objets tant mentaires que mobiliers sélectionnés avec un goût et un certain de la qualité.

Le commerçant facilement bavard, d'une extrême gentil-vous signale avec satisfaction le magasin de Paris où trouve les mêmes choses.

Une jeunesse bruyante, nombreuse dans cette ville de tés, s'adonne aux sports (les Pyrénées ne sont pas loin). nse.

Accessoires de sport, cravates habillées, bourses pour le font toujours plaisir.

Bordeaux : Fortunés ou voulant le paraître, les Bordelais, amateurs des meilleurs crus du monde, sont généreux.

Leurs cadeaux sont en général choisis dans des maisons es, lorsqu'ils ne portent pas une étiquette parisienne.

Des intérieurs très soignés expliquent que tous les bibe-t accessoires se rapportant à la maison, à la table et à ouvert soient appréciés, s'ils sont bien choisis, car les lais sont gens de goût.

Dans un autre domaine, on offre tout ce qui peut avoir trait à la chasse, celle-ci étant inhérente à la vie bordelaise quels que soient le milieu et la fortune des intéressés.

Madame Express s'est efforcée de ne signaler que des commerçants aimables, ce qui est rare dans cette ville où l'on a toujours l'air de déranger un vendeur lorsque l'on entre dans un magasin.

● **Lille :** Les Lilloises viennent faire leurs courses à Paris avec autant, sinon plus de facilité que les habitantes de Versailles.

Dans le milieu du textile, côté patrons, les maris, à l'exemple des maris américains, semblent avoir été mis au monde à seule fin d'alimenter régulièrement leur compte en banque aussi important que le nombre de leurs enfants.

Très attachées à leur intérieur, les femmes du Nord, quelle que soit leur condition, aiment tout ce qui peut embellir ou rendre plus confortable encore leur demeure.

Les hommes, très « britanniques » d'aspect lorsqu'ils sont jeunes tout au moins, apprécient les accessoires de la toilette masculine à condition que ceux-ci restent d'une sobriété de bon ton.

Lorsqu'elle ne vient pas à Paris faire ses emplettes, la dame de Lille choisit avec soin ses fournisseurs. Ceux-ci lui témoignent un empressement plus ou moins grand suivant qu'il s'agit d'un représentant plus ou moins apparenté aux grandes familles de filateurs.

Il y a d'autre part un milieu universitaire assez austère, où l'on a bon goût.

Les personnes étrangères à la région sont servies avec une condescendance légèrement méprisante.

● **Strasbourg :** Trois guerres, une évacuation totale, l'occupation et des destructions massives n'ont pas réussi à enlever aux Alsaciennes leur goût des parquets bien cirés et des « kugelhofs » bien montés.

Il y a onze ans, rares étaient celles qui, rentrant d'exode, retrouvaient quelque chose de ce qui avait été leur demeure. C'est ce qui explique probablement la prolifération des magasins de porcelaine et d'orfèvrerie dans cette ville. Généreux, mais pratique, par force, l'Alsacien ne dédaigne ni donner ni recevoir des cadeaux utiles.

Pièces d'argenterie, services de table, verrerie, voir accessoires de cuisine sont encore appréciés.

Sans oublier la montre ou le bijou de plus ou moins grande valeur, disparu lui aussi au cours des années terribles. Les commerçants compréhensifs sont affables, leurs vendeurs actifs ne vous font pas perdre de temps.

Dans l'Est, des ouvriers aux industriels, en passant par les militaires et les universitaires, tout le monde sait qu'il n'est de réunion qu'autour de la table. Les uns ne peuvent offrir que café et force pâtisseries, les autres traitent leurs amis aux grands crus et au foie gras. Peu importe du reste, hôtes et convives sont aussi gais que hauts en couleur et les maîtresses de maison d'Alsace et de Lorraine, tenaces et affairées, tout à la joie du foyer retrouvé.

● Vu à Marseille

● 590 fr. : les chaussettes de nylon noir et blanc, fines rayures ou Prince de Galles, pour homme (*Gentilhomme*, 27, rue Paradis).
● 650 fr. : le fin mouchoir de fil brodé couleurs, bêtes à Bon Dieu ou minuscules bouquets de violettes (*La Joconde*, 27, rue Montgrand).
● 750 fr. : le foulard de fil de ton vif, à très gros pois blancs, pour la tête ou le cou (*Langlois*, 22, rue Montgrand).
● 900 fr. : la broche composée de deux petites roses de satin noir (ou couleur) qui remplace un bijou (*Max Pra-vet*, 81, rue Paradis).
● 1.400 fr. : le coupe-papier ancre de bateau en bronze doré (*Lagier*, 10, Canebière).
● 1.500 fr. : les boucles d'oreilles pour le soir, gros cabochons de pierres taillées irisées (*Grégor*, 30, rue de Rome).
● 1.550 fr. : les mules sans talon, en daim tons pastel doublé d'agneau (*Maer*, 35, rue Saint-Ferréol).
● 2.075 fr. : le porte-monnaie qui s'escamote à l'intérieur d'un porte-billets (*Au Caïman*, 2, rue du Jeune-Anacharsis).
● 2.500 fr. : le bracelet d'esclave, en métal doré enrichi de gros cabochons de rubis (*Monique* (exclusivités Fernande-Desgrange), 7, rue du Jeune-Anacharsis).
● 2.750 fr. : le sac pochette longue en deldy calf (*Faguest*, rue Saint-Ferréol).
● 2.800 fr. : le gros cendrier de bureau, bloc de verre ceinturé de peau de porc, avec son pilon pour éteindre les mégots, boule de verre à manche gainé de porc (*La Peau de Porc*, 12, place de la Bourse).
● 2.990 fr. : le bon plaid de voyage en laine (*Sélection*, 26 rue Colbert).
● 3.500 fr. : le seau à glaçons en opaline italienne à l'intérieur duquel est logé un compartiment troué qui permet l'évacuation automatique de l'eau au fur et à mesure de la fonte des cubes de glace (*Maire*, 10, rue Saint-Ferréol).
● 4.900 fr. : le sac habillé, en deldy calf de ton « ciment », dont la fermeture est dissimulée sous un large rabat (*Michel*, 5, rue de la Darse).
● 6.300 fr. : le beau chandail pour homme Korrigan Lesur gris éléphant à manches longues (*Enwell*, 20, Canebière).
● 7.300 fr. : le vase à fleurs en verre de Venise de ton arc-en-ciel (*Guys*, 35, rue Paradis).
● 8.490 fr. : les quatre tables gigognes en tôle perforée laquée, deux noires deux rouges, dont le plateau reconstituant les quatre as du jeu de cartes est placé suffisamment haut pour ne pas gêner les joueurs lorsqu'ils y déposent verres, cendriers, assiettes à gâteaux (*L'Ombrelle Elégante*, 2, rue de Rome).
● 9.500 fr. : le chandail cagoule en fine laine noire (*Lionel*, 47, rue Paradis).
● 9.900 fr. : le blouson « après-ski » pour homme, en gros tricot souple, dessins cachemire très discrets (*Opéra*, 11, rue Paradis).
● 25.000 fr. : la veste de daim sur mesures pour femme (premier prix) (*Jane Bardin*, 31, rue Saint-Ferréol).

Ce portatif piles-secteur WEEK-END, pratique, robuste, maniable, est doté des tous derniers perfectionnements techniques. Renseignements et listes des dépositaires :
SOCRADEL 11, rue Jean-Edeline Rueil-Malmaison. MAL. 28-10

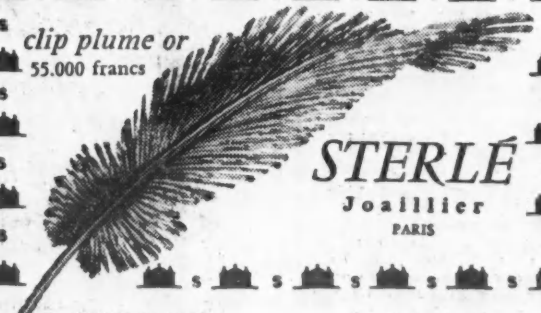
Pour elle...
CHEZ REMOND
Bas-Lingerie
78, Champs-Elysées (Arcades du Lido)
Vous trouverez, monsieur, le CADEAU qui la comblera de joie...

pour Noël
offrez-lui..., offrez-vous un très beau cadeau signé...
GRAMMONT

TYPE 5625 PS
POSTE PILES SECTEUR PORTABLE
34.900 frs + T.L.
musicalité exceptionnelle
présentation de grand luxe
coffret gainé
toutes les qualités techniques
GRAMMONT
5 lampes - 4 gammes d'ondes - bande étalée onde courte - antenne télescopique - cadre antiparasite alternatif 110, 220 volts - H. P. 127 m/m spécial.
DÉMONSTRATION DE TOUS NOS APPAREILS ET VENTE A CRÉDIT CHEZ TOUS NOS AGENTS
A DÉFAUT : DOCUMENTATION ADRESSÉE PAR USINES GRAMMONT : 103, BOULEVARD GABRIEL-PÉRI - MALAKOFF (SEINE)
PAUL-MARTIAL 67 E

Votre Noël
UN MODELE
MAX REBY
fourreur
« Art et Création »

ELY. 09-20 *172, Faubourg-Saint-Honoré* *BAL. 30-37*

clip plume or
55.000 francs

STERLÉ
Joaillier
PARIS
43, AVENUE DE L'OPÉRA

Au 240, Fg-Saint-Honoré
(angle avenue Hoche)
VOUS TROUVEREZ :
Chez Robinson
Tous les vêtements, les chemises, cravates, pulls pour garçons et jeunes gens de 6 à 25 ans
Chez Jossay
La plus jolie sélection de pulls, blouses, jupes, carrés pour dames et jeunes filles
●
La qualité du Faubourg-Saint-Honoré à des prix imbattables ailleurs !...

Mesdames, qui désirez trouver facilement votre monnaie...
Messieurs, qui ne voulez pas trouer vos poches...
ADOPTEZ
La nouvelle cuvette souple

le porte-billets moderne
Une des dernières créations en cuir inb M.L.K. même plein ne se déforme pas
M. L. KAPLOUN
Fabrique de Petite Maroquinerie - PARIS
Exigez « LE MASCULIN » (breveté S.G.D.G.)
Vente au détail dans toutes les bonnes maisons

Un CADEAU merveilleux !

Vente : Grands Magasins et Bonnes Maisons d'Ameublement

● Vu à Lille

● 200 fr. : le petit bibelot amusant pour décorer un intérieur (*Map*, 82, rue de Paris).
● 550 fr. : la boîte à poudre en faïence joliment décorée à la main (*Lainé*, 29, rue Neuve).
● 790 fr. : la cravate de laine anglaise, unie ou à larges rayures (pour homme) (*Patrick*, 9, rue des Manneliers).
● 900 fr. : le poudrier en pierres de couleur (*Lainé*, 29, rue Neuve).
● 1.370 fr. : le service à thé en lingerie basque brodée ou galonnée (Nappe 6 couverts : 6.590 fr. ; torchons, l'un : 345 fr.) (*La Maison Basque*, 24, rue Estremoise).
● 1.400 fr. : le foulard de soie naturelle uni ou imprimé (*Marie-France*, 33, rue Neuve).
● 1.500 fr. : le porte-clés chaîne d'argent (*Werner*, 24, rue Nationale).
● 2.500 fr. : la pendulette boîte pour le voyage (*Werner*, 24, rue Nationale).
● 2.900 fr. : le sac de chevreau de tous coloris, en forme de très longue pochette (*Elite*, 3, place du Général-de-Gaulle).
● 2.900 fr. : la ceinture corselet, en daim de toutes couleurs (*Elite*, 3, place du Général-de-Gaulle).
● 2.950 fr. : l'écharpe bien chaude, en lainage uni ou écossais (*Patrick*, 9, rue des Manneliers).
● 3.495 fr. : le vaporisateur de cristal parfaitement étanche pour la coiffeuse (Marcel Franck) (*Lainé*, 29, rue Neuve).
● 4.000 fr. : la chemise de nuit en soie naturelle, décolletée, à manches très courtes (blanche ou noire) (*Marie-France*, 33, rue Neuve).
● 4.900 fr. : la serviette de cuir pour documents, box noir ou naturel, modèle américain (*Elite*, 3, place du Général-de-Gaulle).
● 5.250 fr. : la chemise pour homme, en lainage fin uni ou écossais, agréable pour le sport (*Patrick*, 9, rue des Manneliers).
● 6.900 fr. : le pull-over « Surcouf » en mailles sport, forme marinière, à col ouvert en V, commode pour les sports d'hiver (*Moriss*, 1, rue de Béthune).
● 8.000 fr. : le lampadaire à plusieurs branches, très sobre de ligne (*Map*, 82, rue de Paris).
● 11.800 fr. : la robe de chambre classique pour homme, en draperie anglaise très souple (*Patrick*, 9, rue des Manneliers).
● 15.000 fr. : les panneaux décoratifs sur toile d'après des cartons de Jean-Denis Maclès, ou Jean Picart Le Doux, etc. (*Map*, 82, rue de Paris).

● Vu à Bordeaux

● 400 fr. : l'eau de toilette pour homme (*Simone Mahler*, rue Vital-Carle).
● 900 fr. : le cendrier précieux, en cristal de Daum (*Gerly*, cours Tournon).
● 900 fr. : les boutons de manchettes en argent « Les Rois de France » (*Rainbow*, allées de Tourny).
● 1.130 fr. : la cravate de twill à dessins anglais (*Rainbow*, allées de Tourny).
● 1.400 fr. : le camélia à planter dans son jardin à l'abri du soleil et du froid (*Cartier*, allées de Tourny).
● 1.490 fr. : le charmant petit vaporisateur « Marcel Franck » (*Lauga et Benais*, allées de Tourny).
● 1.600 fr. : le grand verre pour bouquet de style, en verrerie verte importée d'Italie (*Gerly*, cours Tournon).
● 2.900 fr. : la boîte précieuse en argent, enrichie d'une bande torsadée garnissant le couvercle (*Gerly*, cours Tournon).
● 2.950 fr. : la chemise de nuit en interlock blanc imprimé de minuscules boutons de roses. Le déshabillé assorti : 3.950 fr. (*Fournié & Maisonnave*, cours de l'Intendance).
● 3.000 fr. : l'agenda Hermès (pour femme) (*Servan*, place Gambetta).
● 3.300 fr. : le buvard de voyage en cuir (*Cuir de Russie*, allées de Tourny).
● 3.800 fr. : le ravissant vase d'opaline bleue, en forme de broc très élancé (*Servan*, place Gambetta).
● 3.900 fr. : la ceinture de crocodile noir pour homme (*Cuir de Russie*, allées de Tourny).
● 4.000 fr. : la pince à billets faite d'une pièce d'argent ancienne (*Martinot-Dubarry*, cours de l'Intendance).
● 4.175 fr. : la sacoche de cuir pour les cartouches. La même, plus petite, pour femme : 2.650 fr. (*Comptoir Franco-Américain*, 36, cours Clemenceau).
● 4.750 fr. : la canne-siège, pour les battues, le golf et les courses, si l'on se fatigue vite (*Comptoir Franco-Américain*, 36, cours Clemenceau).
● 4.800 fr. : le grand cendrier de cuivre bosselé à manche de bambou, sur lequel on adapte ou non un compartimentage en forme de croix pour y servir les amuse-gueule pour le cocktail (*Gerly*, cours Tournon).
● 5.000 fr. : le briquet de table, en forme de bougeoir, de métal argenté (*Martinot-Dubarry*, cours de l'Intendance).
● 5.000 fr. : le foulard de classe, tous les foulards Hermès (*Servan*, place Gambetta).
● 5.000 fr. : le réveil de voyage gainé de peau de porc (*Martinot-Dubarry*, cours de l'Intendance).

● Vu à Strasbourg

● 550 fr : la « pipette » d'écume, délicieuse à fumer (*Aurousseau*, passage de la Pomme-de-Pin).
● 800 fr. : le filtre à café suisse, son doseur et une série de filtres papier que l'on jette après s'en être servi (*Weyrich*, 11, place du Temple-Neuf).
● 900 fr. : le cendrier précieux en verrerie de Murano, forme de coquillage (*Décor Home*, 14, rue de la Grange, Cité Vie).
● 1.123 fr. : les quatre cintres pliants très plats dans leur étui pour le voyage (*Au Sac Moderne*, place des Etudiants).
● 1.370 fr. : le chausse-pied géant pour les bottes de cheval ou les chaussures de chasse (*Belles Choses*, 30, avenue de la Marseillaise).
● 1.500 fr. : la cravate lavable en tergal pour homme (*Cherry*, place Kléber).
● 1.750 fr. : la liseuse à manches longues en véritable shetland (*Erlenbach*, rue de la Haute-Montée).
● 1.900 fr. : la coupelle d'étain pour les petites saucisses de l'apéritif (*Koltz-Bloch*, 2, rue de la Mésange).
● 2.200 fr. : le moulin à café électrique « Moulinex » (*Pflieger*, 16, rue Mercière).
● 2.200 fr. : le portefeuille de box souple, à voyant pivotant incorporé pour les papiers d'identité (*Borson*, 28, avenue de la Marseillaise).
● 2.225 fr. : la pelle-pince à gâteaux, en métal argenté joliment travaillé (*Deetjen*, 10, rue de la Mésange).
● 3.000 fr. : la broche d'argent finement travaillé (*Hemmer*, 27, rue des Grandes-Arcades).
● 3.400 fr. : le foulard de soie naturelle imprimée de dessins « montres anciennes » (*Alexandra*, 14 *bis*, rue de la Mésange).
● 3.500 fr. : l'arbre de Noël en fer forgé et ses douze fines et longues bougies qui éclaireront la table de fête (*Rivoli*, 14, avenue Division-Leclerc).
● 3.500 fr. : les mocassins pour homme, en mouton retourné, la fourrure à l'intérieur (*Geiger*, 5, rue de l'Outre).
● 4.050 fr. : la panoplie du parfait bricoleur très complète et 1.200 fr. la même en modèle réduit pour son fils (*Quincaillerie Centrale*, place Gutenberg).
● 4.950 fr. : le classeur de la maîtresse de maison ; boîte métallique à dossiers suspendus, fermant à clef, pour tous les papiers importants ayant trait au ménage : enfants, assurances, ordonnances etc. (*Papeterie Centrale*, place Kléber).
● 12.000 fr. : le bijou d'or à porter sur le revers du tailleur (*Eberlé*, 20, rue du 22-Novembre).
● 13.000 fr. : la marinière de jersey haute couture (*Huguette*, 28, avenue de la Marseillaise).

Pour vous, Madame élégance confort
AVEC LA FAMEUSE
ROBE DE CHAMBRE CANDLEWICK
CRÉÉ PAR
Everwear Candlewick

CHAUDE et MOELLEUSE
LAVABLE
IRRÉTRÉCISSABLE
INFROISSABLE
NE SE REPASSE PAS
Tailles 40 à 48 5700 fr.
Cerise - Bleu Paon - Gris Pêche - Banane - Parme
SE FAIT POUR ENFANTS
vous la porterez en toutes saisons
EN VENTE
DANS VOTRE GRAND MAGASIN FAVORI
au bon marché
MAISON A. BOUCICAUT - PARIS

UN PARFUM DISTINGUÉ
FAME

CORDAY
PARIS FRANCE

Offrez DE LA JOIE...
Choisissez-en chez
CANCAN
76, Champs-Elysées (Arcades du Lido)
Bas et dessous élégants

CADEAUX DE FIN D'ANNEE
Demandez nos boîtes de chocolats « DOUCEURS DE FRANCE » vendues au prix de gros

Nº 1	Nº 2	Nº 3
700 francs	950 francs	1.250 francs

Recommandez-vous de « l'Express »
CHOCOLATS
DOUCEURS DE FRANCE
70, boulevard de Strasbourg - PARIS (Xe)
Téléphonez à BOT. 33-42

Vu à Grenoble

- 400 fr. : la bougie qui ne coule pas, en forme de grosse boule de neige (*Dauphiné Céramique*, 18, avenue Alsace Lorraine).
- 600 fr. : les boucles d'oreilles cabochons de pierreries opale, saphir, rubis, etc., à monture invisible (*Raynaud*, 8, rue Alsace-Lorraine).
- 1.050 fr. : le cendrier tâte-vin étain à la rose (*Artés*, 6, rue Philis-de-la-Charce).
- 1.600 fr. : le porte-monnaie cuvette (pour homme) en box (*Bassaler*, 17, place Grenette).
- 2.900 fr. : le parapluie aiguille en nylon à long manche de bambou (*Bassaler*, 17, place Grenette).
- 3.250 fr. : les très beaux gants à la fois fourrés et lavables, en daim doublés cachemire, pour femme, pour homme : 3.750 fr. (*Favet*, 4, place Grenette).
- 3.950 fr. : l'écharpe écossaise en très fin lainage qui ne prend aucune place sous le pardessus ou le manteau (*Favet*, 4, place Grenette).
- 4.200 fr. : le chemisier de lainage (*Paprika*, 13, rue du Lycée).
- 5.500 fr. : le petit lampadaire de lecture, en fer forgé noir à abat-jour cylindrique en papier de photographie glacé. Photos épis, noir sur blanc ou blanc sur noir (*Dauphiné Céramique*, 18, avenue Alsace-Lorraine).
- 7.800 fr. : le sac élégant, en deldi Calf, à poignée ronde et fermeture invisible sous rabat (*Artés*, 6, rue Philis-de-la-Charce).
- 8.200 fr. : le presse-papier, bloc de cristal, à l'intérieur duquel est enchâssée une pendulette de bureau (*Artés*, 6, rue Philis-de-la-Charce).
- 13.000 fr. : la jolie montre ronde en or, ancre 15 rubis, bracelet de daim noir (*Cupillard*, 6, rue Félix-Paulat).

Vu à Montpellier

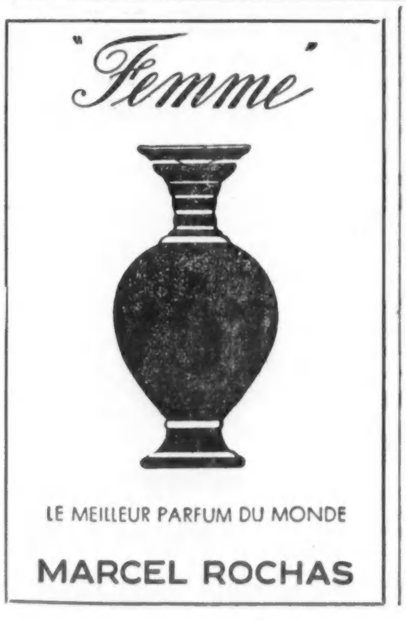
- 220 fr. : le petit poêlon individuel en céramique allant au four, signé « Picault » (*Prélude*, 19, boulevard du Jeu de-Paume).
- 400 fr. : le pendentif en forme de croix, en terre cuite dorée de Lunel (*Art et Décoration*, 18, avenue Foch).
- 440 fr. : le coquetier en terre cuite noire de Provence et son petit chapeau de percale provençale qui conserve l'œuf au chaud (*Prélude*, 19, boulevard du Jeu-de-Paume).
- 550 fr. : la cravate nœud papillon, en velours mille raies (*Quercy*, 9, Grand-Rue Jean-Moulin).
- 900 fr. : la bouteille à long col dans son étui de paille tressée de ton vif, à l'intérieur de laquelle est ménagée une poche à glaçons pour conserver les boissons fraîches (*Milloz*, 32, rue de l'Argenterie).
- 990 fr. : le bougeoir de fin fer forgé et rotin, importé du Danemark (*Au Vase de Sèvres*, passage Lonjon).
- 1.290 fr. : le porte-monnaie très souple, qui s'escamote dans une gaine de box (*Boch*, 28, Grand-Rue).
- 1.500 fr. : la cagoule de jersey qui protège du mistral (*Korina*, 7, Grand-Rue).
- 1.990 fr. : le sac pochette en deldi calf de toutes couleurs (*Boch*, 28, Grand-Rue).
- 2.200 fr. : la cravate de grande classe « Jacques Fath » (*Rodrigue*, 39, Grand-Rue-Jean-Moulin).
- 2.995 fr. : le jupon à danser, en nylon, à empesage permanent, très large, et brodé de cinq rangs de festons roses (*Intimité*, 8, place de la Comédie).
- 4.200 fr. : le chaud gilet de daim doublé d'agneau pour homme (*Le Grand Bon Marché*, rue de la Loge).
- 4.275 fr. : le bracelet d'argent et ses cinq gourmettes (*Michelon*, 20, rue de la Loge).
- 4.950 fr. : le rasoir électrique Robot, sur lequel on peut adapter une tondeuse pour la nuque et le tour d'oreilles. La tondeuse : 1.100 fr. (*Le Matériel Moderne*, 15, rue Maguelone).
- 6.500 fr. : la cravate de fourrure, en agneau des Indes ou astrakan ; en queues de visons : 8.500 fr. (*Alexandre*, 15, Grand-Rue).
- 7.000 fr. : la table porte-disques, à trois étages de rotin tressé, montés sur fer forgé noir (*Art et Décoration*, 18, avenue Foch).
- 9.900 fr. : l'anorak de popeline double, imperméable, à empiècement, bandes de côté et poignets de tricot noir (*Korina*, 7, Grand-Rue).
- 11.500 fr. : le tourne-disque de forme amusante, en matière plastique, évoquant un œuf (*Le Matériel Moderne*, 15, rue Maguelone).

Vu à Toulouse

- 800 fr. : Le support de fer forgé à fixer dans l'entrée pour y suspendre les clés de la maison (*Montagut*, 5, place Wilson).
- 1.000 fr. : la bourse de daim à fermoir rectangulaire, pour le nécessaire de maquillage que l'on met dans son sac ou dans sa poche (*Ala*, 40, rue de la Pomme).
- 1.200 fr. : le collant de ski en jersey Hélanca (*Pyrénées-Sport*, passage des Grands-Boulevards).
- 1.460 fr. : le porte-clés métal argenté portant en relief une initiale (*Baylac*, 55, rue d'Alsace).
- 1.750 fr. : la cravate très habillée, en beau satin uni (*Bergougnan*, 3, rue Lapeyrouse).
- 1.775 fr. : les petits mocassins d'appartement, en daim fourré (*Chaussures Bally*, rue d'Alsace).
- 1.800 fr. : la grosse coquille de paille cousue noire ou de couleur, qui sert de corbeille à pain (*Montagut*, 5, place Wilson).
- 1.800 fr. : le lampadaire en fer forgé à spirales de cuivre (l'abat-jour : 1.200 fr.) (*Montagut*, 5, place Wilson).
- 1.875 fr. : le dessous de blouse en très fine laine rose ou noire (*Au Petit-Paris*, 18, rue Alsace).
- 1.800 fr. : les poignées de porte (la paire) et les plaques de propreté (2.200 fr. pièce) en box piqué sellier (*Montagut*, 5, place Wilson).
- 3.000 fr. : le sac du soir, pochette américaine, en satin noir ou couleur à fermoir doré (*Ala*, 40, rue de la Pomme).
- 3.200 fr. : le collier de très grosses perles qui se noue comme un foulard (*Cytise*, 8, rue d'Austerlitz).
- 3.650 fr. : le vaporisateur étanche « à la rose », modèle luxe pour coiffeuse (*Robeyrol*, 14, rue d'Alsace).
- 4.000 fr. : l'écharpe pour homme, en lourde soie naturelle à dessins cachemire (*Cylba*, 20, rue d'Alsace).
- 4.500 fr. : la veste de jersey à fines rayures grises et blanches, col et revers unis gris, qui se porte sur ou dans la jupe (*Mon Tricot*, 14, rue Rivals).
- 4.500 fr. : la cagoule de souple daim noir bordé de jersey (en jersey seul : 1.700 fr.) (*Ala*, 40, rue de la Pomme).
- 7.100 fr. : les jumelles de théâtre extrêmement plates, en forme de petite boîte rectangulaire de cuir (*Didier*, 29, rue de Metz).
- 8.500 fr. : le gros stylo à bille de bureau, gainé de box, et portant à son autre extrémité une ravissante montre boule (*Aversenq*, 53, rue d'Alsace).
- 10.900 fr. : la veste imperméable spéciale pour la bicyclette ou le scooter, commode grâce aux soufflets placés sur les deux côtés et dissimulés normalement derrière deux fermetures à glissière (avec la pointe de tête) (*Vilmer*, 2, rue Lapeyrouse).
- 25.000 fr. : la montre-réveil pour sac ou gousset dont le boîtier sert de socle si on veut la poser sur une table de nuit, en plaqué or (*Aversenq*, 53, rue d'Alsace).

DELPHINE CHABAULT
Paris, 2, r. de Phalsbourg-17e. Mac.35-84
Bordeaux, 1, pl. du Chapelet. Tél.48.40.32
CADEAUX - DECORATION
Dates à retenir :
2 janvier SOLDES - 5 janvier BLANC

Viley
TAILLEUR CHEMISIER
Qualité Élégance
ses exclusivités pour l'habillement masculin
Très beau choix d'articles pour cadeaux
25 RUE LA BOÉTIE (Angle Miromesnil)
PARKING assuré GARAGE : 26 rue Combacérès (remboursé sur vos achats)



MANTEAUX - 7/8 - 3/4
BLOUSONS - GILETS
DAIM ET CUIR
VESTES dep. 25.000 f.
sur mesures ou prêt à porter
MERCEY
50, AV. VICTOR-HUGO
Le plus grand spécialiste
HOMMES et DAMES

Habiller un sol, un escalier ?
Du classique, du moderne ?
Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?
Consultez :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

POUR LA TABLE ET LA MAISON
POUR VOUS... POUR VOS AMIS
CADEAUX
JACQUES
FRANCK
LE DECORATEUR DE LA TABLE
372, RUE SAINT - HONORE
(près place Vendôme)

COUTELLERIE SUEDOISE
KINDAL
33 Avenue de l'Opéra PARIS (2e) 33
Rasoirs suédois
Rasoirs électriques
Trousses - Couture et Manucure
Cadeaux
OPE. 89-77

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

LE directeur d'un de nos établissements d'Egypte (je demeure exprès dans le vague) m'écrit : « *A notre retour, nous avons beaucoup souffert de l'indifférence du public, nous qui avons vu s'effondrer en quelques heures l'œuvre d'un siècle d'efforts. Avec quelle rage, non contre les Egyptiens mais contre le gouvernement français, nous avons dû évacuer les lieux pour laisser la place à des soldats armés de mitraillettes ! Nous avons compris que tout était perdu sur un certain plan et sans doute sur tous les plans. Et c'était un socialiste et un universitaire... Ces choses sont tellement tristes que je n'ai pas le courage d'en dire plus.* »

Oui, cette complicité du Parlement et de la presse pour couvrir d'un épais silence l'écroulement d'une œuvre séculaire, apparaît scandaleuse et, à la lettre, inouïe. Les désastres jalonnent notre Histoire, comme toute Histoire, mais l'absence de réaction au désastre, voilà qui est sans exemple. « *Cela ne sent pas* », disait Malebranche de sa chienne qu'il battait. « *Cela ne sent plus* », dit M. Guy Mollet, et d'un coup de pied, il renverse la Tribune des Journalistes à la Radio. Il a eu moins de bonheur avec « Le Monde », qu'il n'est pas parvenu à étrangler.

L'EUT-IL réduit au silence, les décombres subsisteraient et l'accuseraient. « *Si ceux-là se taisent, les pierres crieront.* » Nos confrères de la Tribune des Journalistes ont eu beau protester, le silence dans l'ensemble est consenti, et c'est ce qu'il a d'horrible. En somme, si « Le Monde » avait succombé, M. Guy Mollet aurait pu dormir tranquille six jours sur sept, puisque quelques hebdomadaires demeurent ses derniers juges.

IL y a trois semaines, j'avais résolu de me saisir d'un discours qu'il venait de prononcer à Gannat (je crois) et de le dépiauter, de le découper phrase par phrase : je rêvais d'anatomiser le mensonge, en quelque sorte. Très vite, le cœur m'a manqué. Les louanges que se donnait à lui-même l'auteur de tant de maux, j'aurais eu honte de les monter en épingle. C'était le chef du gouvernement français, après tout. Il existe une ébriété du mensonge politique. Comme entre deux vins, M. Guy Mollet se tient toujours entre deux contrevérités. J'ai donc recouvert de son manteau le discoureur de Gannat, et me suis éloigné sans rien dire.

ET d'ailleurs, à quoi bon ? Je me répète et m'en excuse : la chute de M. Guy Mollet nous importe peu si la relève devait être assurée par un ancien (au sens politique) de Dien-Bien-Phu. Je me doute que M. Legendre ne volera pas toujours au secours d'un président du Conseil socialiste, et qu'un devoir austère n'ordonnera pas toujours à Pierre Mendès France de lui apporter son suffrage. Mais je ne crois pas que ce jour-là nous ayons lieu de nous réjouir.

Pourquoi me réjouirais-je? M. Guy Mollet ne m'inspire aucune haine. Lorsqu'il sera redevenu le secrétaire général du parti socialiste, il ne traversera plus jamais le champ de ma pensée. Il existe une volupté de l'oubli. J'y ai toujours eu recours à l'égard d'une certaine espèce de gens. Je n'ai jamais souffert de « *cette maladie à l'état chronique, provoquée par un mélange de prix Nobel, d'âge et de malice congénitale* », selon la formule que mon ami Georges Izard met dans la bouche de mes adversaires, mais qu'ils eussent été bien incapables de découvrir sans lui.

JE n'appelle pas de mes vœux la chute d'un homme, pas même la mise à la retraite d'une équipe funeste, mais dont presque tous les membres, chacun à sa place, ont déjà servi et pourraient encore servir utilement le pays. Mais je crois que l'opération qui s'impose aujourd'hui, dont nous parlons ici depuis longtemps déjà, et qui est devenue le sujet de toutes les chroniques, l'opération qui consisterait à recréer, avec ce qui fut notre Empire, un nouvel ensemble français, ne saurait être l'œuvre que d'un personnage ayant déjà sa place dans l'Histoire, grâce aux services rendus, préservé par la solitude, par l'orgueil et par sa propre légende, des abaissements de la politique. C'est une chance incroyable qu'il se trouve encore dans la France de 1956 un Français de cette dimension, si différent de ceux d'aujourd'hui, et peut-être de ceux d'autrefois.

IL est vraiment trop facile — faisons ici notre autocritique ! — d'avoir la bouche pleine du « Commonwealth français » comme de notre tarte à la crème. Il ne s'agit pas de composer un puzzle avec des bouts de bois. Nous ne travaillons pas sur de l'inerte. Chaque territoire pose ses problèmes, ou plutôt son enchevêtrement de problèmes très singuliers et très urgents; et de quelque côté qu'on se tourne pour les résoudre, tout est péril. Avant de découdre, il faut donc être bien assuré qu'on recoudra. Et quel autre aurait des chances d'y réussir, sinon celui auquel je songe, mais la difficulté est de faire passer notre grand homme par le trou de notre aiguille. Joubert le notait déjà à propos de Bonaparte : « *Donner un nouveau gouvernement à une vieille nation ? On peut le lui imposer, mais non pas le lui donner.* »

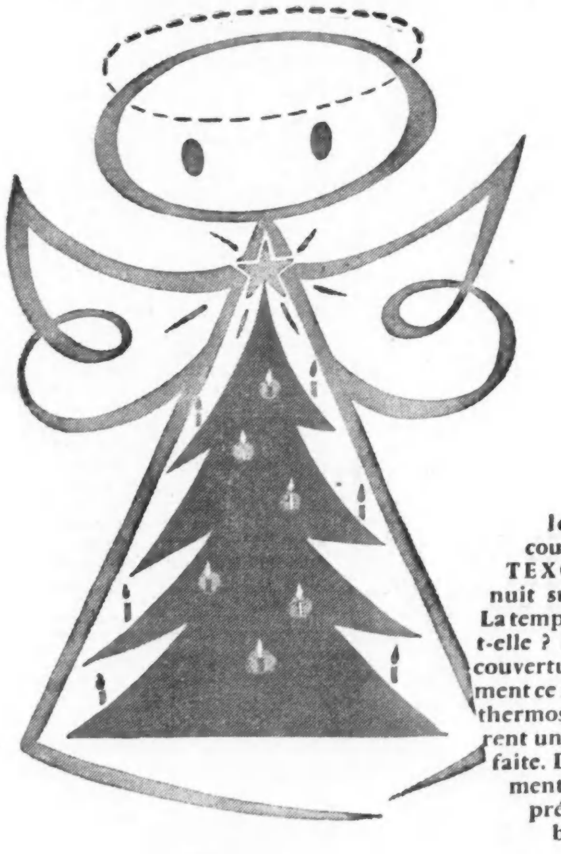
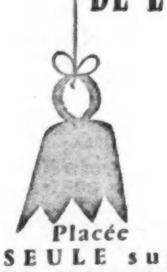
CELA ramène notre pensée à la Hongrie. L'explosion des premiers jours signifiait peu au prix de ce que nous voyons aujourd'hui. L'indomptable Hongrie démontre au monde que le sens de l'Histoire peut être déterminé par la volonté du plus faible, quand le plus fort est inhumain, systématiquement. L'histoire des hommes condamne l'inhumain. Le malheur est que, dans l'ère atomique, il reste au plus fort de pouvoir noyer sa ruine particulière dans la destruction de tout le reste. Le glas sonne en Hongrie, certes, mais pour qui ?

F. M.

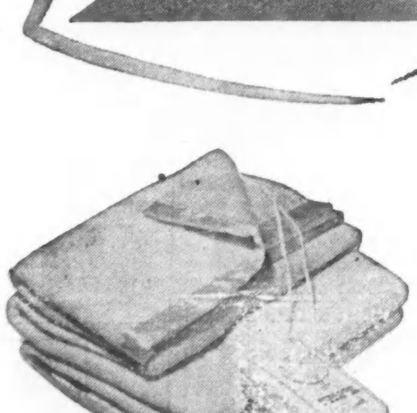
(*Copyright* L'Express.)

FOURRURES
GALUZ
SOLDES
71, av. Victor-Hugo, Paris

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ÉLYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI
LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION
INÉGALABLE
PAR SA QUALITÉ ET SES PRIX.
PARDESSUS
DEPUIS... 13.500 Fr
LODENS
DEPUIS... 16.500 Fr



LE VRAI
Cadeau
DE L'ANNÉE

Placée SEULE sur le lit, l'étonnante couverture thermostatique TEXORÊVE veille toute la nuit sur le confort du dormeur. La température de la chambre baisse-t-elle ? La boite de contrôle de la couverture compense automatiquement ce refroidissement. Par ailleurs, 9 thermostats de sécurité étanches assurent une protection absolument parfaite. De très grande taille, entièrement lavable, en laine anti-mite, présentée en coloris agréables, TEXORÊVE est un sensationnel cadeau.



texorêve
COUVERTURE THERMOSTATIQUE
CALOR

Demandez à CALOR toute la documentation concernant cette étonnante couverture.
Service EX, CALOR, LYON-MONPLAISIR

une couverture qui remplace toutes les autres